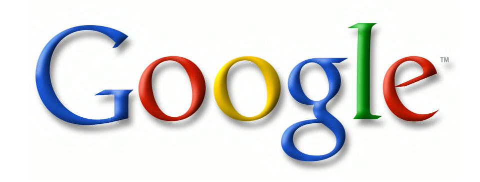




Conditions:

1) Le prix de l'abonnement est payé d'avance pour un an 9 fl. — kr.
   Pour six mois 5 „ — „
   Pour un mois 1 „ — „
2) Pour un volume par jour — „ 3 „
3) Les personnes qui nous sont inconnues, déposeront le prix de l'ouvrage.
4) Les abonnés qui envoient chercher des livres sont priés de noter chaque fois plusieurs numéro, afin qu'au défaut de l'un, on puisse en donner un autre.
5) Les lecteurs sont priés d'avoir soin que les livres ne soient salis ou endommagés en aucune manière. Au cas contraire ils seront obligés de payer la valeur du livre, selon le prix indiqué dans ce catalogue.

Le cabinet de lecture se trouve Frauenplatz (place de notre dame) Nro. 8. parterre. Il est ouvert chaque jour de 8 heures le matin jusqu' à midi, et de deux heures l'après-midi jusqu' à 6 heures le soir excepté les dimanches.

Les amateurs de la litérature française sont prévenus que la librairie de Joseph Lindauer (Kaufingergasse Nro. 29.) se chargera de toute commission en livres français et fournira les demandes qui lui seront faites dans ce genre, aussi vite que possible et pour un prix modéré.

Munich Janvier 1849.

Joseph Lindauer.

LE

JEU DE LA MORT.

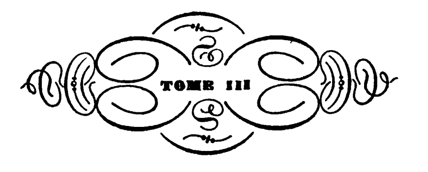
IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

JEU DE LA MORT

PAR

Paul Féval.



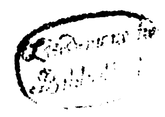
BRUXELLES.

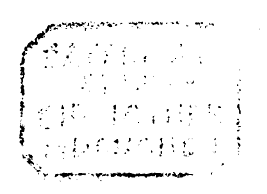
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1850







XL

Les audiences de Romblon père et fils.

Besnard attendait toujours en dehors.

— Que diable cela veut-il dire? s'écriait-il avec impatience.

Romblon lui ouvrit enfin, mais, au lieu de le laisser entrer, il se ravisa et repoussa brusquement la porte.

— Attendez voir encore un peu, mon bon, dit-il, je n'ai plus qu'un mot à siffler à Fifi... Fifi!

— Papa!... répondit aussitôt la voix lointaine du jeune maquignon.

Les deux chambres étaient séparées par un



cabinet de toilette. Ce fut sur ce terrain neutre que les deux Romblon s'abouchèrent.

— Tu as Maudreuil chez toi? demanda le père.

— Oui, papa.

— Ouvre l'oreille! je n'ai pas le temps de mettre les points sur les i, entends-tu bien!

Fifi, qui semblait en ce moment le plus respectueux de tous les enfants, écoutant le plus tendre des pères, s'approcha en faisant un signe d'obéissance.

Le bonhomme lui parla pendant deux ou trois minutes rapidement et à voix basse. Tout en parlant, il chargeait les fusils.

Quand il eut achevé :

— Comprends-tu? demanda-t-il.

— Oui, papa.

— Alors, prends trois fusils et décampe!

Fifi disparut avec les trois fusils.

— Je suis à vous, compère Besnard, dit le vieux Romblon en ouvrant définitivement la porte d'entrée.

— M'expliquerez-vous?... commença l'homme d'affaires avec mauvaise humeur.

—Pourquoi je vous ai fait attendre?... Fifi était à me soigner comme un bon petit gars. Mais je vas me recoucher, M. Besnard, reprit-il en

grelottant, car il fait froid cette nuit... Brrr !... Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

Besnard avait regardé tout autour de la chambre d'un air de défiance. Il s'approcha du lit et s'assit tout près de Romblon.

— J'ai fièrement confiance en vous, papa, vous savez bien, commença-t-il.

— Après ?...

— Le diable, voyez-vous !... le diable et son train !... J'ai envie de vous conter tout ça...

— Contez !

Ceci fut dit avec résignation, car le vieux Romblon savait déjà l'histoire.

Besnard lui en fit un second récit détaillé ; après quoi, il poussa un gros soupir.

— C'est une satanée affaire ! dit-il ; ce Tiennet Blône qui arrive là ! Et puis le reste, en définitive, car il faudra bien s'arracher les yeux.

Sous son bonnet de coton, papa vous avait une figure doctorale et importante.

— Voilà ! répliqua-t-il avec solennité. Quand on est comme ça dans la gadoue jusqu'aux oreilles, on vient trouver les Romblon...

— J'ai une idée..., voulut interrompre Besnard.

Mais Romblon avait assez écouté.

— J'ai idée que vous allez me donner la paix,

moi! reprit-il, employant au lieu du verbe *donner* un verbe irrégulier bien plus pittoresque et non moins parlementaire ; les idées, c'est mon métier d'en avoir... J'en ai.

Il se gratta le front et continua d'un air inspiré :

— Que dites-vous de celle-ci, mon homme?

Celle-ci, c'était l'idée de Fargeau, le massacre mutuel et réciproque, le *Jeu de la mort* joué en une seule partie sans revanche.

— Vous m'entendez bien, conclut papa en se résumant ; vous tirez sur Fargeau qui tire sur Maudreuil, qui tire sur Morin, qui tire sur Houël, qui tire sur Guérineul, qui tire sur Menand jeune...

— Qui tire sur moi, peut-être..., acheva Besnard.

Le vieux Romblon fit le geste de Socrate sur le point d'avaler la ciguë.

— Si vous payez le prix que ça vaut, vous n'aurez plus de ces idées-là, mon vieux! prononça-t-il d'un ton sentencieux.

— Payer! payer! repartit Besnard, la belle affaire! je donnerais la moitié de la succession à qui me tirerait d'embarras.

Papa fut touché au cœur. Pourtant, il fit la grimace.

— La moitié! grommela-t-il, ce n'est guère... Et le comptant?

— J'ai une centaine de louis dans ma bourse de cuir.

— Amenez!

Besnard compta les cent louis.

— Vous n'en avez pas d'autres? demanda papa.

Besnard frappa sur ses poches.

— Bien, bien, mon homme, c'était pour savoir... Maintenant, écoutez : prenez le fusil qui est là au pied de mon lit. Il y a dedans une balle et trois chevrotines... Vous vous rendrez à quatre heures à la Mestivière, par les sentiers de la forêt... Votre poste est sous la roche. Fargeau sera devant vous à dix pas... Bonne nuit!

— Voyons, dit Besnard, convenons de nos faits plus clairement!

— C'est tout convenu... Cette nuit, à quatre heures cinq minutes, vous n'aurez plus pour cohéritiers que Tiennet Blône, Olivette, Lucien Créhu et Honoré le happe-monnaie.

Besnard se leva radieux.

— Ces quatre-là, je m'en charge! s'écria-t-il. Bonsoir, mon véritable ami.

Mais une idée était venue au vieux Romblon. Au moment où Besnard s'éloignait, il le rappela.

— Cent louis, s'écria-t-il, c'est de la *gniognïotte !...* Fichez-moi au moins une consultation par-dessus le marché.

Besnard revint.

— Deux consultations, se reprit papa.

— Vingt-cinq, si ça vous amuse, mon compère.

— Non... Rien que deux... Que diable! puisque vous m'avez promis la moitié de la succession, ça me regarde un peu tout ça !... Je vous demande comment une histoire pareille peut être légale.

— Légale ?... répéta Besnard.

— Oui, car si un juge d'instruction pouvait démolir la chose en soufflant dessus comme un château de cartes, ce ne serait pas la peine.

— Le juge d'instruction n'y peut rien.

— C'est justement là ce que je voudrais comprendre.

Besnard se recueillit et plaida ainsi :

— Mon vieux, la faculté de tester est de *droit étroit,* comme on dit au palais. Les restrictions que la loi apporte à ce droit sont rares et prudentes. Jean de la Mer n'a nullement excédé le droit du testateur, en ceci surtout qu'il a subordonné tous les legs à la condition d'acceptation écrite et formelle, ajoutant qu'en cas de refus tous ses biens iraient à l'aveugle...

Trois acceptations manquent : celles de Tiennet, de Lucien et d'Olivette... Mais quand il ne s'agira plus que de cela, je m'en charge... Et quant au testament lui-même, il est déposé en due forme chez un notaire de Rennes. Aucune loi n'empêche de constituer une tontine par acte testamentaire. Nous sommes à cheval sur les principes. Tous les juges d'instruction de l'univers, on s'en moque !

— Voilà qui est bon, dit papa : autre consultation. Quand on trouvera demain matin six cadavres dans la forêt, mon idée est de passer la bague au doigt des incendiaires... mais la justice...

— Évidemment, interrompit Besnard, la justice fera du bruit... mais la justice, voyez-vous, c'est un vieux chien de chasse qui, à force de gagner de l'expérience, a perdu le flair ; votre idée des incendiaires est niaise comme les contes de ma mère l'Oie... Elle réussira... dormez en paix.

— Mais, objecta Romblon, si elle ne réussissait pas ?

Besnard le regarda en face.

— Ah çà ! vieux Romblard ! dit-il, est-ce que vous avez jamais espéré mourir dans votre lit, vous ?

Romblon lui secoua la main en riant un peu jaune, et ils se séparèrent.

Trois heures de nuit sonnèrent à l'horloge du château.

Les Romblon avaient donné audience à tout le monde.

Morin était venu, Houël était venu, Guérincul était venu.

Tous ces pauvres héritiers se sentaient acculés au fond d'un trou. Il fallait sortir du trou à tout prix, fût-ce au moyen d'une mine!

Les moins habitués aux mesures violentes étaient, cette nuit, les premiers à se jeter en avant. Morin, Fargeau, Houël, Maudreuil, saisirent les fusils chargés avec l'ardeur de la fièvre.

Il n'y avait pas de danger que personne reculât.

Une chose que nous regrettons amèrement, c'est de ne pouvoir raconter par le menu la scène émouvante qui eut lieu entre Menand jeune et papa Romblon.

Car Menand jeune vint comme les autres.

Et comme les autres, il emporta un fusil.

Nous nous bornerons à dire que, dans cette circonstance mémorable, Menand jeune n'enfreignit point les lois de sa constitution végétale. Il sut garder le silence de l'artichaut *sans murmurer*, comme on parlerait à l'Académie.

Romblon avait l'habitude de se servir de cordes en guise de bretelles; Menand jeune trouva, du reste, matière à contenter sa funeste passion.

Nous souhaitons que ces détails puissent suffire au lecteur.

Les Romblon s'habillèrent, descendirent tout doucement l'escalier de service, et sortirent du château par la porte de la cour.

Tous les domestiques reposaient.

Papa et Fifi se prirent bras dessus, bras dessous, et suivirent la route de la Mestivière.

Voyons! ne vaut-il pas mieux vivre ainsi en bonne intelligence que de se disputer ou même de se porter réciproquement des coups dangereux?...

Au lieu de gagner la plate-forme, les Romblon tournèrent à gauche dans la forêt.

— C'est là qu'on va danser, dit papa.

C'était un coin de futaie, brisé par un ravin où le taillis, étouffé sous un couvert épais, essayait de foisonner et de croître.

La nuit était noire en cet endroit, et c'est à peine si l'on distinguait les mouvements du terrain.

Les bords du ravin montaient jusqu'à la roche, dont le revers donnait sur la plate-forme. A cette place même, Fargeau avait écouté, la veille, la conversation de Tiennet Blône et du pâtour.

Le chêne creux s'élevait à une centaine de pas de la roche, mais il était séparé du ravin par un fourré impénétrable.

Fifi regarda tout autour de lui.

— C'est là que sera Besnard, dit papa, ici Fargeau... ici Maudreuil... ici Houël...

Fifi se mit à rire. Papa fit chorus.

C'étaient donc des tigres que ces deux Romblon, à la fin !

Sur la route qu'ils venaient de quitter, le galop d'un cheval se fit entendre ; une silhouette passa, puis le silence revint.

— As-tu vu ?... demanda le vieillard.

— C'est Tiennet Blône, répondit le fils.

Ils restèrent un instant comme indécis.

Puis le bonhomme haussa les épaules.

— Bah ! dit-il, le Tiennet va du côté de Vitré... Il est déjà loin... Nous autres, choisissons nos places, car les dindons vont venir.

Bien entendu que les dindons, c'étaient les héritiers.

Papa et Fifi choisirent chacun un bel arbre et grimpèrent au sommet. Ils s'établirent commodément sur les branches, et prirent patience comme des gens arrivés trop tôt au spectacle et qui attendent le lever du rideau.

XLI

En joue...!

C'était bien Tiennet Blône que les Romblon avaient vu passer sur la route de la Mestivière. Il était monté sur le cheval de M. Fargeau. Est-il besoin de dire que les deux maquignons avaient reconnu aussi le cheval?

Citoyens,

Nous allons nous séparer pour quelques jours. Nous arrivons ensemble à la fin de ce prologue insignifiant qui est la bagatelle de la porte.

Ce qui nous reste à vous raconter se passa en bien peu de minutes.

Ces quelques minutes furent si bien em-

ployées, que très-facilement nous pourrions faire trente-cinq autres chapitres avec elles.

Mais, citoyens, la frayeur de déplaire à vos dames et le malheur des temps nous invitent au laconisme le plus rigoureux. Un seul chapitre encore, et nous dirons adieu à la vieille Bretagne pour affronter les hasards de Paris.

Nous n'avons pas voulu vous quitter sans vous faire une politesse. Et quelle est la politesse du patriote? Quand on ne peut partager le schnick démocratique et le fil-en-quatre social sans compliment sur le comptoir, on ôte son chapeau, citoyens, et l'on prononce avec émotion cette formule des *travailleurs*, des *délégués*, des *commissionnaires* : SALUT ET FRATERNITÉ!

Ne sommes-nous pas tous Français? Nous savons vaincre et nous savons mourir! La république nous appelle! Qu'on nous pardonne cet élan d'enthousiasme irréfléchi. Allons, enfants de la patrie; peuple français, peuple de braves, embrassons-nous ; et quant à vous, tyrans, descendez au cercueil!

Les aristocrates? On les pendra. Un sang impur arrosera nos sillons. L'âge d'or, citoyens, l'âge d'or! la guillotine, les noyades et la vertu!

Donc, salut et fraternité!

Tiennet Blône passa au galop entre les deux

roches qui flanquaient l'entrée de la plate-forme. Il n'arrêta son cheval que devant le chêne creux, hors de la portée de la vue et de l'ouïe des deux Romblon.

Il mit pied à terre et entra dans l'intérieur de l'arbre.

Berthe était là, demi-couchée sur un tas d'herbe et de mousse.

Tiennet s'élança vers elle et lui prit la main. La main de la pauvre Berthe était bien froide.

— Mam'zelle Berthe, lui dit Tiennet, vous sentez-vous assez forte pour monter à cheval!

— Oui... répondit la jeune fille d'une voix faible et changée, bientôt... pas encore...

Tiennet se mit à genoux auprès d'elle.

Après la scène du souper, quand Tiennet avait sauté par la fenêtre avec Berthe dans ses bras, il avait fait d'abord le tour du château, se croyant poursuivi. Berthe était toujours évanouie.

Pour la première fois de sa vie, Tiennet avait peur. Il avait peur de n'être pas assez fort pour défendre cette jeune fille qui était la fiancée de son ami, de son maître... et qu'il eût défendue, même sans cela, jusqu'au dernier souffle de sa vie!

Car il l'avait dit naïvement tout à l'heure, dans l'embrasure :

« Oh! mam'zelle Berthe, je ne savais pas que je vous aimais comme ça! »

C'était vrai. Il ne savait pas. Les battements de son cœur lui avaient révélé soudainement cette tendresse inconnue. Et il s'étonnait d'aimer tant, lui qui n'avait jamais chéri qu'une sainte vision, un rêve béni, l'image de sa mère qui venait parfois visiter son sommeil.

Il prit la route de la Mestivière, n'osant pas confier Berthe aux fermiers du voisinage; car les fermiers ne connaissaient pas encore l'étrange testament de Jean Créhu, et ils devaient regarder M. Fargeau comme un maître.

Le chêne creux devait être un abri sûr et muet. Quand la jeune fille allait reprendre ses sens, Tiennet comptait aviser et lui trouver une autre retraite.

Mais Berthe fut bien longtemps à reprendre ses sens. Les navrantes émotions de la journée et cette course à travers la forêt qu'elle avait faite, soutenue seulement par la fièvre et le désespoir, cette longue et terrible conversation qu'elle avait entendue dans la salle rouge, tout cela l'avait brisée.

Son cœur était fort, nous le verrons, fort et grand, et capable de résister aux plus poignantes douleurs. Mais son corps était faible; faible

et malade, car la pauvre fille allait être mère.

Que dire? Toute faute a son châtiment. L'ange qui déchoit tombe sur le lit cruel du martyre.

Mais il était trop dur ce châtiment qui allait étreindre l'enfant aveugle et déjà frappée!...

Elle ne s'éveillait point. Tiennet lui avait fait un lit de mousse et lui donnait tous les soins compatibles avec son inexpérience. Il s'efforçait, il s'agitait, il perdait la tête.

Et Berthe ne s'éveillait point.

Tiennet l'appelait; Tiennet avait de grosses larmes sur la joue. Tiennet la croyait morte.

Morte! si belle! si jeune! Morte! oh! mon Dieu!

Une heure se passa. Hélas! Berthe était toujours étendue, blanche et froide.

Une autre heure encore. Tiennet se sentait devenir fou.

Enfin, et qu'il fut heureux en ce moment, le pauvre bon Tiennet! les lèvres de Berthe s'entr'ouvrirent. Un soupir faible, puis un léger mouvement...

Tiennet joignit les mains pour remercier Dieu.

Berthe revint lentement, lentement.

Vers deux heures du matin, elle tressaillit tout à coup dans son demi-sommeil.

— Où suis-je? dit-elle.

Puis elle ajouta sans attendre la réponse :

— Lui !... lui !... Lucien !... ils voulaient le tuer !

Tiennet la rassura de son mieux.

Elle ne parla plus que pour dire :

— Allez, Tiennet, je vous en prie, vous qui êtes fort et brave... allez le sauver.

L'embarras du bon garçon recommença. Comment aller vers Lucien, qu'il fallait sauver en effet? Comment quitter Berthe? Comment l'emmener?

Ce fut alors qu'il eut cette idée de retourner au château pendant qu'il faisait encore nuit noire, de prendre le cheval de M. Fargeau et de revenir. Il comptait mettre Berthe à cheval et la conduire à Vitré, où Lucien devait être encore.

Et il y avait dans sa tête un projet vague qui allait bien plus loin que cela.

Partir, partir tous les trois avec cet homme qui tentait un voyage sans fin, l'entrepreneur, M. Berthelleminot.

Fuir cette ligue organisée pour l'assassinat !

Car il se sentait trop faible pour défendre toujours Lucien et Berthe contre tant d'ennemis.

Et la pensée ne lui venait même pas de s'adresser à la justice.

Il faut bien l'avouer : dans nos campagnes, Thémis est une vieille coquine, amoureuse de la chicane, et non pas cette fière déesse qui porte, au seuil menteur des tribunaux, la balance et l'épée : la balance dont les poids falsifiés ont assez mauvaise renommée, l'épée qui protége volontiers le juif millionnaire et s'aiguise souvent contre le chrétien dont la bourse est plate.

Thémis! ô courtisane! Thémis! ô mère impure des avoués félons, des rapaces agréés, des huissiers, des recors, des bourreaux, et aussi des avocats représentants du peuple!

Partir! partir! aller bien loin! Assurément deux ou trois cents lieues mises entre la poitrine d'un ami et le fer des assassins valent mieux que toutes les diligences de messieurs du parquet, à qui notre respect le plus profond reste néanmoins dévolu, ainsi que notre considération distinguée.

Voilà comme quoi l'ignorance raisonne parfois aussi bien que l'expérience.

Seulement, partir avec M. Berthelleminot de Beaurepas, c'était bien délicat.

Tiennet laissa Berthe toute seule dans le creux

du chêne et prit sa course vers le Ceuil. Une demi-heure après, il revenait au galop.

Pendant que Berthe rassemblait ses forces, de l'autre côté de la roche dont nous avons parlé déjà tant de fois, on préparait la grande pétarade, comme disait Fifi Romblon.

Dans la nuit noire des pas furtifs s'entendaient.

La lune, qui était à son dernier quartier, montait entre les cheminées du château. Quand les nuages voyageurs venaient à découvrir son croissant, des lueurs glissaient parmi les arbres dépouillés.

Mais c'était rare ; le ciel s'était chargé de nouveau. Dans le lieu couvert où les Romblon avaient réglé leur sanglante mise en scène, on n'y voyait point à cinq pas devant soi.

Cela devait suffire. Les places étaient distribuées en conséquence.

Le premier qui se glissa dans le ravin fut Fargeau. Bien qu'il crût avoir acheté assez cher la fidélité du vieux Romblon, tout son corps tremblait, et ses dents claquaient. Il se coula derrière son arbre et demeura coi.

L'instant d'après, les feuilles sèches bruirent dans le fourré. Fargeau ouvrit de grands yeux. Il ne vit rien. C'était Guérineul qui prenait son

poste, le fusil à la main, et bien sûr de ne pas manquer son coup.

Les autres places se remplirent.

Fargeau vit son homme s'adosser à l'arbre voisin : Cousin et ami, qui mit son fusil en joue et visa la tête de Houël, lequel ne le voyait point et visait Guérineul.

Fargeau visa Cousin et ami à la tempe.

Menand jeune visait Morin et était visé par Guérineul.

Hélas! hélas! allons-nous donc assister au trépas prématuré de ce notaire?

Au moment de devenir l'époux de la charmante Olivette, l'Artichaut, par un destin fatal, va-t-il être transplanté dans les sombres champs du Ténare?

Le poste de Besnard était au pied de la roche, et son rôle était de jeter bas Fargeau, son jeune ami. Besnard était un peu défiant de sa nature. Il pensa que malgré l'excellente prime promise par lui au papa, le papa pourrait bien le trahir. Au lieu de s'adosser à la roche, il en fit le tour, grimpa dessus et se coucha tout de son long sur la partie supérieure. De là, il apercevait la silhouette de Fargeau, qu'il mit en joue.

Le signal donné devait être un coup de sifflet.

XLII

Massacre général.

Tous ces préparatifs s'étaient faits sans bruit aucun. Tiennet Blône et Berthe ne se doutaient pas le moins du monde de ce qui se passait là, si près d'eux.

Au moment où Besnard s'installait sur la roche, Tiennet eut pourtant une alerte. Des pas et des voix se faisaient entendre dans le sentier qui descendait à la Vesvre.

Tiennet poussa le cheval de M. Fargeau derrière le tronc du chêne.

Les voix et les pas approchaient rapidement.

C'étaient deux hommes qui montaient le tertre en courant.

— Malheureux ! disait celui qui marchait en avant, il fallait briser la porte.

— Avec ça que maman Rogome m'aurait censément étranglé ! répliqua l'autre.

Le premier coureur était Lucien Créhu, et le second Yaume le pâtour.

Yaume avait obéi à Tiennet; mais il avait tourné si longtemps autour des contrevents fermés du grand café de l'Industrie avant d'oser frapper comme il faut !

— Et c'est ici que tu as vu cela ? reprit Lucien qui haletait.

— Censé, répondit Yaume, dans le chêne creux.

— Et Berthe n'est pas revenue au château ?...

— Le gars Tiennet m'avait censément défendu de vous parler de mademoiselle Berthe, dit le pâtour en se grattant l'oreille; mais ça ne fait point rien...

— Fargeau ! murmura Lucien, et Besnard !...

Ses doigts crispés serraient machinalement le bois de son fusil de chasse.

— Oh ! reprit Yaume, le gars Tiennet, qui sait tout, disait qu'ils pourraient bien l'avoir, eux deux, censément périe...

Lucien s'arrêta et mit ses deux mains sur sa poitrine. Son cœur bondissait; sa tête éclatait.

— Tais-toi! prononça-t-il d'une voix étouffée; oh! tais-toi!

Ils atteignaient presque le niveau de la plate-forme.

Yaume se tut.

Quand Lucien eut repris haleine et dompté les battements de son cœur, il s'élança de nouveau. Yaume et lui passèrent en silence devant le creux du chêne.

A ce moment, la lune, glissant entre deux nuages, jeta un rayon clair qui mit en lumière, pour une seconde, tous les objets environnants.

Lucien, qui allait, brandissant son fusil comme un fou et répétant au fond de son cœur : « Fargeau! Besnard! Berthe!... tuée, tuée, tuée!... » Lucien s'arrêta court.

Il venait d'apercevoir, comme en un songe, le profil de Besnard; de Besnard qui avait assassiné son bonheur!

Était-ce possible que Besnard fût là, sur cette roche, à quatre heures de nuit? Lucien n'eut garde de se faire cette question. Son fusil tomba en joue comme de lui-même.

— M. Lucien! cria Tiennet qui venait de

l'apercevoir et qui s'élançait vers lui de l'autre côté du tertre ; venez ! venez !

La lune entra sous un nuage et la nuit redevint sombre.

Lucien toucha la gâchette de son fusil. Un coup de sifflet aigu descendit des grands arbres. Au lieu de la seule détonation du fusil de Lucien, ce fut comme une décharge de guerre.

Huit explosions qui n'en firent qu'une.

Un horrible cri.

Puis le silence mortel.

La forêt, soudainement illuminée dans sa profondeur, par cette foudre mystérieuse, se voilait de ténèbres plus noires.

Besnard dégringola et vint choir aux pieds de Lucien. Il avait trois chevrotines dans la tête. Il ne bougeait déjà plus.

Yaume avait disparu.

Tiennet était debout, au-devant de Lucien, le couvrant de son corps et attendant une attaque, car, après cette étrange décharge, tout était à craindre.

Comme personne ne venait, cependant, il se pencha sur Besnard et le tâta.

— Vous l'avez tué!... dit-il à Lucien.

Lucien, appuyé sur son fusil, chancelait et râlait.

Tiennet le prit à bras-le-corps.

— Vous l'avez tué, répétait-il; fuyons, car il n'était pas seul, et que pourrais-je pour vous protéger contre une balle qui sortirait de la nuit?...

Lucien ne répondait pas.

Tiennet le souleva comme un enfant et le mit sur la selle du cheval de Fargeau.

Il rentra dans l'arbre où Berthe, frappée à l'improviste par le bruit de cette détonation, appuyait de nouveau sa tête contre la mousse.

Tiennet hésita entre Berthe et Lucien.

Mais il se dit :

— Sauvons-le d'abord. Je vais venir la chercher après.

Et sans parler de la jeune fille que Lucien n'aurait voulu abandonner pour aucun prix, il prit le cheval par la bride pour le guider dans la descente.

Lucien se laissa faire. Le peu de force qui était en lui pliait et sommeillait...

Mais c'était de l'autre côté de la roche qu'il y

avait une abominable tuerie! Miséricorde! quel abatis!

Il paraît que Besnard avait eu le temps de lâcher son coup de fusil, car M. Fargeau était couché tout de son long dans l'herbe. Auprès de lui, Cousin et ami s'étendait sur le dos, touchant du pied le vieux Houël, roulé sur lui-même comme une chenille blessée.

Morin avait la tête appuyée contre son arbre. Guérineul était tombé sans avoir le temps de jurer seulement sacrebleure!

Et Menand! Oh! quel deuil de voir cet artichaut penché sur sa tige! et de se dire : Il était jeune encore, notaire royal, frère germain d'un apothicaire! Il avait des goûts simples. L'oignon suffisait à son bonheur. Et le voilà couché sur l'herbe, le voilà dompté par cette mort qui semble choisir dans le troupeau humain tout ce qu'il y a de joli, de gracieux et d'aimable!

Bon Menand! cher Menand! Menand jeune!

Nous irons visiter ton mausolée; nous sèmerons autour de ce monument sans prétention l'échalote parfumée et l'oignon qui favorise les pleurs!...

Mais quoi! l'habitude de se nourrir de cordes donne-t-elle l'immortalité?

En croirez-vous vos yeux?...

Voilà que Menand jeune remue, se secoue, ouvre un œil, et se relève!

Il se tâte avec soin. Pas la moindre avarie!

Mais ce n'est pas Menand seul. Tous ces cadavres s'agitent d'une manière inconvenante. Le cadavre de Fargeau rampe comme une couleuvre, le cadavre de Houël roule comme un ballon, le cadavre de Cousin et ami se dresse comme une perche.

Est-ce une fantasmagorie?

Morin tousse. Le jeune M. de Guérineul crache et s'écrie :

— Nom d'une pipe!

A ces mots, tous les cadavres bondissent. Chacun s'élance dans le fourré comme si le diable était à ses trousses. Jamais lièvres ne coururent si vite et si bien dans le taillis!

La place est nette...

A ce moment solennel, les deux Romblon descendirent de leurs arbres respectifs. Ils riaient tous les deux à se briser les côtes.

— S'ils courent comme ça jusqu'à demain, dit Fifi, ça ira bien!

— As-tu vu le vieux Houël passer entre les jambes du docteur Morin? demanda papa.

— Et Fargeau! En voilà un cerf!

— Et l'Artichaut qui a sauté à pieds joints par-dessus Cousin et ami !...

Papa mit ses deux mains sur les épaules de Fifi, qui s'affaissa, énervé par un fou rire.

— De l'étoupe! dit le bonhomme, rien que de l'étoupe jusqu'à la gueule des fusils!

— De la filasse! ajouta Fifi, oh! la bonne histoire! Ils se sont tous crus morts!... Vous êtes fièrement amusant, mon papa!

— Écoute, Fifi, reprit le père avec plus de gravité, quand on a de bonnes petites affaires, faut les nourrir et que non pas les étouffer... Combien t'ont-ils donné?

— Quatre cents louis à trois.

— Moi, j'en ai eu six cents à quatre... ça fait deux mille pistoles... En les mitonnant bien, ces héritiers-là, je veux en gagner deux fois autant tous les ans.

— Voilà un bon papa! s'écria Fifi au comble de l'enthousiasme.

Il saisit les bras de son père et le fit danser, bon gré, mal gré, en tournant tout autour de la roche.

Leur danse joyeuse fut interrompue par une chute qu'ils firent en se heurtant tous les deux contre le corps de Besnard.

Ils restèrent abasourdis.

— En voilà un qui n'est pas parti avec les autres ! grommela papa.

Il se baissa et toucha la figure de Besnard. Comme il ne pouvait voir, et qu'il sentait ses doigts humides, il les flaira.

— On a triché...,grommela-t-il, et celui-là a son compte. Aide-moi.

Romblon père prit Besnard par la tête, Romblon fils le prit par les pieds, et ils le portèrent ainsi jusqu'au creux du chêne où ils le jetèrent sans regarder.

Puis ils partirent sans trop se faire de mauvais sang.

Il était cinq heures et demie.

La voiture de M. Berthelleminot de Beaurepas attendait sous le château. Tiennet Blône y fit monter Lucien, qui n'opposa aucune résistance. Il savait maintenant que Berthe vivait, mais l'idée du meurtre l'écrasait. Avant de monter, pourtant, il embrassa Tiennet et lui dit :

— Va la chercher... Rejoins-nous à Granville... Tu seras notre frère...

— En route ! s'écria Berthelleminot, lequel ne s'était point aperçu de la substitution.

La voiture s'ébranla.

Tiennet restait comme cloué à sa place.

— Leur frère! murmurait-il au dedans de lui-même; leur frère!

Et sa poitrine battait. Ses yeux le brûlaient comme s'ils eussent voulu pleurer. Une pensée faisait explosion au fond de son cœur.

Naguère, il se demandait pourquoi il aimait Berthe.

Lucien venait de prononcer un mot qui était la réponse à cette question, le mot FRÈRE.

Et il n'y avait pas songé, lui Tiennet, au milieu des mille événements qui l'avaient ballotté cette nuit !

Le testament, le testament brûlé ne disait-il pas que Berthe était la fille de Jean de la Mer?

Et lui, n'était-il pas le fils de Jean de la Mer?

N'était-ce pas son nom que le vieillard avait écrit, puis effacé, puis rétabli, puis effacé encore sur son testament ?

Oh! le doute était, Dieu merci, impossible.

Il avait une sœur, une sœur à aimer, à protéger, une sœur, presque une mère!

Le cheval de Fargeau traversa la plaine en quelques minutes, et ses flancs saignaient quand Tiennet l'arrêta au pied de la Mestivière.

Que de joie et que d'espoir !

Berthe ! la chère et douce enfant ! Lucien et lui allaient la faire si heureuse !...

Que fallait-il pour gagner Granville et rejoindre Lucien ? Douze heures...

Tiennet était fou en montant le sentier.

— Ma sœur ! disait-il, petite sœur adorée !... Je suis trop heureux, mon Dieu !

Le jour commençait à poindre.

Tiennet s'élança vers le chêne creux, les bras ouverts et le sourire aux lèvres.

Dans le chêne creux, il n'y avait plus que le cadavre défiguré de Besnard.

Berthe avait disparu.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LA JEUNESSE DÉDORÉE.

Préambule.

A M. LE COMTE DE KERG...

Cher monsieur,

Vous avez la bonté de me demander des nouvelles du *Jeu de la Mort*. La suite est toute prête, mais je suis martyrisé par les scrupules.

Dans cette malheureuse suite, on se moquait un peu de la républiqne démocratique et sociale. Or, je vous le demande, n'y a-t-il pas conscience à se moquer de cela ?

Voilà notre misère à nous autres romanciers. Si frivoles que soient nos livres, ils demandent un peu plus de temps et de soins que les articles de journal. Et notre société va si vite !

Hier, il y avait du courage à railler les singes de 93 et les bâtards mal venus de Babœuf. Aujourd'hui, singes et bâtards se sont faits presque intéressants à force de mésaventures.

De telle sorte qu'il me faut corriger, adoucir, émousser. C'est terrible !

Bien heureux mille fois les hommes choisis, à qui la Providence a permis de s'occuper de choses *sérieuses !*

Et entre tous les hommes choisis qui s'occupent de choses sérieuses, bien heureux les écrivains politiques !

Ils ont la science infuse. Ils sont forts. Ils tranchent.

Ce sont eux, croyez-le bien, qui gouvernent le monde.

En fait de stratégie, Radetzki, Changarnier, Georgey, Wellington, et autres militaires, ont bien tort de ne pas demander leurs leçons.

En fait de gouvernement, Barrot, Thiers, Dufaure ou Cavaignac leur font grande pitié.

En fait de diplomatie, sachez qu'ils ont dans leur sac des tours inconnus à Metternich, inconnus à Talleyrand.

En fait de grammaire, chut !...

. . . .

Avez-vous remarqué, cher monsieur, que

rien n'est frivole comme les choses graves? En revanche, les choses frivoles ont leur gravité. Pour dire vrai, est-il besoin d'ennuyer?

Y a-t-il rien de grave comme le braiment de l'âne?

Quel sérieux dans la tête du dindon!

Je prétends qu'avec le progrès, la gravité, c'est-à-dire l'ennui pédant et vain, disparaîtra de nos mœurs amendées.

La philosophie mettra de côté le braiment de l'âne pour apprendre un langage moins sérieux.

Tout se transforme en ce sens ici-bas. Il y a déjà des Polonais qui ne chantent plus latin quand ils sont ivres.

Et tenez, Michel Chevalier, l'argument fait homme, le dompteur de sophistes, l'honneur de la presse contemporaine, Michel Chevalier ne brait pas souvent et rit de temps à autre.

Et Granier de Cassagnac, cette vaillante rapière trempée dans une écritoire, cette plume qui vise aussi loin et aussi juste qu'une carabine de chasseur de Vincennes, il a beau faire, son costume de marguillier de village le gêne aux entournures, et, vertubleu! il met souvent son tricorne sur l'oreille.

Quant à braire, celui-là, jamais!

Je vous le dis, nous en viendrons à cette ère enviable où Charenton réclamera les gens sérieux.

Bien rarement, du reste, vous avez dû rencontrer un fou qui soit gai. Dès à présent, la folie est une chose sérieuse. Les idiots ne sont autre chose que des hommes graves qui n'ont pas appris le grec.

L'idiot, dès qu'il sait le grec, devient professeur.

. . . .

La gravité est évidemment le mal de notre temps.

C'est elle qui a produit le socialisme et généralement toutes les balivernes nuisibles, soit politiques, soit religieuses, soit philosophiques.

De notre temps, Platon bannirait les hommes graves de sa république.

Il est vrai que Platon se garderait bien de fonder une république.

L'éclectisme, qui est le braiment suprême de la philosophie, est aussi la porte ouverte à toutes les maladies de l'esprit humain.

Le père de l'éclectisme, qui fait maintenant des petits livres pour défendre la société, la religion, etc., devrait, s'il était juste, se couper les deux mains et la tête.

Partant de ces bases, cher monsieur, je pourrais bien braire un peu comme tout le monde, et enfiler à loisir un chapelet d'ennuyeuses déductions.

Dites-le bien haut, sans crainte d'être démenti, même par les virtuoses de la partie : Rien n'est plus facile que de braire !

Mais je veux vous parler un peu de mon titre, qui est une chose grave : *La Jeunesse dédorée.*

C'est là notre ridicule et notre plaie. La jeunesse dédorée se compose de toutes les prétentions trahies, de toutes les petites ambitions trompées, de tous *les quarts de talent* vaincus dans quelque carrière que ce soit.

La jeunesse dédorée forme une innombrable phalange, entièrement démocrate, socialiste et matagrabolisante. Le soldat le plus doux et le moins avancé de cette brûlante cohorte demande tout uniment à broyer la société dans un mortier.

Pourquoi ?

Ah ! pourquoi !...

Parce que la société est infâme !

Parce que les propriétaires sont indignes de respirer l'air du ciel.

Parce que Narcisse Baldaquin n'est pas aussi célèbre que Victor Hugo.

Parce que Midolu n'a pas le crédit de Mallet frères.

Parce que Brioland, Bubart et Ponel ne sont pas même représentants à l'heure qu'il est!

N'est-ce pas là un motif bien suffisant pour remuer tous les pavés de toutes nos rues?

O société! vieille société! honteuse société! aveugle société!

Ah! tu veux de bons médecins pour soigner tes maladies, société stupide! Ah! société imbécile, tu veux de bons avocats pour plaider tes procès!

Tu oses dédaigner le docteur Vitriol et maître Lysimaque Venin, le bègue le plus éloquent du monde régénéré!

Société ingrate, tu ne confies tes fonds qu'à des banquiers solides, comme si Midolu, Youtre et compagnie n'étaient pas en état de faire faillite aussi bien que les caisses les plus accréditées ?

Société idiote! Tu admires les marbres de Pradier, les toiles d'Ingres, que sais-je, moi? comme si Dondureau, le Phidias harmonique, n'avait pas sculpté dans un bloc de savon une France, non-seulement sociétaire, mais encore progressale et parallèlement convergitante, survoyante, trinite, faisceautaire, ayant une lorgnette au lieu de nombril!

Comme si Balanciel, le grand peintre, n'était pas un vitrier, et comme si, d'ailleurs, tous les vitriers n'étaient pas de grands peintres !

Ne te faut-il pas, société corrompue, d'habiles généraux pour conduire tes armées ? Ne préfères-tu pas Changarnier, Bugeaud, Bedeau, Lamoricière, au sergent Baudais et au caporal Piou ?

Et, dis-moi, société chargée de tous les crimes, as-tu songé à Brioland pour en faire un ambassadeur ? Non.

A Bubart pour en faire un ministre ? Non.

Et Frumence, le fils de Brioland et de Sophie, Frumence le pur et le champêtre, Frumence qui, comme les jeunes vierges, s'en va cueillir les bluets dans les blés !

Frumence Brioland, le poëte blond, qui partage son déjeuner avec les araignées proscrites, et son souper avec les chauves-souris persécutées ; Frumence Brioland, de Pantin, l'héritier de son père qui est apôtre !

Frumence, l'inventeur des guillotines à grande vitesse !

Société maudite, tu as méprisé le fils comme tu as repoussé le père, comme tu as méconnu le sergent Baudais, le caporal Piou, Dondureau, Balanciel, Midolu, le docteur Vitriol, élève et

successeur de Coquillon, maître Lysimaque Venin, et Narcisse Baldaquin lui-même!

Eh bien! société pour qui mon indignation ne trouve plus d'épithètes, société abjecte et bécasse! Eh bien! Brioland, Bubart, Baudais, Piou, Vitriol, Venin, Baldaquin, Midolu, toutes ces riches natures, tous ces brillants esprits, te tailleront des croupières, et ce sera bien fait!

Et qui sait si Cousin et ami ne leur prêtera pas son aide? Qui sait si leurs généreuses doctrines ne trouveront pas de l'écho au fond du cœur de Menand jeune?...

Mais, cher monsieur, parlons de Sophie.

Sophie est, comme vous ne pouvez pas l'ignorer, la sœur propre de Ponel et l'épouse illégitime de Brioland, ancien président du club solidant et communautal de Pantin.

Ce club, qui se réunissait dans les salons du *Melon enragé,* a gouverné un instant la France. Sa devise a fait le tour du monde :

VIGILANCE, SOBRIÉTÉ, MYSTÈRE!

Frumence Brioland, poëte et travailleur, doit le jour à Sophie.

Dans un âge encore assez tendre, Sophie fut

surnommée *l'Aménité,* à cause de la douceur de son caractère.

Elle faisait solidairement la cuisine du club, et quelques ménages.

Assurément, il est impossible de trouver une créature plus délicate et portant plus haut son cabas.

Qu'a fait pour elle la société?

La société a fermé le club où Sophie gagnait son pain et celui de son enfant naturel!

L'esprit s'étonne devant une pareille turpitude !

Vous sentez que Sophie fut contrariée; la journée du 13 juin était désormais inévitable.

Or, avant le 13 juin, il y avait peut-être quelque générosité à prendre la défense de cette misérable société, menacée par tant et de si puissants athlètes. Mais maintenant que, contre toute attente, cette société obtuse où Narcisse Baldaquin n'a pas trouvé un seul éditeur, maintenant que cette société a vaincu, ne nous faut-il pas changer un peu de style ?

Écoutez ce que disait Bobinel aux habitants de la rue des Vinaigriers.

Bobinel, le triadévangélérotique.

Bobinel disait :

« Amour, amour, paix, veau, délassements,

polka morale, salade essentiellement définie!... Bien plus l'hypoperfectibilité nuancée, d'accord avec les probabilismes intersectés diamétralement... Pas à l'huile, oh! non, mais à la poulette!... Et je le prouve; car, si d'un côté la propension caudale, et je dirais presque sphéroïdalement approximative, toujours proportion gardée vis-à-vis de la proclivité sensuelle, nous donne la mesure mathématique... *Idcircò*, citoyens, larifla, fla, fla, dondaine! »

Voilà ce que Bobinel disait aux habitants de la rue des Vinaigriers.

Et il ajoutait :

Dondon, dondaine, dondon!

Certes, ces nobles paroles font honneur à Bobinel et à son parti.

S'il faut l'avouer, ce sont ces paroles qui m'ont fait rentrer en moi-même. *Amour, paix, veau;* le triade réalisable est là. Pourquoi chercher encore?

Si l'on se montrait trop dur envers la solidance et les peccadilles des habitués du *Melon enragé* (club communautal), peut-être retarderait-on la solution diamétrale.

Tel est, cher monsieur, le faible résultat de mes méditations. Je voudrais qu'il fût profitable à ma patrie et à l'humanité tout entière.

Si je n'ai pas résolu le grand problème, du moins ai-je tâché de me rendre agréable à mes concitoyens, imitant, sous ce rapport, l'exemple d'une femme dont le cabas jouera un rôle sympathique dans notre histoire : Sophie Ponel, mère de Frumence, et surnommée *l'Aménité,* à cause de la douceur de son caractère.

Veuillez agréer, etc.

Paul Féval.

I

Les oiseaux et les jeunes filles.

Vingt ans se sont écoulés depuis le décès de Jean de la Mer.

Vingt ans! et que de choses dans ces vingt années! Juillet 1830 et février 1848! La chute des rois de France, et la chute du roi des Français!

Double exil. Deux victoires du peuple invincible, expiées chaque fois par la misère plus cruelle.

Pauvre vainqueur, destiné toujours à payer les frais de la guerre!

Mais nous n'avons à parler ici ni de juillet ni de février.

Nous sommes au mois de mai 1849. Mon Dieu oui : c'était hier.

Qu'ils doivent être beaux, par ce soleil de feu, les grands arbres de la forêt du Ceuil ! Quel ombrage touffu sous le chêne géant de la Mestivière !

La *Gâre* doit être morte, mais sa postérité broute l'herbe drue de la plate-forme et la camomille simple qui diapre de blanc cette opulente verdure.

Et Vitré, le vieux Vitré, avec ses maisons bardées d'ardoises jusqu'au premier étage, et ses porches gris qui abritent tant de commérages.

Et la Vesvre, et le château, et tous nos souvenirs !

Nous ne verrons rien de tout cela, ni l'avenue séculaire, ni les longs corridors du château, ni le courant où Tiennet Blône dit adieu au pauvre petit Argent, ni le chêne creux, ni la rue de la Croix, ni le Grand-Café de l'Industrie.

Nous sommes à Paris.

Et Paris est malade.

Il a le choléra et la république.

Du choléra nous ne parlerons guère, et de la république pas beaucoup. Nous tâcherons de

trouver quelque chose de moins triste et de plus aimé.

Il était sept heures du matin; le soleil inondait déjà la ville à moitié endormie.

Dans ces jardins tranquilles et retirés qui parsèment le quartier du Luxembourg, des nuées de moineaux francs s'abattaient, remuaient, picotaient et criaient.

Car l'oiseau qui nous aime, nous autres Parisiens, le pauvre gentil oiseau qui veut bien respirer notre air et percher sur nos croisées, l'oiseau gamin et bon enfant qui sautille dans nos rues, qui mange les miettes de notre pain, notre oiseau rieur et bavard, ne chante pas, il crie.

Le rossignol et la fauvette sont pour les champs heureux. La fauvette et le rossignol mourraient bien vite chez nous, à cause des orgues de Barbarie.

Tandis que les moineaux, ces vaillants, vont picorer jusque sur les fenêtres des chanteurs de l'opéra-comique!

Ils ne craignent rien, absolument rien. Ils s'accommodent des étudiants qui jouent du flageolet; ils vont becqueter le seuil des portières dont les filles sont *professeurs* de piano.

On en a vu fréquenter un toit d'où les chats s'étaient enfuis, un toit où s'ouvrait la mansarde d'un ancien gendarme, fou par suite de peines amoureuses, et dont la folie nuisible consistait à se croire première chanteuse à roulades du théâtre des Jeunes-Élèves.

Ils viennent par troupes espiègles et joyeuses, l'hiver comme l'été, dans les bons et les mauvais jours. Qu'ils soient bénis, les chers passereaux du bon Dieu, la musique du pauvre, la gaieté du cinquième étage !

Il y a dans ce quartier du Luxembourg, au bout de la rue du Regard, non loin de l'ancienne maison des jésuites, un hôtel assez beau, derrière lequel s'étend un vaste jardin.

Ce jardin fut coupé en deux à une époque que nous ne saurions point dire. On en vendit la moitié, et sur cette moitié fut bâtie une petite maison blanche, bien proprette et jolie, ayant l'air, le soleil et l'ombrage à profusion, tout aussi bien que l'hôtel voisin.

La petite maison blanche eut sa portion de jardin, ses arbres, son gazon, sa charmille.

Seulement, l'hôtel garda pour soi un beau jet d'eau qui était généralement à sec, quatre statues mythologiques, et une grotte en cailloutis bien propice aux amours des araignées.

Dans le principe, les propriétaires de l'hôtel et ceux de la petite maison étaient sans doute des amis, car on n'avait point fait de mur de séparation. Une charmille épaisse servait seule de clôture mutuelle. Çà et là on apercevait pourtant les restes vermoulus d'une claire-voie, et, du côté de l'hôtel, des planches plantées debout fermaient les ouvertures de la charmille.

Tout cela était fait très-négligemment. Rien n'est abandonné comme un jardin de Paris.

Il faut dire pourtant que la portion affectée à la maison blanche était beaucoup mieux entretenue que le côté du grand hôtel. Du côté de l'hôtel, à part les statues, les grottes et le jet d'eau à sec, vous vous seriez cru dans une forêt vierge de Montfermeil, tandis que du côté de la maison blanche, le gazon était bien peigné, les arbres en belle venue, et les lilas, les chers lilas, couverts de bouquets magnifiques.

Dans ce faubourg Saint-Germain, où les romanciers des portières placent la noblesse hautaine, rogue, cousue d'or, et comme enveloppée dans ses antiques parchemins, quand un hôtel et une simple maison se coudoient, ce n'est pas toujours l'hôtel qui est habité par la noblesse.

Il y a aussi des bourgeois dans ces latitudes

hyperaristocratiques, et des bourgeois très-bien logés.

Nous faisons cette réflexion parce que la petite maison appartenait à la famille de Marans, nom bien sonnant et tout à fait fashionable, tandis que le grand hôtel avait pour hôtes la famille Lointier, les Lointier, comme on disait.

Certes, quand on s'appelle Lointier, on peut être procureur ou fabriquer des clous, ou vendre n'importe quoi, mais on s'inquiète peu de la salle des Croisades.

La famille de Marans se composait de trois personnes : la mère qui était une femme jeune encore et merveilleusement belle, un fils et une fille.

On pensait que ces deux derniers étaient jumeaux, car ils avaient le même âge et se ressemblaient trait pour trait. Gabriel de Marans était un charmant cavalier ; Lucienne de Marans était une délicieuse jeune fille.

La famille Lointier se composait de M. André, de son frère Raymond, beaucoup plus jeune que lui, mais frappé d'une infirmité cruelle, et de sa fille Clémence, qui était presque aussi jolie que Lucienne.

Les deux familles ne se voyaient point offi-

ciellement, mais Gabriel de Marans, docteur depuis un mois, avait des rapports avec le pauvre M. Raymond, et Lucienne aimait Clémence comme sa sœur.

Clémence le lui rendait. En outre, peut-être bien que Clémence avait vu de bon œil ce blond Gabriel à travers la charmille.

Au moment où sept heures sonnaient à Notre-Dame-des-Champs, la porte en persiennes de la maison blanche s'ouvrit, et Lucienne de Marans sortit en déshabillé du matin, tête nue et les yeux encore gros de sommeil.

Elle étira ses jolis bras demi-nus, et sa bouche mignonne eut un dernier bâillement qui finit en sourire.

Elle souriait à ce bon air frais du matin, aux rayons gais du soleil, aux petits oiseaux qui passaient en piaulant dans les arbres balancés par la brise.

Presque au même instant, la porte massive de l'hôtel tourna sur ses gonds, et Clémence Lointier descendit les marches du perron.

Clémence était un peu pâle. Le bon air frais du matin, les rayons gais du soleil, les petits oiseaux dans les arbres balancés à la brise, étaient pour elle comme pour Lucienne. Cependant elle n'eut point de sourire.

Ces petits cœurs apprennent si vite la mélancolie !

Clémence descendit avec lenteur les marches du perron. Son regard se porta vers la maison blanche. Toutes les fenêtres y étaient fermées, excepté une qui laissait voir l'intérieur d'une chambre de jeune homme. Au fond, des fleurets croisés sous un masque, de longues pipes dans lesquelles on ne fume pas, des pistolets de tir et un fusil de chasse.

Il y avait de plus ici des plâtres et dessins scientifiques, attendu que le propriétaire de toutes ces armes cruelles et de toutes ces pipes originales était un petit docteur.

Le docteur Gabriel de Marans, vingt ans, élève particulier de Van Eyde, ce vieux Hollandais qui faisait des miracles, et que Broussais appelait *le sorcier*.

Un enfant, ce Gabriel ! Beau et passionné comme une femme. Faible et hardi, paresseux et savant.

Clémence s'arrêta sur la dernière marche du perron. Un pas de plus, et le haut de la charmille lui cachait la croisée ouverte.

Or Clémence avait une inspection à faire. Elle regarda longuement et attentivement ; puis ses charmantes épaules se haussèrent avec dépit.

Elle venaît de constater que le lit de M. le docteur Gabriel de Marans n'avait pas été défait.

— Il n'est pas rentré cette nuit, murmura-t-elle ; il est fou !

— Psttt ! psttt ! fit-on dans le jardin voisin.

Clémence tressaillit légèrement et changea d'autorité l'expression de sa physionomie. Elle prit un beau petit air insoucieux et répéta en se dirigeant vers la charmille :

— Psttt ! psttt !

Alors, des deux côtés de la clôture, ce fut un jeu pareil. Les deux jeunes filles coururent à la charmille, souriant et se balançant pour chercher des trous entre les branches et se voir plus vite. Car chacune d'elles apercevait à moitié, derrière la feuillée toute nouvelle, la robe blanche de sa compagne.

On arriva devant cette fameuse charmille. Clémence souleva une branche de lilas chargée de riches bouquets. Cette branche recouvrait une ouverture. Clémence mit sa tête à la place des fleurs.

Lucienne, une autre fleur, se penchait déjà sur la brèche.

Et la grosse branche de lilas, la jalouse, voulant reprendre sa place, pendait sur les

deux jeunes filles, et balançait autour de leurs cheveux blonds ses grappes fraîches, inondées de rosée.

Et les oiseaux, effarouchés un peu par cette irruption matinale, voletaient, inquiets, redoublant leurs mignons commérages.

— Clémence!

— Lucienne!

Puis mille baisers à travers la charmille.

Elles étaient jolies toutes deux à faire honte aux descriptions des poëtes.

Jolies et gracieuses comme des fées.

Lucienne était plus grande, plus blonde, et son profil hautain faisait contraste avec la naïveté douce et presque enfantine de son sourire. Elle devait être un peu plus âgée que Clémence. Comme type, Lucienne était incomparablement belle; et ce qui faisait rayonner surtout sa beauté, c'était ce bon et pur reflet de l'âme qui brillait dans ses yeux. Le visage de Lucienne était comme le miroir d'un cœur exquis et adorable.

Clémence avait à peine dix-huit ans. Il y avait en elle moins de fraîcheur et plus d'esprit. Sa taille peu élevée, mais svelte et hardie dans ses frêles proportions, supportait admirablement sa tête moqueuse, fine et possédant déjà

cette expression qui dit : « Je suis la vie... »

Elle était pâle. Elle avait rêvé, peut-être veillé.

Sur ses joues un peu évidées, et dont l'ovale se dessinait selon cette ligne *d'arc d'amour* si chère aux vignettistes anglais, les boucles blondes de sa magnifique chevelure tombaient à profusion, incessamment agitées et miroitant aux mouvements vifs de sa tête.

Ce blond de ses cheveux était plein, foncé, opulent, avec des reflets de bronze.

Elle avait les yeux noirs ; des yeux charmants, qui petillaient et qui brûlaient. Il n'y avait au-dessus de ces yeux-là que les grands yeux bleus de Lucienne, si fiers et si tendres.

Quand on se fut embrassées à satiété, Clémence mit ses deux petites mains sur les deux épaules de Lucienne et la regarda longuement.

Nous pensons bien avoir dit quelque part que Lucienne ressemblait, trait pour trait, à son frère M. le docteur Gabriel...

II

Encore les jeunes filles et les oiseaux.

— Que je suis contente de te voir, ma petite Clémence! disait Lucienne.

— Et moi donc! répondait Clémence.

Lucienne et Clémence parlaient vrai. Elles s'aimaient du meilleur de leur cœur. Pourtant, il y avait peut-être un peu de distraction dans la voix et dans le regard de Clémence.

— Voilà huit jours que nous sommes arrivés, reprit Lucienne, et j'ai trouvé le temps bien long, va!... J'avais tant de choses à te dire!

— Quoi? demanda Clémence, dont l'œil brilla, puis glissa vers la fenêtre ouverte, la fenêtre qui laissait voir des fleurets croisés

sous un masque, des pipes monstrueuses et des plâtres anatomiques.

— Oh! bien des choses!... Je te dirai cela. Mais êtes-vous ici pour longtemps?

— Mon père et mon oncle sont revenus pour les élections, répondit Clémence.

— Nous, reprit Lucienne, nous ne sommes pas encore électeurs... nous sommes revenus pour la conscription.

— C'est vrai..., dit Clémence qui rougit légèrement, M. Gabriel va tirer au sort.

— Hélas oui!... Mais parle-moi donc de toi, Clémence!... T'es-tu bien amusée à la campagne?

— Non, répondit Clémence.

— Comme tu dis cela!...

— Chez nous, à la campagne, on ne s'amuse pas, ma pauvre Lucienne... Mon père s'occupe, Dieu sait à quoi... Et quant à mon oncle, il a beau faire, son infirmité le rend triste.

— Si Gabriel parvenait à le guérir! murmura Lucienne.

— Oh! fit Clémence sèchement, M. Gabriel n'a pas le temps de songer à nous!

Lucienne lui prit la main et sa voix changea.

— Méchante!... dit-elle bien bas.

Mais Clémence était capricieuse et ner-

veuse au point de se pincer elle-même jusqu'au sang pour faire pièce à autrui. Elle était venue là pour parler de Gabriel. Au premier mot qui fut dit sur Gabriel, elle détourna brusquement l'entretien.

Bonne fille, au moins, malgré cela, aimante et dévouée. Mais les nerfs!

Le seul animal qui ait des nerfs de femme, c'est le chat. Et voyez quelles griffes!

— Mon pauvre oncle Raymond, reprit Clémence, est le meilleur des hommes... Je crois qu'il portait quelque affection à M. Gabriel... Mais je l'aime comme si j'étais sa fille, moi, Lucienne, et je ne veux pas que sa tendresse s'égare...

— Est-ce à moi que tu dis cela? interrompit Lucienne étonnée.

— Laissons, je t'en prie, M. Gabriel... Il me semble que nous pouvons bien causer toutes les deux, sans que ce nom-là vienne nous gêner.

— Mais..., voulut dire encore Lucienne.

Clémence fronça le sourcil et frappa le sable de son petit pied mutin.

Lucienne n'osa pas poursuivre, parce qu'elle eut peur de nuire à Gabriel, et aussi parce qu'elle était habituée à faire à peu près tout ce que voulait Clémence.

— Soit, dit-elle, ne parlons plus de mon frère, puisque tu le détestes, à présent.

— Le détester, moi ! se récria Clémence avec beaucoup de dédain ; mon Dieu, ma chère enfant, je ne déteste personne ;... seulement, je fais des différences entre la sœur qui est bonne, douce, charmante et ma meilleure amie, et le frère qui ne sera jamais qu'un petit fat...

— Gabriel... un fat !...

— On le dit... un joueur...

— Il ne joue presque plus...

— Un...! mais je me fâcherais, et à quoi bon?... Voyons, Lucienne, c'est à toi qu'il faut demander si tu t'es bien amusée... Tout le monde parle des eaux de Wiesbaden... Et tu étais bien près de Wiesbaden!

— A deux lieues... Cette bonne madame Van Eyde demeure maintenant à Mayence. Oh ! oui, je me suis bien amusée... Que j'aurais voulu te voir là, ma chère Clémence !... Nous avons été à la fête d'ouverture.

— Ah !... fit Clémence qui se pinça les lèvres.

— Madame Van Eyde l'a voulu... Si tu savais comme elle est bonne, Clémence, et comme elle a été heureuse de revoir l'élève de son mari !... M. Van Eyde, c'est elle-même qui nous l'a rapporté, a dit à son lit de mort :

« — Gabriel est le seul qui puisse continuer ma méthode... »

— Grand bien lui fasse, ma chère Lucienne!

— C'est juste, dit Lucienne bonnement. Tu ne veux pas que je parle de lui... Eh bien! le jour de l'ouverture, madame Van Eyde nous dit:

« — Cette chère madame de Marans me gronderait si elle savait ce que nous allons faire... Habille-toi, Lucienne, tu vas danser à l'allemande aujourd'hui. »

— Peste! fit Clémence, c'est en effet une bien digne femme que cette madame Van Eyde!

Elle était intolérable, ce matin, la pauvre enfant, il n'y a pas à dire non.

Mais c'est qu'elle avait le cœur bien gros sans parler de ses nerfs.

— Une digne femme, Clémence, répliqua Lucienne avec un peu de sévérité dans la voix, et une sainte femme!... Tu sais que nous devons à son mari la joie de notre maison et le bonheur de ma mère...

— Oh! ta mère, celle-là je l'aime! s'écria Clémence avec chaleur, quoiqu'elle ne veuille pas de moi pour amie... Mais ne fais pas trop d'attention à ce que je dis, ma Lucienne... Je suis ta sœur, tu sais bien... et je souffre.

— Tu souffres! répéta Lucienne qui lui avait

pris les deux mains au moment où elle avait dit : « J'aime ta mère ; » tu souffres, Clémence?...

Et son regard inquiet interrogeait la figure un peu pâle de son amie.

Clémence fit un geste d'impatience.

— Eh! mon Dieu ! non !... se reprit-elle avec humeur ; je ne souffre pas... Fut-elle bien brillante cette fête d'ouverture?

— Charmante, si tu savais !... Délicieuse ! Les Allemands deviennent comme les Français.. Ils apprennent à danser et à se battre. J'avais mis une robe blanche et une guirlande de belles-de-jour dans mes cheveux...

— Tu devais être la plus jolie ! dit Clémence de bon cœur.

— Madame Van Eyde le disait, répliqua naïvement Lucienne, et Gabriel aussi, et...

Elle s'arrêta et devint toute rose.

—Et qui?... demanda Clémence qui avait déjà sur la lèvre un malin sourire.

— Et la bonne de madame Van Eyde, répondit Lucienne que ce gros mensonge rendit tout à fait pourpre.

Car il ne s'agissait vraiment pas de la bonne de madame Van Eyde.

Clémence eut pitié. Mais elle se promit bien d'en savoir davantage, avant la fin de l'entre-

vue. En conscience, cela n'était pas difficile.

Lucienne, pour cacher son trouble, poursuivait avec volubilité :

— Tu sens bien, il n'y a pas de république là-bas... Alors les gens comme il faut s'y réunissent... J'ai dansé avec un prince!... A Paris, nous n'avons plus rien, tout est chez les autres... Des Anglaises blanches comme de la neige, Clémence, avec des lords parlant du gosier et mettant leurs cols de chemise par-dessus leurs oreilles...; des Italiennes pâles et brunes; des Espagnoles la cigarette à la bouche; des Russes, des...

Il fallait que la pauvre Lucienne fût bien déconcertée pour dire toutes ces banalités.

Clémence la laissait aller, trouvant qu'il était assez généreux déjà de ne pas la pousser.

Et Lucienne de bavarder toujours, parce qu'elle se sentait le rouge au front, et qu'elle voulait donner le change.

— Enfin, de tous les pays, poursuivait-elle, de tous, de tous, de tous!... Et figure-toi, la salle de conversation est ravissante... Et la salle de bal... et les cabinets de lecture : c'est là maintenant qu'on lit Balzac et Alexandre Dumas !... Et les sources, Clémence!... Ah! s'il n'y avait pas ces vilains tapis verts!...

— Bon ! dit Clémence, M. Gabriel aura fait des siennes.

Ma foi, quand on se noie, on se rattrape aux branches, et parfois même aux cheveux du nageur voisin. Lucienne se rattrapa aux cheveux de Gabriel.

— Hélas oui ! murmura-t-elle avec un gros soupir qui se rapportait à sa propre lâcheté et non point aux méfaits de M. Gabriel.

— J'en étais sûre ! s'écria Clémence; et toi qui disais qu'il se corrigeait !

Le tour était fait. Lucienne avait du répit, mais à quel prix, bon Dieu ! Elle qui aimait son frère comme la prunelle de ses yeux !

Clémence secouait sa jolie tête blonde d'un air doctoral :

— M. Gabriel ne se corrigera jamais, reprit-elle ; et quand on ne se corrige pas dans de certaines circonstances, c'est qu'on n'a pas de cœur !

— Tu es cruelle, Clémence !

— Je suis juste.

— C'est un enfant, tu sais bien... Et tu sais bien aussi qu'il t'aime à en devenir fou...

— Presque autant que la bouillotte, repartit Clémence, mais moitié moins que le lansquenet.

— Oh ! s'écria Lucienne désolée, et c'est moi qui te fais parler ainsi !... Écoute ! Il n'a pas joué beaucoup... Est-ce sa faute s'il perd toujours ?... Je l'ai bien grondé, va !... Et puis, ajouta-t-elle avec pétulance, comme si elle eût trouvé tout à coup le plus péremptoire des arguments, le capitaine m'a promis de le guérir.

Était-ce dévouement ou mégarde ?

Ce qui est certain c'est que l'effet fut immédiat. Le change était rendu. On reprit bellement la voie première.

— Le ca-pi-taine ?.. prononça Clémence en piquant chaque syllabe.

Lucienne était aux abois du premier coup.

— Quel capitaine ? demanda encore Clémence.

— Un capitaine, répondit Lucienne en balbutiant, avec qui j'ai dansé... deux fois.

— Ah !... deux fois ?.. Il s'appelle.. ?

— Mazurke.

Clémence éclata de rire.

— C'est ravissant ! s'écria-t-elle ; le chat de notre concierge a nom Polka !

Lucienne était triste.

— Et de quelle arme est-il, ce capitaine ? demanda Clémence quand elle eut fini de rire.

— Hussard... hongrois.

— Ah ! fit la méchante avec dédain, un démocrate ?

— Je ne sais pas s'il est démocrate, répondit Lucienne, et je pense bien qu'il a un autre nom que Mazurke.

— Pourquoi cela ? interrompit Clémence, le chat de notre concierge n'a pas d'autre nom que Polka.

Lucienne baissa les yeux.

— Si tu savais ce qu'il a fait, murmura-t-elle, tu ne te moquerais pas de lui.

— Voyons les beautés de l'histoire de Mazurke !

— Tu souffres donc bien en effet, Clémence ? dit tout à coup Lucienne.

Celle-ci essaya de sourire.

— Voyons ! voyons ! répéta-t-elle.

— Tu as beau faire, reprit mademoiselle de Marans, je suis sûre que tu nous aimes.

— Toi, ma Lucienne ?

— Oui, oui... moi... et lui...

— Oh ! quant à cela !...

— Tais-toi ! s'écria Lucienne qui lui mit la main sur la bouche ; puisque tu veux savoir les beautés de l'histoire de Mazurke, je vais te les dire... D'abord, il est l'ami de Gabriel...

— Glorieux titre !...

— Ensuite, il est la coqueluche des caux... Il danse comme un héros de ballade... Il est brillant, spirituel, brave...

— Et joueur ?

— Et joueur... A l'ouverture des eaux, Gabriel était entré dans l'une des salles de jeu. Il n'est pas besoin de te dire que la société est là toujours un peu mêlée. Gabriel eut un différend ; son adversaire était un de ces Italiens errants qui foisonnent partout, exploitant de prétendus malheurs politiques, trompant au jeu et portant un couteau ouvert dans leur poche. Il s'élança sur mon frère, qui l'avait provoqué. Mazurke, il faut bien l'appeler de ce nom, se mit entre eux et reçut un coup de couteau au bras droit.

Clémence écoutait, mais elle voulait railler encore.

— Mais c'est très-romanesque cela, dit-elle.

— Le coup de couteau, reprit Lucienne, était destiné au cœur de mon frère.

Clémence pâlit.

— Mon frère voulait se jeter sur l'assassin : Mazurke, de son bras blessé, l'écarta comme il eût fait d'un enfant... En même temps, de la main gauche, il saisit l'Italien par la peau du cou, comme un chien, et le lança par la fenêtre.

Les yeux de Lucienne brillaient, et son sein battait sous la percale blanche de sa robe.

Clémence la regarda en dessous. Puis elle se prit à sourire bien doucement.

— Est-il beau, murmura-t-elle, ce capitaine ?

— Gabriel dit qu'il n'y a pas d'homme au monde...

Elle n'acheva pas, parce que Clémence lui prit la tête à deux mains et la rendit muette par un baiser brusque et violent.

— Tu l'aimes..., prononça-t-elle tout bas et comme on prie.

Lucienne se recula effrayée.

— Tu l'aimes! tu l'aimes! répéta Clémence; ne sais-je pas ce que c'est, moi ?

Elle avait des larmes dans les yeux.

—Et que je t'aime, moi, ma Lucienne ! reprit-elle avec une sorte de passion ; oh! que je t'aime!

On eût dit qu'elle lui rendait grâce de cet amour.

— Oh! murmura-t-elle encore, tu me comprendras, à présent... Lucienne ! ma sœur, ma sœur chérie !

Lucienne était muette!

Elles demeurèrent ainsi longtemps, Lucienne

indécise, presque épouvantée, Clémence, heureuse et les yeux humides.

Leurs jolis visages se touchaient sous les touffes de fleurs balancées.

Et c'était fête, dans les arbres touffus, pour les petits oiseaux qui n'entendaient plus de bruit et qui se croyaient les maîtres.

— Clémence! dit une voix d'homme à l'intérieur de l'hôtel.

— Lucienne! appela en même temps une douce voix de femme derrière les persiennes fermées de la maison blanche.

Les deux jeunes filles n'eurent que le temps de s'embrasser et de s'enfuir.

Et les oisseaux amoureux, troublés dans leurs baisers, s'envolèrent avec les jeunes filles.

III

La belle-de-jour.

Ce capitaine Mazurke, qui prenait les Italiens par la peau du cou, comme des chiens, pour les lancer par la fenêtre, aimait à déjeuner correctement.

Le nom de Mazurke pouvait bien être un sobriquet, car il dansait mieux que le don Juan magyar, et portait la botte hongroise avec un souverain *chic*. Cependant il se laissait appeler Mazurke dans les circonstances les plus sérieuses, et c'était sous ce nom qu'il avait fait la campagne de Hongrie.

A vrai dire, si Kossuth et ses héroïques lieutenants ont beaucoup de gaillards comme Mazurke dans leurs armées, nous n'aurons pas de sitôt l'avantage de voir les Cosaques à nos frontières.

Le nom officiel de Mazurke à Wiesbaden était M. Philippe.

Pourquoi il avait quitté la Hongrie au beau moment des batailles, nous le saurons très-certainement, et en attendant nous pouvons dire qu'il n'y avait pas de sa faute.

C'était bien le roi des hussards que ce Mazurke.

Cinq pieds six pouces, taille souple et fine, cheveux noirs, plus brillants que du jais, œil doux et regard fier sous l'arc hautain de ses sourcils, traits délicats et à la fois virils.

Et ce franc sourire du soldat heureux, et cette belle distinction qui ne s'était point trop ternie au dur frottement du sabre, et cette grâce mâle qui prend si bien le cœur des femmes ; Mazurke avait tout cela.

Il avait avec cela une bravoure indomptable, un bon cœur et de l'esprit comme quatre.

Trouvez donc beaucoup de hussards... Mais respectons la cavalerie !

Le revers de la médaille était que Mazurke

jouait volontiers gros jeu, qu'il jetait son argent par les fenêtres encore mieux que les Italiens, et qu'il était parfois plus étourdi qu'un collégien de quinze ans.

D'autres fois il raisonnait comme un livre.

Quand on lui demandait son âge, des baronnes curieuses qui veulent tout savoir, il répondait :

— Trente-six ans.

Mais il paraissait dix bonnes années de moins.

A trente-six ans, on n'a plus ce front pur, on n'a plus cette riante moustache de soie. Mazurke se vantait.

Une chose incontestable, c'est qu'il déjeunait en conscience. Il aimait le solide comme tous les gens de goût : biftecks, rosbifs, aloyaux, ne lui pesaient pas une once.

Parlez-moi d'un cœur vaillant qui bat aux environs d'un vaillant estomac!

Mazurke, ou le capitaine Philippe, comme il vous plaira de l'appeler, était à Paris depuis l'avant-veille au soir.

Comme il avait, par impossible, la poche merveilleusement garnie, il s'était logé à l'hôtel de Bristol, place Vendôme.

C'est là que nous le trouvons quelques heures après l'entrevue de nos deux jeunes filles.

Midi approchait. Le capitaine venait de se lever et parcourait les nouvelles de Hongrie dans la *Gazette de Cologne*. Il avait déjà son pantalon et ses bottes molles ; sur le tout se drapait cette robe de chambre suave que tous les romanciers ont pris la peine de décrire.

Les nouvelles de Hongrie disaient :

1° Que le ban Jellachich et le feldzeugmeister baron Haynau avaient complétement détruit l'armée de Bem, l'armée de Gœrgey et l'armée de Dembinski ;

2° Que Bem avait détruit complétement l'armée du ban Jellachich, tandis que Gœrgey et Dembinski réduisaient à néant l'armée du feldzeugmeister, etc. ;

3° Que les Russes étaient installés en Transylvanie ;

4° Que la Transylvanie n'avait pas encore vu un seul Russe ;

5° Que Comorn était pris ;

6° Que Comorn n'était pas assiégé ;

Et quinze ou vingt autres nouvelles égale-

ment précises et authentiques qui intéressèrent très-vivement le capitaine Mazürke.

Quand il eut achevé sa lecture, il jeta la *Gazette de Cologne* au feu, ce qui prouve que les hommes les plus spirituels peuvent faire des sottises.

Il ne faut, en effet, jamais jeter au feu un journal. Un journal lu est un chiffon inoffensif, propre à une foule d'usages intimes et domestiques. On est à l'abri désormais de toutes les platitudes qu'il renferme.

C'est évidemment avant de le lire qu'il faut jeter au feu un journal.

Néanmoins, si, après avoir lu son journal, on le garde pour en faire collection, soit brochée ou reliée, on est encore imbécile ou coupable.

La collection d'un journal est presque toujours un amalgame de hontes et de lâchetés.

Citoyens, le but suprême de la politique au jour le jour et de cette haute philosophie qui coule quotidiennement, semblable à une infirmité, c'est le cornet; le cornet à tabac, le cornet à mélasse, le cornet à poivre.

Le collectionneur ressemble à ce brave juif des *Mille et une Nuits* qui amoncelait pièces

d'or sur pièces d'or, lesquelles pièces d'or devenaient à mesure des feuilles sèches.

Si bien que l'Israélite en question n'avait pas, en réalité, dans son trésor de quoi acheter pour cinq sous de fromage.

De même, ô citoyens ! quand vous voudrez chercher un jour dans ce monceau de vilain papier une idée, une pauvre idée, la plus modeste, la plus indigente de toutes les idées, feuilles sèches !

Feuilles sèches ! pas une malheureuse idée de cinq sous.

Mazurke demanda son déjeuner.

Vive Dieu ! ce n'était pas du fromage.

Un vigoureux déjeuner, de la chair pour nourrir le sang, du bordeaux pour l'éclaircir. Et un appétit !

Mais regardez bien l'honnête garçon qui apporte ces côtelettes fumantes.

Petit, mais carré comme un lutteur breton, de grands bras attachés à de larges épaules, des jambes un peu torses, genre du Guesclin, des cheveux plats taillés à l'écuelle.

Et avec cela un costume de groom.

Ne serait-ce pas une ancienne connaissance?

Il posa le plat de côtelettes sur la table et tira de sa poche une lettre qu'il remit à son maître,

car Mazurke ne se faisait pas donner ses lettres dans des assiettes en plaqué.

Cela fait, le groom resta devant la table, les bras ballants et la tête en avant.

Mazurke regarda la lettre.

— Tiens! dit-il, c'est du petit Gabriel... Il m'a écrit à Wiesbaden, et l'on m'a retourné la lettre.

— Censé..., murmura le groom.

— Que veux-tu, toi? demanda Mazurke.

Yaume, car c'était bien lui, s'assit incontinent.

— Eh bien?... commença le capitaine en fronçant le sourcil.

— Vous fâchez pas, M. Philippe, interrompit Yaume qui rapprocha sa chaise; c'est censément une explication que j'ambitionne de me procurer à votre égard, censé...

Aye! aye!... Yaume était Breton, et le Breton qui se transplante est pris immédiatement par la manie du beau langage.

— Quelle explication? dit Mazurke.

— C'est le plaisir que je vais avoir de vous en communiquer, répliqua Yaume posément et comme un garçon qui n'a pas sa langue dans sa poche.

— Allons! fais vite!



— Je conjoncture bien, dit l'ancien pâtour, que j'ai moins d'esprit que vous, censément, M. Philippe, qui occupez des grades dans la société; mais ayant été pareillement que vous, quoique moins avancé, militaire, je m'importe à savoir, dans la pensée de m'introduire... En *secundo*, je m'importe non moins, pour cause de l'attachement que je vous porte, étant tous deux de vieilles connaissances, de tirer au clair les bruits, cancans et propos qui pourraient courir, tenus par l'inconsidération, censé, ou le bavardement...

Yaume respira.

Mazurke avait enfoncé son couteau à demi dans le rond de sa côtelette, mais il ne tranchait point la chair. L'admiration paralysait ses doigts.

Il écoutait Yaume et se demandait où diable les Bretons qui ont été militaires vont pêcher cette splendide rhétorique qu'ils rapportent dans la vie civile.

Yaume poursuivit :

— Mangez, censé, M. Philippe... si je croyais vous inconvénienter, je serais mal à mon aise...

Mazurke le regardait de tous ses yeux.

— Mais tu n'étais pas si bête que ça quand je t'ai laissé à Francfort, mon pauvre Yaume ! dit-il.

Yaume eut ce sourire qu'on prend, quand on est modeste, pour repousser un compliment par trop flatteur.

— Quand vous m'avez laissé à Francfort, répliqua-t-il, je sortais du militaire et je n'avais pas encore fréquenté les Allemands... Bon! vous voilà qui mangez censément, M. Philippe... ça me fait du plaisir.

— Voyons, dit Mazurke en mettant à nu l'os de sa seconde côtelette, ça, conte-moi ton affaire en deux mots et va me chercher autre chose.

Yaume se recueillit.

— Eh bien, reprit-il, ça m'insupporte ce que j'entènds sur vous, M. Philippe... Chaque pays, comme l'on dit, a ses usages, et je ne sais pas ceux de Paris, y étant arrivé d'avant-hier... Il y a donc censé qu'ils sont tous à m'appeler le Polonais, parce qu'ils savent que vous en venez, de la Hongrie...

— Après?

— V'là qu'est bon! dit Yaume retrouvant parmi les fleurs nouvelles de son éloquence une de ses vieilles locutions vitriâses; il y a donc que je voudrais raisonner un petit brin avec vous.

Mazurke consulta sa montre.



— Bien volontiers, répliqua-t-il; je te donne toute une minute pour expliquer ton affaire.

Yaume avala son haleine et mit ses deux poings sur ses genoux en homme bien résolu à fourrer dans cette minute un discours d'une heure.

— Le Polonais, reprit-il au galop, je comprends ça : j'en ai connu qui étaient juifs et pochards, sauf respect de vous, censé, ça s'entend!... Mais ils disent comme ça que vous êtes un socialiste, M. Philippe...

Mazurke se leva comme si trente aiguilles se fussent dressées tout à coup sur le coussin de son fauteuil.

— Malheureux! s'écria-t-il en saisissant une carafe par le goulot, vas-tu me parler politique aussi, toi?...

Yaume avait vu le feu plus d'une fois en sa vie, mais il battait en retraite, à l'occasion, comme un philosophe.

A l'aspect de la carafe, il s'élança d'un bond derrière la porte.

— N'y a pas d'offense, M. Philippe, cria-t-il, c'était censément pour savoir...

— Damné pays! grommela Mazurke en se rasseyant, socialisme! socialiste!... C'est une folie noire!... J'aime mieux le choléra!

— Donc, j'aurais désiré savoir, reprit Yaume derrière la porte, n'étant pas de la localité, ce que c'est que ça, un socialiste?...

Mazurke saisit de nouveau la carafe redoutable, et Yaume cacha son nez derrière le battant à demi refermé.

— Écoute, dit-il en fronçant le sourcil, va me chercher un filet rôti tout de suite... et souviens-toi que si tu prononces jamais un mot de politique devant moi, je te casse la tête!

— C'est pas l'embarras, grommela Yaume tristement, vous auriez eu censément aussitôt fait de me dire ce que c'est que ça, un socialiste... mais je le demanderai à un commissionnaire... C'est pour les renseignements les commissionnaires... Je vas chercher le bœuf...

Il sortit et revint presque aussitôt avec le reste du déjeuner.

Mazurke tenait à la main la lettre qu'il venait de recevoir.

— Bien, dit-il, je n'ai plus besoin de toi, et je te sonnerai quand je m'habillerai.

Comme Yaume s'en allait sans mot dire et assez contrit du pauvre résultat de son explication, le capitaine le rappela.

Yaume espéra un instant que c'était pour lui donner la définition d'un socialiste.

Mais non.

— Je n'y suis pour personne, dit Mazurke, tu m'entends bien ?

— Je ne suis censément pas sourd, répliqua Yaume.

— Pour personne, excepté pour ce monsieur à lunettes bleues qui est venu hier.

— Le louchard ? fit Yaume ; c'est bon.

Et il ajouta en refermant la porte :

— Il a l'air pas bête, ce louchard ! Je vas lui demander ce que c'est qu'un socialiste.

Resté seul, Mazurke posa la lettre ouverte à côté de son assiette et attaqua résolûment le filet.

Mais il avait à peine avalé deux ou trois bouchées, que son regard fut attiré par une sorte de tache sombre qui noircissait, au milieu de la page, le papier glacé de la lettre.

— Ce petit Gabriel ! murmura-t-il en souriant, quel diablotin !... Si c'était une femme, je dirais que c'est une larme, cette tache... Les larmes, dans les lettres de femme, cela sert de ponctuation... Vive Dieu ! à propos de femme, y a-t-il eu jamais sur terre un plus délicieux ange que sa sœur, à ce petit Gabriel ?

Il eut un soupir, nous ne pouvons pas le cacher.

Mais il haussa les épaules et reprit :

— Bah ! le sourire qu'elle m'a donné, c'est le sourire qu'elle donne à tout le monde...

Machinalement, car il rêvait malgré lui, le vaillant mangeur de bœuf, machinalement son doigt tâta la tache sombre, et il sentit sous le papier un corps étranger.

Il tourna la page, avant même d'avoir lu les premières lignes.

Entre les deux feuilles de papier jumelles, il y avait une toute petite fleur bleue, une belle-de-jour desséchée.

Mazurke pâlit, sa main trembla ; et il était bien beau, allez, quand l'émotion, une émotion tendre, descendait ainsi à l'improviste sur son mâle visage !

Il prit la fleur et la mit sur ses lèvres en murmurant :

— Oh ! le cher ange de Dieu !... Une des fleurs qui étaient dans ses cheveux...

Puis il ajouta en repoussant son déjeuner avec un mépris soudain :

— Si elle m'aime, celle-là, je deviens fou... c'est une chose arrangée !

IV

La lettre.

Sur l'honneur, le capitaine Mazurke n'était pas un troubadour.

Mais cette petite fleur bleue qu'il avait vue trembler et se balancer dans de magnifiques cheveux blonds et qu'il retrouvait, desséchée, dans une lettre de M. le docteur Gabriel de Marans !... n'y avait-il pas là de quoi faire rêver un hussard?

Pauvre fleur pâle, pauvre belle-de-jour, si fraîche naguère, aujourd'hui si mélancolique!

Ma foi, Mazurke se dit toutes sortes de

8.

choses qui, tournées en vers plats, eussent pu faire une romance à la mode.

Il se dit de ces choses-là jusqu'à satiété...

Il était amoureux comme un tourtereau.

Mazurke, le casseur de têtes, le tueur d'Autrichiens!

Mazurke, le grand estomac!

Amoureux, mais amoureux à laisser son verre demi-vide! amoureux à regarder son filet, — quel filet, pourtant! — avec honte et dégoût.

Amoureux de qui? D'une jeune fille qu'il avait vue deux fois, d'une jeune fille aux yeux bleus tendres et souriants, qui avait des belles-de-jour dans ses cheveux blonds, et une robe blanche, légère comme un nuage d'été.

Une vision, un rêve de page, un charme incarné qui devait vivre de l'azur du ciel et des rayons du soleil!

Allons! Mazurke, notre bon capitaine, achetez une guitare et pleurez à la lune!

Mais était-ce bien elle, au fait, qui avait mis cette fleur dans cette lettre?

Si ce n'était pas elle?...

Le hasard...! Sait-on?

Mazurke avait dansé deux fois avec elle.

Puis il l'avait revue, de loin, au moment où



elle montait en voiture avec son frère pour revenir à Paris.

Il avait bien cru distinguer un sourire, et autour des yeux, baissés brusquement, un incarnat plus vif.

Mais, en vérité, on se moque des lycéens qui gardent ces vagues souvenirs sous leur vilain uniforme.

Et Mazurke. Ah! vive Dieu! vive Dieu! ce pauvre Mazurke qui devenait fou!

Un si hardi cavalier! un hussard si gaillardement découplé!

Un homme qui avait tant de choses à faire!

Car, vous verrez, Mazurke avait entrepris une besogne d'enragé.

Que voulez-vous? Une belle-de-jour fanée, un souvenir bleu, un rêve qui tourne une bonne tête...

C'est la vie.

Et, après tout, on n'en meurt jamais.

Quand Mazurke eut bien contemplé la petite fleur d'azur, il la contempla encore. Ensuite, il essaya de regarder le jour au travers. Ensuite il songea sérieusement à lui bâtir un beau temple, à son idole mignonne : un joli médaillon à mettre sur le cœur, un bijou pour loger ce trésor!



Oh! Lucienne! Lucienne! doux sourire! Taille divine qu'il a tenue un instant dans ses bras, l'heureux capitaine!

La lettre restait là, une longue lettre d'adolescent bavard.

Mazurke la lorgnait de temps en temps du coin de l'œil, et il avait l'air de se dire :

— Voilà une lettre qui va me prendre mon temps! Je suis occupé, que diable!

Ingrat! ingrat Mazurke! c'était la lettre qui avait apporté la fleur.

Enfin, il prit une grande résolution. Il mit la fleur dans son portefeuille et rouvrit la lettre.

Voici pourquoi.

Il s'était dit :

« Peut-être que la lettre parle de Lucienne? »

La lettre était ainsi :

« Mon cher capitaine,

« Vous êtes là-bas, parmi ces charmantes fêtes de tous les jours, et moi, me voilà de retour à Paris, dans ma solitude et dans ma tristesse. Je pense à vous et j'espère vous revoir, cela me console. Nous sommes amis depuis bien peu de temps, mais quelque chose me dit que nous serons amis toujours... »

— C'est un joli enfant, s'interrompit Mazurke, un peu prétentieux et visant au style... Enfin n'importe.

« Les gens comme vous, dont la vie n'a été qu'une longue aventure, n'ont, en général, plus de cœur; vous, vous êtes tout cœur, et je me surprends à penser parfois que vous êtes plus jeune que mes vingt ans.

« Vous ne sauriez croire combien je suis heureux de vous avoir rencontré sur ma route. Il y avait si longtemps que je cherchais un ami ! Je crois que je suis digne d'être le vôtre, mon cher capitaine, bien que nous nous soyons rapprochés par nos défauts. Je suis joueur et vous êtes joueur. Vous êtes joueur par désœuvrement et par étourderie; je suis joueur par tempérament et par passion.

« En un mot, vous êtes juste assez joueur pour me dire à un moment donné : « Gabriel, vous êtes fou ! » et pour m'arracher de l'antre sans me blâmer ni me mépriser.

« Vous ne me connaissez guère que par les services que vous m'avez rendus. Je veux que vous me sachiez par cœur, mon cher capitaine, et je vais vous faire ma confession générale... »

La figure de Mazurke exprima un certain effroi.

— Si encore il me disait un mot de sa sœur!... grommela-t-il.

« Quant à vous, continuait la lettre, je n'ai pas besoin de votre confession; je vous ai un peu deviné. Vous avez entrepris quelque tâche moitié folle, moitié héroïque, laquelle tâche vous poursuivez en riant, jusqu'au moment où il faudra jouer votre vie comme vous jouez vos ducats d'Allemagne. Quelle est cette tâche? Je l'ignore. Mais si vous avez besoin d'un bras dévoué pour l'accomplir, j'espère que vous penserez à moi... »

— Trop blond! dit Mazurke. Non pas! non pas! je fais tout moi-même.

« Moi, je n'ai d'autre but en ce monde que de rendre ma mère heureuse, et d'être riche pour que ma sœur ait un mari digne d'elle. J'ai soif de fortune; le jeu est pour moi un moyen.

« J'en ai un autre, qui est la science.

« Mon maître Van Eyde, dont vous avez vu la respectable veuve à Wiesbaden, faisait des miracles. J'ai sa méthode, sinon son expérience

profonde et son habileté sans rivale. L'expérience et l'habileté s'acquièrent. Quand je les aurai, je ferai, moi aussi, des miracles.

« Et les miracles se payent.

« Mais ce sera bien long. D'un seul coup, en une nuit de veine, le jeu pourrait me faire riche. Et ma mère pourrait tenir alors le rang qui convient à son nom, et ma sœur serait brillante, enviée, heureuse... »

— Pauvre chère fleur ! pensa Mazurke, est-ce que ces grands yeux bleus seraient plus doux, si on avait cent mille livres de rente?...

Comme vous voyez, Mazurke déraisonnait.

Il n'y a point d'yeux bleus ou bruns que cent mille livres de rente ne fassent beaucoup plus agréables.

« Nous sommes nobles, reprenait la lettre, d'excellente noblesse. Je ne connais pas bien les affaires de ma mère, mais je la crois tout au plus dans une médiocre aisance.

« Ma mère, capitaine, si vous saviez quel cœur fier et quelle belle âme! Vous la prendriez pour notre sœur, tant elle est jeune encore et charmante. Je me ferais tuer mille fois pour ma mère... »

Mazurke secoua la tête.

— Il n'y a pas besoin de crier ça sur les toits! grommela-t-il; c'est simple comme bonjour... Une mère!...

Il était tout triste, et durant une minute il rêva.

Il ne rêvait pas à la fleur bleue.

Pauvre Mazurke! sous cette franche gaieté, un souvenir cruel devait se cacher tout au fond de son cœur, car son œil se mouilla.

— Une mère!... répéta-t-il.

Puis il secoua sa riche chevelure, et son œil séché brilla.

C'était comme un défi jeté aux douleurs du passé.

La lettre reprenait :

« Mais je ne vous ai pas dit encore tous les motifs que j'ai de souhaiter passionnément la fortune. Le principal motif, qui me brûle et me pousse en avant, c'est l'amour. J'aime une jeune fille riche, très-riche. Je suis aimé. Il n'y a d'obstacle entre nous que la volonté d'un père. Que je sois riche, cet obstacle disparaîtra.

« Cette jeune fille que j'aime n'a pas, malheureusement, un nom très-sortable... »

— Oh! le fat ennuyeux! s'écria Mazurke en frappant du pied.

— Mais ce n'est qu'un enfant, se reprit-il, et peut-être que sa mère, entichée de noblesse, l'a élevé dans ces idées de l'autre monde... J'avais bien cru déjà m'apercevoir... Ah çà ! je ne suis pas marquis, moi... pourquoi veut-il être mon ami ?

Il continua la lecture.

C'était un portrait littéraire de mademoiselle Clémence Lointier, suivi de quelques phrases sur l'amour. On y sentait la passion vraie sous une couche réellement trop épaisse de prétentieuse rhétorique.

Mazurke était à la fois attiré et repoussé par cet enfant, dont les confidences semblaient écrites pour être imprimées.

Il ne savait pas, Mazurke, que tous nos enfants sont maintenant ainsi, et que l'insupportable maladie de notre siècle est la littérature.

« Quant à l'argent que je vous dois...» disait Gabriel en finissant.

— Bon, bon, bon! gronda Mazurke qui froissa la lettre; va te coucher, petit... j'en ai assez.

La fleur bleue en disait, ma foi ! bien autrement long que cette longue lettre vide, et avec une bien autre éloquence.

Comme Mazurke ouvrait son portefeuille

pour la relire, la fleur, il se fit un bruit dans l'antichambre.

Mazurke regarda vivement la pendule.

— Deux heures! murmura-t-il, c'est mon homme!

Sa figure changea.

Peut-être que ce petit Gabriel avait deviné juste, en disant que Mazurke s'était donné une grande tâche dans sa vie.

Il se redressa, et attendit, l'œil fixé sur la porte.

On distinguait parfaitement la voix de Yaume qui disait :

— Censé, vous, M. Philippe vous espère... mais si j'avais l'avantage de ne pas vous déranger, je prendrais la liberté de vous consulter en passant.

— Consultez, répondit-on.

— Malgré que vous n'ayez pas une figure agréable, rapport aux yeux, reprit Yaume avec plus de confiance, on voit bien que vous avez fait vos études... Relativement à quoi dont j'ambitionne de savoir le fin mot, voilà : c'est le socialisme...

— Yaume! cria Mazurke moitié riant, moitié en colère.

— M. Philippe!

— Veux-tu bien faire entrer?

— Certainement, M. Philippe!

Mais Yaume eut le temps d'ajouter en s'adressant à son interlocuteur invisible :

— Ça ne fait rien, vous!... Je vas vous attendre censé par ici, et quand vous vous en irez, j'aurai secondement recours à vous pour savoir ce que c'est... Pas vrai?

Il ouvrit la porte; le nouveau venu franchit le seuil.

Yaume referma la porte et s'assit dans l'antichambre en se grattant l'oreille.

— Si M. Philippe l'est censément, ruminait-il, censé, je le suis peut-être bien, moi aussi, socialiste!... Quoique ça, j'ambitionne bien d'être fixé par rapport à là-dessus... Je vas espérer le louchard.

Il tira de sa poche une guimbarde en fer et la mit dans sa bouche. L'instrument discret se prit à chanter faux une mélodie vitriâsc, mais cela sans nuire à personne; car la guimbarde, cette bonne reine des instruments, a l'avantage inestimable d'être muette.

Pendant que Yaume charmait ainsi ses loisirs, le *louchard* aux lunettes bleues était en grande conférence avec Mazurke.

V

Renseignements et chanson.

La première chose que fit le monsieur aux lunettes bleues en entrant dans la chambre de Mazurke, fut une inspection générale et rapide comme l'éclair.

Il louchait beaucoup, ce monsieur aux lunettes bleues; mais n'eût-il point louché, il aurait encore eu très-mauvaise mine.

Ce qu'il vit dans la chambre de Mazurke est facile à inventorier : un costume bourgeois tout neuf sur un fauteuil; sur un autre fauteuil, un dolman de hussard; dans un coin, le colback magyar auprès du chapeau français.

Puis, çà et là, des armes magnifiques : un sabre, des pistolets, etc.

— Comment vous portez-vous, M. Baptiste? demanda Mazurke sans se lever.

— Vous êtes bien honnête, M. Philippe, répondit M. Baptiste avec un énorme salut; pas mal, et vous?... J'ai l'honneur de vous offrir mes compliments.

— Asseyez-vous donc, M. Baptiste.

— Trop d'honneur, M. Philippe...

M. Baptiste s'assit.

C'était un grand citoyen vêtu de noir, qui parlait bas, avec intention et mystère. Il avait des papiers à la main, des papiers sous le bras, des papiers dans ses poches et des papiers dans son chapeau.

Ce n'était pas néanmoins un homme de lettres.

Après avoir fait son inspection, il avait baissé les yeux d'un air souriant et candide.

— Eh bien! M. Baptiste, reprit Mazurke, avons-nous les renseignements demandés?

M. Baptiste toussa.

Puis il posa son chapeau entre ses jambes.

— Heu! heu!.. fit-il. Renseignements, renseignements, monsieur!... Sans doute. Notre établissement est connu, Dieu merci!... Incon-

testablement, voyez-vous, les renseignements ne manquent pas... Non, monsieur, non. Mais il y a renseignements et renseignements...

Mazurke écoutait.

M. Baptiste posa sur son chapeau les papiers qu'il tenait à la main et ceux qu'il avait sous le bras. Puis tirant de ses poches une invraisemblable quantité de feuilles volantes, il commença un triage laborieux.

— Monsieur, poursuivit-il, voilà des renseignements, tenez!... des renseignements qui sont la propriété exclusive de la maison Isidore-Baptiste et compagnie, discrétion et célérité... Voulez-vous que je vous donne des renseignements sur les députés de la gauche et de la droite, sur les ministres, sur les dames de l'Opéra, sur Bou-Maza, sur M. Green l'aéronaute, sur les journalistes les plus célèbres, sur les républicains purs qui ont eu des malheurs dans un âge encore tendre, sur la loterie de Petit-Bourg, sur la situation aurifère de la Californie... sur tout, monsieur, sur tout?... Le voulez-vous? Parlez, je suis entièrement à vos ordres.

Mazurke le regardait fixement.

— M. Baptiste, dit-il, est-ce que vous auriez la malheureuse idée de vous moquer de moi?

— A Dieu ne plaise, monsieur !

— Je vous en félicite, M. Baptiste... Veuillez, je vous prie, ne plus me parler des dames de l'Opéra, de M. Green ou d'Abd-el-Kader...

— J'avais justement oublié Abd-el-Kader ! interrompit M. Baptiste ; je pourrais seul vous fournir...

Mazurke fronça le sourcil.

M. Baptiste mêla ses papiers comme un jeu de cartes.

— Avez-vous ce que je vous ai demandé? prononça Mazurke d'un ton sec et déjà menaçant.

— Monsieur, répliqua l'homme aux lunettes bleues avec un sourire obéissant, la maison Isidore-Baptiste et compagnie a été fondée dans un but que chacun peut apprécier... Les résultats obtenus par elle la mettent hors de toute comparaison avec les établissements rivaux fondés par des hommes sans moralité et pourvus d'antécédents déplorables...

— Écoutez, M. Baptiste !... interrompit Mazurke.

— Bien, bien, monsieur !... vous voulez que j'arrive au fait... m'y voici... Hier, vous m'avez fait l'honneur de me donner vingt-cinq louis... Ils sont portés sur nos livres... Nous avons tra-

vaillé pour cinq cents francs, monsieur, et si les difficultés...

— Morbleu! monsieur, s'écria Mazurke, je vous avais dit de m'établir votre compte tout de suite

— Bien, bien, monsieur.

— Taisez-vous, de par tous les diables, quand je parle, monsieur!... Que vous faut-il?...

— Si nous avions cinquante louis...

Mazurke prit sur la cheminée deux rouleaux d'or qu'il lança dans le couvre-chef de M. Baptiste, comme on met deux sous dans le chapeau d'un aveugle.

M. Baptiste les prit, les pesa et salua.

— Il y a toujours du plaisir, commença-t-il, à faire des affaires avec...

— Au fait, monsieur, si vous avez quelques renseignements, communiquez-les-moi... si vous n'en avez pas, allez m'en chercher... Et mettez-vous ceci dans l'esprit : voilà comment j'agis avec les gens comme vous : quand ils me servent, je les paye; quand ils me trompent, je leur casse la tête.

Ma foi, M. Baptiste ne perdit point son sourire.

— Ce n'est plus guère dans nos mœurs, cela, murmura-t-il; mais croyez bien, cher monsieur,

que je comprends toutes les habitudes... J'ai eu l'avantage de connaître des personnes encore plus originales... et j'ai là dans mes renseignements, ajouta-t-il en plongeant ses deux mains au fond de son chapeau, des notes véritablement bien curieuses... Mais vous vous impatientez, je suis tout à notre affaire... Vous m'avez donné une dizaine de noms que voici, j'ai mis aussitôt trois cent quarante-neuf employés en campagne, tous gens comme il faut et se présentant bien. Voici le résumé de leurs rapports :

« 1° Madame ou mademoiselle Berthe Créhu de la Saulays, aveugle, trente-cinq ans à peu près. »

En ce moment une voix nasillarde, mais vigoureusement timbrée, s'éleva dans l'antichambre, chantant à tue-tête la chanson la plus vitriàse que jamais on ait nasillée à Vitré.

La voix disait :

Quande je quittis d'chez mon père,
J'avâs quêze ans ;
J'tât équipais de toute magnière
Comme un galant,
Sapergouenne !
J'tât équipais de toute magnière
Comme un galant !

M. Baptiste s'interrompit.

— La paix, Yaume! cria Mazurke à travers la cloison.

C'était en effet notre ami Yaume qui, las de sa guimbarde, avait changé de passe-temps.

Il chantait de si grand cœur qu'il n'eût pas entendu la foudre éclater. Aussi se lança-t-il sans remords dans le second couplet, malgré l'ordre de son maître.

Il hurla :

J'avâ-i une belle veste nère
    Cousue d'fil blanc
Qui mé dounait l'air par darrere
    D'un parsident,
    Sapergouenne!
Qui me dounait l'air par darrère
    D'un parsident!

— Yaume! coquin! criait Mazurke en colère.

Bah! Yaume, fort de sa conscience, allait de plus fort en plus fort :

J'avâ-i une belle perruque
    De poué d'pourçais
Que j'démâlais tous les dimênes
    O-y-un râtais,
    Sapergouenne!
Que j'démâlais tous les dimênes
    O-y-un râtais [1]!

[1] 1er. Quand je sortis de chez mon père, j'avais quinze

Impossible de s'entendre!

Et les chansons vitriâses ont toutes vingt-quatre douzaines de couplets.

Mazurke s'élança dans l'antichambre. Il était pâle d'émotion, car M. Baptiste avait lu ce nom de Berthe Créhu de la Saulays de l'air d'un homme qui peut en dire bien long.

Il trouva Yaume couché sur le dos et entamant le quatrième couplet.

— Veux-tu te sauver, misérable! cria Mazurke.

Yaume se mit à quatre pattes pour se relever.

— Je veux bien m'en aller, répondit-il, mais j'aimerais censément mieux espérer le louchard pour lui demander ce que c'est...

— Va-t'en ! répéta Mazurke.

Yaume obéit sans rancune.

Mais il se dit :

— Censé, je vais l'espérer à la porte de la rue.

— Eh bien! eh bien! s'écria Mazurke en rentrant, qu'alliez-vous m'apprendre sur Berthe Créhu de la Saulays?

ans; j'étais équipé de toute manière comme un galant.

2e. J'avais une belle veste noire, cousue de fil blanc, qui me donnait l'air, par derrière, d'un président.

3e. J'avais une belle perruque de poil de pourceau, que je démêlais tous les dimanches avec un râteau.

— Peu de chose, répondit M. Baptiste : cette dame a dû exister quelque part, bien certainement, puisque vous l'avez connue... Mais personne n'a jamais entendu parler d'elle ici, et malgré nos efforts...

— Rien ! murmura Mazurke dont la tête s'inclina sur sa poitrine.

— Absolument rien ! répéta M. Baptiste.

— Il faudra chercher encore !

— C'est notre métier, M. Philippe, et pour de l'argent, nous chercherions pendant dix ans avec la parfaite certitude de ne pas trouver... Mais écoutez-moi : êtes-vous donc si riche?...

— Que vous importe? reprit rudement Mazurke.

— Heu ! heu !... fit M. Baptiste, que m'importe, que m'importe, monsieur ! Sans doute... Mais c'est que notre maison est montée, Dieu merci !... et j'espère bien me rattraper sur les autres noms de votre liste... Mais voyez-vous, ajouta-t-il en choisissant un autre papier dans son chapeau, avec une organisation comme celle de notre maison, quand on n'obtient pas le moindre renseignement, c'est que la personne est morte...

— Morte !... répéta Mazurke qui mit sa tête entre ses mains.

— Bien morte, allez! poursuivit paisiblement M. Baptiste; si elle n'était pas morte...

Mazurke se redressa et lui saisit le bras avec violence.

— Taisez-vous! taisez-vous! balbutia-t-il d'une voix altérée; non, non, Berthe n'est pas morte!... Et moi... entendez-vous! moi... tout seul... je la retrouverai!

VI

Monsieur Baptiste.

Devant l'exaltation de Mazurke, M. Baptiste gardait son flegme de marchand. Il vendait des renseignements, cet homme, absolument comme votre épicier vous vend du sucre et du sel.

Et, pour compléter la ressemblance, ses renseignements étaient aussi mêlés que le sucre et le sel de votre épicier.

La maison Isidore-Baptiste et compagnie, discrétion et célérité!

Deux mille employés répartis sur toute la surface de Paris, tous gens comme il faut et de bonne tenue, malgré leurs figures légèrement

patibulaires, le salut des familles, la sécurité du commerce, retrouvant les objets perdus, recouvrant les créances romanesques, et pouvant procurer des billets de théâtre moins cher qu'au bureau.

Honnêtes, du reste, comme trente mille forçats libérés !

Cherchez dans les autres villes capitales une maison comme la maison Isidore-Baptiste et compagnie, vous perdrez votre temps.

Paris est le centre du monde.

Et la maison Isidore-Baptiste et compagnie est le joyau de Paris.

— M. Philippe, dit l'homme aux lunettes bleues, puisque vous semblez tenir à retrouver cette dame, je vous souhaite bien de la chance... Mais suivons votre liste...

« 2° M. Lucien Créhu de la Saulays... pas la moindre trace ! »

— Ah ! fit Mazurke. A quoi servez-vous donc ?

M. Baptiste méprisa cette question.

— « 3°, reprit-il, M. Fargeau Créhu de la Saulays... On a connu un Fargeau serpent à l'église Saint-Eustache en 1834... trombone à l'Ambigu-Comique en 1841... ophicléide au Cirque des Champs-Élysées en... »

— Passez, dit Mazurke, ce n'est pas cela.

— Pas d'autres renseignements sur ce M. Fargeau, poursuivit M. Baptiste...

« 4° M. Honoré Créhu de Pélihou... Connu, un vieux prêteur sur gages... »

— Ah! dit Mazurke vivement, vous y êtes cette fois !

M. Baptiste salua.

— Si nous faisons quelques affaires ensemble, répliqua-t-il avec modestie, vous verrez de quoi nous sommes capables... Je reprends...

« Un vieux prêteur sur gages qui parlait quelquefois d'une marchande de tabac qui avait des relations avec un certain Honoré, sergent d'artillerie... »

Mazurke frappa du pied.

M. Baptiste recula son fauteuil et son chapeau.

— Deux cent trente-neuf personnes du nom d'Honoré dans Paris, continua-t-il. — *Note particulière :* « En 1826 ou 27, entendu parler d'un M. Honoré, natif de la Bretagne, qui logeait dans une des maisons ruinées de la rue de Clichy. Souvenirs assez vagues. Ce M. Honoré passait pour avoir chez lui des trésors extravagants. Il était vieux comme Mathusalem... »

— Mais, c'est cela !... interrompit Mazurke.

— Permettez, dit Baptiste; la note contient encore un mot.

Et il ajouta en prenant un autre papier :

— « Perdu de vue !... »

Mazurke, qui s'était levé à demi, se renfonça dans son fauteuil.

— Et n'y aurait-il pas moyen de retrouver sa trace ? demanda-t-il.

— Mon cher M. Philippe, répondit l'homme aux lunettes bleues, rien n'est impossible à la maison Isidore-Baptiste et compagnie... Néanmoins, quand on lit sur nos rapports ces trois mots : *perdu de vue*, c'est bien le diable, car nous ne perdons guère les gens de vue que lorsqu'ils passent la grille du cimetière. Mais vous payez bien ; nous chercherons au mieux, et tout s'arrangera... Je passe au n° 4.

« 4° M. le docteur Morin. Il y a seize docteurs à Paris du nom de Morin. Les adresses sont ci-jointes. Aucun de ces docteurs ne se trouve dans la position indiquée par le client. Le client vérifiera... »

— Le client, c'est vous, cher monsieur, s'interrompit l'homme aux lunettes bleues. J'arrive au n° 5.

« 5° M. le chevalier de Guérineul, inconnu.

« 6° Madame ou mademoiselle Olivette. Vingt-deux demoiselles Olivette en rapports habituels et nécessaires avec la police. Une

dame Olivet, tenant le comptoir du café de***. Madame Olivette, épileuse, rue de Lamartine...»

— Passez ! passez ! passez ! cria Mazurke qui couvait une de ces belles et bonnes colères dont l'effet est de remplacer, pour la sortie d'un Baptiste quelconque, la porte par la fenêtre.

— « 7° M. Menand jeune, surnommé l'Artichaut, notaire ou ex-notaire. On a cherché, sur l'indication donnée que ce Menand jeune mangeait des cordes et de l'oignon. Trouvé un notaire amateur de ficelles, et plusieurs centaines de clercs adonnés à l'usage de l'oignon.

« Trouvé en outre un notaire que ses amis ont surnommé le Concombre, mais d'Artichaut néant.

« 8° M. de Maudreuil, ayant pour sobriquet Cousin et ami. Maudreuil, inconnu, mais Cousin et ami pouvant, au contraire, mettre sur la trace. Les pompes funèbres ont eu un employé de ce surnom... à chercher. »

— Il me suffirait d'en trouver un seul, dit Mazurke, qui se calmait chaque fois qu'il entrevoyait l'ombre d'un espoir.

— « 9°, reprit M. Baptiste, M. Houël, propriétaire, inconnu.

« 10° M. Berthelleminot de Beaurepas, entrepreneur, chevalier de l'Aigle jaune de Souabe. Signalé par le client comme un *faiseur*.

« Pas de données complétement positives.

« Néanmoins, pourrait bien être le même qu'un sieur Berthellemot, agent d'assurances pour le recrutement, ou qu'un sieur Berthelot, entrepreneur de déménagements, ou qu'un sieur... »

— Et c'est pour me raconter des balivernes semblables que vous m'avez fait vous donner quinze cents francs! s'écria Mazurke en roulant son fauteuil du côté de M. Baptiste.

M. Baptiste fit exécuter à son siége un mouvement de retraite, et maintint son chapeau entre ses jambes.

Mazurke regarda tout autour de la chambre pour s'assurer qu'il y avait bien un jonc dans quelque coin.

— Remarquez, dit M. Baptiste sans trop se troubler, bien qu'il eût suivi le regard circulaire et menaçant de Mazurke, remarquez que vous en avez là seulement pour vingt-cinq louis, monsieur!... les cinquante autres louis seront employés également dans votre intérêt.

— Également!... répéta Mazurke.

— Ou mieux, si les circonstances s'y prêtent, poursuivit M. Baptiste.

Mazurke se leva. Il y avait en effet un jonc dans un coin. Mazurke alla le prendre.

M. Baptiste saisit son chapeau plein de papiers. Il avait trop d'acquis et d'expérience pour ne pas comprendre qu'on allait lui offrir une volée de coups de canne.

Quelque habitué que l'on puisse être à ces jeux, on cherche toujours à les éviter. M. Baptiste, soyez-en certains, n'était pas un maraud ordinaire. Au lieu de gagner la porte, il feuilleta de nouveau ses paperasses en disant :

— Mon cher M. Philippe, j'ai l'honneur de vous faire observer qu'une volée de coups de canne est la chose du monde la plus vieille et la moins spirituelle... J'en ai reçu beaucoup et je puis en parler... De quoi vous plaignez-vous?

— De quoi je me plains! s'écria Mazurke qui fit plier le jonc et l'assura dans sa main. Il y a volée et volée, M. Baptiste, comme il y a renseignements et renseignements... Les volées que je donne, moi, quand je m'en mêle, sont d'une qualité si supérieure...

L'homme aux lunettes bleues éleva entre l'index et le pouce un petit papier d'appétissante physionomie.

—Encore quelque bourde, grommela Mazurke.

— Vous allez voir, cher monsieur... mais laissez-moi vous expliquer...

— J'écoute... mais si ce papier ne vaut pas

mieux que les autres, je vous administre une volée de quinze cents francs, M. Baptiste... Est-ce convenu?

— C'est convenu, M. Philippe.

Mazurke resta debout, appuyé sur sa bonne canne comme l'exécuteur sur sa hache, dans le tableau de *Jane Grey*.

M. Baptiste déplia le petit papier avec délicatesse.

— Ceci, cher monsieur, dit-il, est une pièce...

— Pas de préambule!... interrompit Mazurke.

— Si fait... dix paroles... Notre coutume, quand nous faisons des affaires avec un nouveau client, est de commencer notre travail par ce client lui-même. Vous conviendrez que c'est assez prudent... Cette pièce est la série de renseignements que nous avons pu nous procurer sur votre personne.

— Ah! diable...! fit Mazurke qui se prit à sourire.

— Je vous la communique, continua l'homme aux lunettes bleues, pour que vous soyez bien convaincu que notre maison est fondée sur des bases sérieuses.

— Si vous me dites sur moi-même certaines choses, j'en serai convaincu, M. Baptiste.

— Et vous nous continuerez votre honorable confiance ?

— Peut-être... Voyons ma biographie.

— Oh ! s'écria M. Baptiste d'un air modeste, cela ne va pas jusque-là...

— Voyons ! voyons !

M. Baptiste assura ses lunettes bleues à l'aide d'un coup de doigt et commença :

« M. Philippe, dit le capitaine Mazurke, a passé la frontière d'Autriche à l'aide d'un faux passe-port...

— Comment, drôle !...

— Permettez !

« ... D'un faux passe-port, ou du moins d'un passe-port appartenant à autrui. A fait sauter deux fois la banque des jeux à Wiesbaden... »

— Trois fois, rectifia Mazurke, qui souriait en homme intéressé vivement, allez !

— « Pas de papiers, pas de condamnation connue... »

Mazurke éclata de rire.

— « Venu à Paris vers le commencement de 1830, continuait la *pièce* de M. Baptiste, sous le nom de Mérieul... »

— Étonnant ! murmura Mazurke.

Il déposa sa canne contre le mur.

— « ... Mérieul, poursuivit l'homme aux lu-

nettes bleues; combattant de juillet, mêlé à la conspiration légitimiste de la rue des Prouvaires... »

— Oui, dit Mazurke en se rasseyant, à vingt ans j'étais un peu légitimiste.

— « Impliqué dans l'affaire de Strasbourg... »

— Ma foi, dit encore Mazurke qui riait de bon cœur, à vingt-cinq ans il paraît que je devins bonapartiste.

— « Poursuivi pour le complot républicain du 12 mai... »

— Du diable! s'écria le capitaine; je n'aimais pas Louis-Philippe, moi!... Et puis, savait-on en ce temps-là ce que c'était que la république?

— Vive la constitution! dit M. Baptiste qui mit la main sur son cœur.

— Après?

— « ... Expatrié, et revenu à Paris, où il mène joyeuse vie, tout en cherchant des personnages de l'autre monde, qui semblent n'exister que dans son imagination... »

« Les gens de votre liste, s'interrompit l'homme aux lunettes bleues. Vous sentez que nos agents ne sont pas ferrés sur la politesse.

Il reprit :

— « ... Franchit de nouveau la frontière, et

entre au service de la Hongrie contre l'Autriche... »

— Et se bat comme un brave garçon, M. Baptiste, interrompit Mazurke à son tour, et rosse les Croates avec enthousiasme... et rachète par là toutes ses folies de jeunesse, morbleu!... Est-ce tout?

M. Baptiste replia le papier et se leva, bien sûr maintenant d'opérer sa retraite sans encombre...

— C'est tout, cher monsieur, dit-il, et permettez-moi de vous faire compliment sur une vie si bien occupée... Permettez-moi en outre, avant de vous quitter, de risquer un humble conseil... Procurez-vous, croyez-moi, des papiers en règle.

— Et le moyen?

— Notre maison fait ces affaires-là, cher monsieur... Et je dois vous prévenir qu'à défaut par vous de prendre vos précautions, dans l'état actuel de la politique, vous seriez sous clef avant vingt-quatre heures.

M. Baptiste salua et se dirigea vers la porte.

VII

Où le rôle de Yaume se dessine.

Est-ce que Mazurke était ce Mérieul de la cuisine du Ceuil? cet obscur Mérieul, l'ami d'Yvon et de Fancin, le camarade de Louisic du four à fouaces?

On n'en sait trop rien jusqu'à présent.

Yaume pourrait bien nous le dire; mais voilà Yaume qui, après avoir chanté cent et quelques couplets de sa chanson vitriâse, traverse la place Vendôme et aborde poliment l'invalide préposé à la garde de la colonne pour lui demander ce que c'est...

Vous savez bien : ce que c'est qu'un socialiste?

A quoi l'invalide lui répond qu'il a perdu sa jambe dedans les champs de l'honneur avec gloire.

Et Yaume retourne à la porte de l'hôtel de Bristol, étonnant les passants par l'ampleur de sa voix.

Car il chante, tout le long du chemin, le cent douzième couplet de sa chanson.

Il en est à l'endroit où le héros de l'épopée vitriâse ayant achevé de *s'équipais*, et ayant mis ses provisions dans sa pochette : « de la galette avec du bon *bieurre* gras, » sa mère lui donne les derniers conseils sur le pas de la porte :

Ma mère em' dit : Dans c't équipage,
Va faire l'amou.
Mâ qui creyais ri coume un paige,
J'brayais terjou,
Sapergouenne !
Mâ qui creyais ri coume un paige
J'brayais terjou [1].

Et voyez la prudence de cette mère bretonne :

[1] Ma mère me dit : Dans cet équipage, va faire l'amour. Moi, je croyais rire comme un page, mais je pleurais toujours !

Ma mère em' dit : Embrasse ta poule
Mais n' la mords pas.
Dam ! ej' pensas fromer la goule,
Mais j' la-z-ouvras,
Sapergouenne !
Dam ! ej' pensas fromer la goule,
Mais ej' la-z-ouvras [1] !

Allez donc demander des renseignements à Yaume !

M. Baptiste, cependant, se ravisa au moment de quitter la chambre de Mazurke.

Il se frappa le front en homme qui accouche d'une idée.

— Pardieu ! cher monsieur, s'écria-t-il; je savais bien que vous m'aviez fait oublier quelque chose, avec votre satanée canne... J'omettais de vous communiquer un renseignement non classé... et vous savez, les *renseignements non classés* sont comme les *observations particulières* des passe-ports ou les *post-scriptum* des lettres... on y découvre toujours quelque bonne petite idée... Voyez ! voyez ! ajouta-t-il en remuant de nouveau ses papiers, je suis pourtant bien sûr d'avoir un renseignement non classé... Ce n'est pas cela... ni cela... ni cela...

[1] Ma mère me dit : Embrasse ta maitresse, mais ne la mords pas. Mais moi (auprès de ma maîtresse). quand je croyais fermer la bouche, je l'ouvrais.

Dans sa recherche trop précipitée, il fit tomber une lettre assez volumineuse dont l'adresse portait :

A Monsieur André Lointier, propriétaire, rue du Regard n°..., à Paris.

Mazurke lut peut-être cette adresse, mais il n'avait jamais entendu parler de M. André Lointier. Seulement, s'il avait lu, il aurait pu remarquer que ce M. André Lointier demeurait dans la même rue et au même numéro que le petit docteur Gabriel de Marans.

Et aussi que la belle jeune fille à la fleur bleue.

M. Baptiste ramassa la lettre tombée avec beaucoup de prestesse.

— Voilà, voilà! s'écria-t-il.

« Renseignement non classé : le patron a soupé hier soir avec le Ballon chez la marquise. Le patron a parlé de tout ça au Ballon, qui s'est mis à rire. Le Ballon avait déjà ri quand on lui avait parlé pour M. A. L. de la rue du Regard. »

M. Baptiste se tut.

Mazurke attendait la suite.

M. Baptiste remit le *renseignement non classé* dans sa poche.

— Après? dit Mazurke.

— C'est tout.

— Et qu'est-ce que ça veut dire?

— Le patron, répliqua M. Baptiste, c'est naturellement M. Isidore... La marquise, — et je dois avouer que ce titre n'est pas constitutionnel, eu égard au décret du gouvernement provisoire, en date du 4 mars 1848, lequel abolit formellement les titres de noblesse, par respect pour le sacré principe de la fraternité... ou même mieux, de l'égalité... — la marquise se nomme madame de Beaujoyeux et tient des salons agréables... Le Ballon est l'homme le plus gros de Paris. C'est un fin matois avec sa graisse, et qui sait bien des choses! Il a nom Romblon...

— Romblon!... répéta Mazurke qui sembla chercher dans sa mémoire.

— Romblon-Ballon, poursuivit M. Baptiste; avez-vous vu la femme-colosse du Jardin Turc, qui pesait deux cent vingt kilogrammes avant la révolution de février?

— Romblon!... répétait toujours Mazurke.

— Romblon-Ballon est plus gros qu'elle.

Mazurke lui prit le bras vivement.

— Pouvez-vous me mettre en rapport avec ce Romblon? demanda-t-il.

— Parfaitement... c'est un client de la maison.

— Quand et où ?

— Ma foi... attendez donc!... à l'heure du dîner... chez la marquise.

— Je ne la connais pas, moi, cette marquise.

M. Baptiste prit un air fat.

— Moi, je la connais, dit-il ; j'aurai le plaisir de vous procurer une invitation.

— Ah ! fit Mazurke ; alors, qu'est-ce que c'est donc?

— Eh! eh! dîners fins... jolie cave, salons agréables, bocal un peu régence, lansquenet, danse, musique et autres. Du reste, société premier chic !

— Cela suffit, M. Baptiste ; je vous remercie, dit Mazurke avec ce salut convenu qui signifie : Va-t'en au diable!

M. Baptiste se le tint pour déclaré.

Il salua et passa la porte en disant :

— Vous avez cinquante louis chez nous à votre crédit, cher monsieur... Quand vous connaîtrez mieux la maison, vous perdrez cette brusquerie qui entrave les relations... Je serai peut-être chez la marquise... A l'honneur de vous revoir !

Mazurke ôta sa robe de chambre et sonna Yaume pour s'habiller.

Mais Yaume n'entendit pas le coup de sonnette, et voici pourquoi.

Il venait d'attraper M. Baptiste par les basques de son habit, bourré de renseignements.

Sa chanson était honorablement achevée.

— Censé, dit-il avec mystère et d'un accent câlin, arrivant de pays étranger, au delà des frontières et douanes, j'ambitionne d'être fixé.

—Voulez-vous bien me lâcher ! s'écria M. Baptiste en lui lançant le plus terrible regard de ses lunettes bleues.

Yaume ne lâcha pas.

— Un chacun en parle, reprit-il, depuis le premier censément jusqu'au dernier... et personne ne veut me dire ce que c'est... Faut que ça finisse !

Yaume avait prononcé cette dernière phrase d'un air résolu. Il lui fallait, à cette nature simple et inculte, une définition du socialisme ou la mort !

Voilà quelle était la position de Yaume.

Il devait désormais passer sa vie à interroger les passants, les philosophes et les militaires, afin de se former une idée exacte de cette chose qui était pour lui l'inconnu et la fantaisie : le socialisme.

Dans l'intérêt de Yaume, nous aimerions

mieux le voir courir après le cygne noir de Juvénal ou le merle blanc de nos nourrices; mais chacun a sa route tracée en ce monde, et l'aveugle destin poussait Yaume à multiplier ces questions importunes.

Peut-être, à force de soins et de peines, pourra-t-il un jour trouver son affaire. Si une telle fortune lui arrive jamais, nous lui recommandons le citoyen Pierre Leroux, qui, lui aussi, serait bien enchanté de savoir un peu ce que c'est que cela :

Le socialisme.

Il n'est pas moins certain que, sans une voix qui s'éleva de l'intérieur de l'hôtel pour appeler Yaume, il y aurait eu entre lui et l'homme aux lunettes bleues un sauvage et dangereux combat.

Yaume ne savait pas résister à la consigne.

Il abandonna la basque de M. Baptiste en disant :

— Vous, louchard, censément, je te repincerai !

Et il courut à la chambre de son maître.

M. Baptiste rajusta son habit qui en avait vu vraiment bien d'autres dans les guerres civiles qui ont désolé la France.

Il prit sa course à travers la place Vendôme

allongeant comme un cheval au trot et dépassant avec facilité les cabriolets de place.

Tout en marchant, il manipulait ses papiers.

Parmi ces papiers, il choisit deux lettres, dont l'une était celle que nous avons vue tomber chez Mazurke.

L'autre était adressée à M. Romblon fils, rue de Valois-Batave, à Paris.

M. Baptiste s'arrêta auprès d'un bureau de poste. Il déchira une page de son portefeuille et l'introduisit dans la lettre de Romblon, après y avoir tracé quelques mots au crayon.

Puis il jeta les deux lettres dans la boîte.

Ces deux lettres, nous prenons la liberté de les transcrire.

La première était ainsi conçue.

« M. André Lointier,

« Comme complément des indications déjà fournies, j'ai l'avantage de vous faire savoir que M. Gabriel de Marans est perdu de dettes. Il fréquente la maison de la marquise. On le pousse. Il ira loin.

« Quant à ce qui s'est passé à Wiesbaden, je suis sur la trace, ayant noué des rapports avec un personnage qui en arrive.

« Reste madame de Marans. Je vous ai dit que, trois fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi, elle sortait de chez elle à sept heures, pour ne rentrer que fort avant dans la nuit.

« Ses enfants eux-mêmes la croient au lit, parce que, les autres jours, elle a soin de se coucher effectivement à sept heures.

« Je dois la faire suivre ce soir, et je vous rendrai bon compte de tout cela.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

ISIDORE.

La seconde lettre disait :

« Mon vieux Ballon,

« Voici un autre client qui nous demande des renseignements sur une liste presque semblable à celle de ce M. André Lointier, de la rue du Regard.

« Seulement, le nouveau client ajoute à sa liste deux noms : MM. Fargeau et Lucien Créhu de la Saulays, et il supprime le nom de Tiennet Blône.

« Comme nous le pensions bien, le nouveau

client désire vous voir, et je l'ai convoqué pour aujourd'hui chez la marquise.

« Salut et fraternité.

« BAPTISTE. »

Le mot au crayon ajoutait :

« Le nouveau client a fait sauter la banque à Wiesbaden. Il a l'air méchant, mais on l'arrange comme on veut. Ça peut être une grande affaire. »

VIII

Histoire détaillée de la révolution française,

Depuis 1788 jusqu'à nos jours.

Eh bien ! nous ne reculerons pas devant une explication loyale.

Pourquoi le cacher plus longtemps au lecteur ?

Ce Baptiste, cet homme aux lunettes bleues, eh bien ! c'était lui !

Le mot est lâché, arrive que pourra !

C'était lui sous un faux nom, avec des cheveux teints.

Car il était blond de son poil, et cette titus brune n'était pas sincère.

C'était Bubart, Bubart de Pantin, Bubart du *Melon enragé,* Bubart, vice-président du club solidant et communautal; le vrai Bubart, le seul Bubart, qu'il faut bien se garder de confondre avec Léonard Bubart, de Clamart, connu pour la lâcheté de ses opinions monarchiques.

Mais n'est-ce point un songe? N'entendons-nous pas la voix de l'ignorance ou de la perversité qui murmure à notre oreille :

— Bubart!... qu'est-ce que c'est que ça, Bubart?

Ce que c'est que Bubart, citoyens!

Vous demandez sérieusement ce que c'est que Bubart?

Je vous demande, moi, d'où vous sortez?

Vous n'avez donc jamais, dans vos voyages, dépassé la Villette?

Vous êtes donc plongés dans la nuit politique la plus triste! Vous êtes donc des bonnets à poil, citoyens, et des coquillages!

Ah! diantre! vous ne le connaissez pas!

Mais alors, vous n'avez jamais entendu parler du *Melon enragé?* Vous ne savez pas l'histoire sociale du club solidant? Vous ignorez les fastes communautaux!

Cette devise qui fit naguère le tour du globe, sur les ailes de l'idée : *Vigilance, sobriété,*

mystère! n'éveille rien au fond de vos cœurs engourdis?

Vous nous demanderez sans doute aussi, une fois engagés sur cette pente funeste, ce que c'était que Coquillon, D. M.P., Vitriol, D. M. M.; ce que c'était qu'Ernest Midolu, propriétaire du local et oncle de Sophie; ce que c'était que Frumence, notre poëte travailleur! ce que c'était que Sophie elle-même, sœur de Ponel, l'organisateur, et mère de Frumence.

Et peut-être, car il faut s'attendre à tout, finirez-vous par nous demander ce que c'était que Brioland, le Jupiter auguste de cet Olympe!

O Venin l'orateur! ô Narcisse Baldaquin! ô Dondureau! Piou! Balanciel et Bobinel!!!

Peintres, sculpteurs, écrivains! Jeune monde, espoirs des jours épopéiques et niveautaux que nous réserve l'avenir!

Militaires et cultivateurs, artistes et simples savants qui composiez le groupe pantinois!

Pardonnez! pardonnez! On ne vous connaît pas! Nous allons être obligé, nous indigne, de faire en peu de mots votre biographie. Nous en sommes là, mon Dieu oui! dix-huit mois après la grande révolution de février!

Et cette situation douloureuse, à qui la devons-nous? A Noisy-le-Sec, commune aristo

qui ne sut pas comprendre le cœur de Ponel, frère de Sophie, épouse illégitime de Brioland.

Mais reprenons les choses de plus haut.

En 1788, Pantin était déjà un lieu public, situé non loin du célèbre canal de l'Ourcq et tout près de cette forêt de Bondy, si fertile en affreux malheurs!

En revenant de la guerre d'Amérique, la Fayette voulut visiter cette localité généreuse. Il fut bien accueilli par les habitants, et prononça quelques paroles où se révélait sa grande âme.

Pantin avait, alors comme aujourd'hui, une population immense, sans compter les Polonais, et un commerce considérable consistant en goujons frits, hannetons (dans la saison de printemps), bijoux, oignons brûlés, serinettes et autres antiquités plutôt curieuses que véritablement utiles.

Les voyageurs étrangers en admiraient les monuments et les places publiques.

Ce fut vers cette époque que Piton, Midolu père et Vitriol, fabricants de produits chimiques, vinrent s'y établir sous prétexte de faire du savon de ménage, mais en réalité pour conspirer la chute du trône de saint Louis.

Piton mourut du croup, laissant neuf enfants en bas âge, qui se firent tous pâtissiers.

Midolu père acheta à crédit un fonds vague où il fit planter une borne, afin de haranguer nos frères des campagnes.

Vitriol épousa mademoiselle Coipeau, la nièce propre de Champion, de Lille en Flandre, qui possédait les terrains sur lesquels s'éleva plus tard l'établissement du *Melon enragé.*

Ce Vitriol n'était que l'oncle à la mode de Bretagne du Vitriol actuel, D. M. M.

La révolution de 1789 eut lieu, malgré les aristos de Noisy-le-Sec, qui se conduisirent bien mal. Pantin guillotina le roi, et devint le siége de la Convention nationale. Midolu père inventa l'Être suprême, et mourut de la coqueluche, laissant un seul héritier, Ernest Midolu, qui, ayant épousé plus tard la fille de mademoiselle Coipeau, petite-nièce de Champion, de Lille en Flandre, devint propriétaire du terrain où fut bâti le LOCAL.

De sorte que, par le fait, Vitriol, D. M. M. et Ernest Midolu se trouvaient être beaux-frères.

Voilà pour la première république.

Sous l'empire, on commença à parler des Brioland, qui étaient une grande famille révolutionnaire du côté de Ménilmontant. Le Brioland

actuel était tout enfant. L'oncle de Bubart, Coquillon, D. M. P., lui apprit l'arithmétique et l'horticulture.

L'empereur Napoléon dut abdiquer à Fontainebleau.

Noisy-le-Sec triomphait !

Faut-il l'avouer ! la seconde fille de Coquillon, D. M. P., entretint des relations criminelles avec cinq Cosaques, dont elle eut même un enfant qui n'a pas vécu, heureusement pour l'honneur de sa famille.

Voyez ces deux adolescents ! Sophie et Amédée ! le frère et la sœur. C'est Ponel, l'organisateur, et la douce femme qui va embellir l'existence austère de notre Brioland.

Toute jeune qu'elle était, Sophie, quel cabas, déjà ! et combien d'économie sous sa candeur !

Ce fut ainsi que la restauration se passa.

Bubart ne parut guère qu'aux journées de juillet, ces journées qui font à Pantin une couronne de gloire immortelle !

Bubart eut tout de suite des désagréments. Quand il se présenta pour faire partie du gouvernement provisoire (Pantin, 1830), on lui fit observer qu'il avait été au bagne.

Était-ce vrai ? La postérité le saura ; Bubart

n'insista pas, et Brioland décréta qu'il avait bien mérité de la patrie.

Brioland avait fondé un journal avancé sous ce titre : *le Pavé constitutionnel.* Bubart y plaça quelques opuscules insignifiants. *Le Pavé constitutionnel* servit surtout aux débuts éblouissants de Narcisse Baldaquin, qui, sous le titre des *Mystères de Pantin,* lança dans l'univers dix volumes entièrement écrits en argot première qualité.

Cette publication donna le temps à la monarchie de juillet de s'user.

L'anniversaire du décès de Piton, père de neuf enfants, tous pâtissiers, ayant eu lieu, un grand concours de patriotes se pressa vers Pantin pour prononcer des discours et porter des toasts. Le premier ministre du roi Louis-Philippe, ému de la pensée de tant de harangues et de tant de vin bleu, pria douze gendarmes de se rendre à Pantin.

Le douze gendarmes, n'écoutant que la voix du devoir, s'élancèrent dans la direction de la Villette.

Quand ils débouchèrent devant Pantin, Brioland qui avait employé dix-huit années d'esclavage à fabriquer trois cartouches, les distribua aux populations irritées. Venin, l'orateur,

d'autres disent Dondureau, tira un coup de pistolet.

Et Sophie Ponel, la sainte, agita son cabas en criant :

— On assassine les hommes ! ! !

Sire ! votre affaire était dans le sac.

Bubart prit l'écharpe d'un garde champêtre et s'installa à la mairie.

Brioland, pendant cela, détruisait les municipaux et buvait les Tuileries.

Gardez vos armes ! Gardons nos armes !

Mais qui ne sait l'éternel hémistiche *sic vos non vobis?* Les Parisiens prétendirent avoir fait la révolution. Pantin fut évincé honteusement du gouvernement provisoire. *Le Pavé constitutionnel* n'y fut pas même représenté.

Ce journal, au 25 février, prit le titre de *Pavé républicain*.

Plus tard, pour éviter les équivoques, il s'appela *le Vrai Pavé,* comme personne ne peut l'ignorer.

Brioland n'était pas riche. Il avait dépensé son patrimoine à fabriquer les cartouches dont nous avons fait mention ci-dessus, et à mettre son fils Frumence à même de suivre l'état de fruitier, qui était la vocation de ce jeune poëte. Brioland se trouva en face d'une révolution

bâclée, sans le sou, sans crédit, sans le moindre gigot dans le cabas de Sophie.

Il y avait bien le journal, mais le journal rapportait, tous frais faits, juste de quoi payer le tabac de Sophie.

Et certes, on lui devait bien ce tabac, à Sophie, car c'était elle qui faisait le journal. Elle le rédigeait, la maigre et la pointue ! Elle l'administrait, elle le pliait, elle y mettait les bandes, elle le portait aux abonnés dans son cabas. On prétend même qu'elle le lisait !

Surnommée *l'Aménité,* à cause de la douceur de son caractère, Sophie était néanmoins désagréable à voir, comme toute femme qui perd la pudeur jusqu'à ce point de respirer l'atmosphère d'un journal.

Elle sentait le journal, et le journal la sentait. Il y avait de la poussière du journal sur son tartan, et de ses cheveux dans les plis du journal.

Mais elle était la mère de l'enfant naturel du directeur.

Et si dévouée ! Cette main qui écrivait les adresses et les articles de fond faisait également la cuisine.

Donc Brioland était pauvre, Frumence aussi, Ponel aussi. Bubart portait des bottes lamentablement éclopées. Coquillon, D. M. P., son

oncle, ne lui donnait plus la moindre nourriture.

On se résolut à tenir un conseil.

Sophie, sommée de donner son avis sur la situation, croisa ses deux mains sur son cabas et dit avec aménité :

« Citoyens !

« La révolution de février n'est pas une révolution politique, mais une révolution sociale.

« Elle a été faite par le peuple, elle doit être faite pour le peuple.

« Gardons nos armes.

« Veillons !

« La réaction va lever la tête.

« Pantin, qui est manifestement la seconde ville de la république, n'a pas encore planté un seul peuplier.

« C'est lâche !

« Pantin n'a pas encore de club.

« C'est bête !

« Il faut que la révolution marche.

« Elle marchera.

« Le prix d'entrée sera de dix centimes.

« Les cannes et parapluies seront déposés dans la cuisine.

« Les enfants payeront demi-place.

« Quand on sera deux, on pourra amener un chien.

« A bas Guizot ! »

On peut se figurer les transports que ce discours fit éclater dans l'assemblée. Il y avait là quelques intimes. Les neuf fils de Piton, tous pâtissiers, serrèrent, à tour de rôle, Sophie contre leur cœur. Tant d'énergie chez une faible femme ! Un cœur si noble sous un tartan !

Frumence, son fils naturel, jeune poëte et en même temps travailleur, balbutiait en pleurant l'air des *Girondins,* tant il était ému profondément.

Brioland chantait au contraire *la Marseillaise.*

Bubart et Ponel s'entre-tapaient sur le ventre avec ivresse.

Une fois le premier attendrissement passé, l'auguste Brioland se leva, saisit Sophie sans la faire souffrir, et la porta en triomphe autour de la chambre aux cris de : *Vive la ligne !*

Tel fut, dans l'œuf, le club solidant et communautal, d'où devaient sortir tant d'hommes étonnants !

IX

Suite et fin de l'histoire détaillée de la révolution française.

Brioland avait dans sa cour un petit peuplier, mort depuis plusieurs années. Sophie Ponel possédait quelques rubans et des lambeaux d'étoffes. On fit, du reste, une perquisition chez les amis pour trouver le nécessaire.

Le lendemain du conseil, un immense concours de peuple assista à la plantation solennelle de l'arbre de la liberté.

On avait choisi un endroit favorable. Le peuplier mort obstruait complétement la circulation, ce qui est le comble de l'art dans la culture des arbres emblématiques.

Sophie avait apporté des pissenlits dans son cabas. On joncha de fleurs le sol labouré. Des mouchoirs et des banderoles flottaient aux branches. Frumence, non moins travailleur que poëte, lut un poëme républicain de quatorze cents vers boiteux.

Bubart, cette victime des préjugés sociaux, montra, en cette occasion, quel était son cœur. Bubart paya un litre, bien qu'il fût sans fortune.

Ponel, frère de Sophie, ne craignit pas de ramasser des petits morceaux de bois pour faire une balustrade à l'arbre.

En un mot, rien ne manqua au baptême du peuplier symbolique. Et certes, Pantin se souviendra toujours de cette grande fête de la liberté reconquise.

Le soir, une généreuse gaieté régnait dans les âmes doucement agitées. Les enfants allaient en troupes joyeuses, poussant ce cri du jeune patriote : *Des lampions!* Les vierges souriaient aux coins des rues. Des couples amoureux reposaient mollement sur les bords de la mare de Montfaucon, tombe commune des coursiers décédés!

Comparez donc à cela les fêtes brutales de la tyrannie.

Au point de vue du commerce de la maison Brioland, c'était un premier pas. Tout le monde

savait désormais que ce grand citoyen avait fait don du peuplier à sa patrie.

Cette nuit-là, Sophie négligea un peu le journal, dont le *premier Pantin* fut confié aux soins de la portière. Sophie passa la nuit à faire une affiche annonçant l'ouverture du club solidant et communautal, dans les salons du *Melon enragé*.

L'affiche, composée avec art, portait au bas ces paroles tentatrices :

PERMIS DE FUMER SI L'ON EN A L'USAGE.

Voilà bien les femmes, anges du foyer politique ! Toujours des concessions et de l'aménité ! Eh bien ! nous disons que si Sophie Ponel eût été chargée de rédiger les fameux bulletins de la république, la république vivrait peut-être encore...

Les salons d'Ernest Midolu, mari de mademoiselle Vitriol, fille unique de mademoiselle Coipeau, la nièce propre de Champion, de Lille en Flandre, étaient moins des salons qu'un hangar très-propre, édifié dans une basse-cour. Ce local fut orné avec beaucoup de sévérité. On mit un lampion à la porte de la basse-cour, et l'on attendit l'effet.

L'effet fut prodigieux. Dix mille personnes de tout âge et de tout sexe envahirent le local.

Sophie, qui encaissait la recette, n'eut pas assez de son cabas. Elle recevait chaque pièce de deux sous avec la douceur de son caractère, et c'est tout au plus si elle pouvait s'empêcher de chanter des chansons obscènes, tant le délire de la joie l'emportait.

Brioland ouvrit le club par l'allocution suivante:

« Citoyens !

« La république est proclamée !

« C'est peu. Car qu'est-ce ?

« Un mot.

« Les mots ne sont rien.

« Le peuple veut des faits. (*Sensation prolongée.*)

« Et comment arriver aux faits sinon par cette voie solidaridale, libérautaire et fraternitante, ouverte devant nous? (*Applaudissements.*)

« Je m'explique.

« Certes, la solidance, perfectionnée dans la solidaridalité, n'est en soi que la participation unionnelle et concordueuse au fait libérautaire, mais d'autre part, pourtant, le libérautarisme, même fraternitant, est-il bien la dernière expression de l'humanité?

« Je ne le crois pas. (*Sensation.*)

« Ce qu'il faut atteindre, c'est la communau-

talité, par l'égalisme et la codivision équilibrale. (*Mouvements divers*.)

« En conséquence, frères, le club séant au *Melon enragé* s'appellera, sauf meilleur avis, le club solidant et communautal. »

C'était là le fort de Brioland, c'était l'éloquence. Profondément versé dans tous les secrets de la philosophie triangulaire, épileptique, et, caudalement parlant, socieuse, il pouvait faire beaucoup d'effet sur nos frères des campagnes.

La chose certaine, c'est que le succès de ce premier discours fut épouvantable. On chercha partout des palmes et des couronnes sans en pouvoir trouver. Narcisse Baldaquin, qui voulut parler ensuite, fut couvert de trognons de choux.

Venin, l'orateur, que ses meilleurs amis appellent Tête de Mort, et qui a été récemment bien malade pour avoir avalé sa salive, Venin (Lysimaque) ne put même pas parvenir à se faire entendre.

C'était un des premiers beaux jours. La basse-cour avait de vagues senteurs. Les jeunes gens se prirent à provoquer les jeunes filles libres. Il y eut des jeux dignes d'un grand peuple. Les enfants, pendant cela, s'exerçaient en des combats simulés, et avaient soin, pour se pocher

les yeux, de prendre l'attitude du gladiateur antique.

Sophie apporta de la bière et de l'eau-de-vie. Sur ces breuvages divers elle fit un bénéfice légitime.

Le bonheur rayonnait sur son front osseux. Elle était si belle que Midolu, le propriétaire du local, lui adressa quelques agaceries offensantes.

Ce fut Bubart qui, étant un peu ivre, proposa la fameuse devise: *Vigilance, sobriété, mystère.*

Ici une parenthèse.

Toutes ces choses étaient écrites avant le 13 juin. Nous avons raturé, coupé, abrégé. Hélas! il ne reste presque rien de notre *jeunesse dédorée.*

Sauf Narcisse Baldaquin et quelques autres, tous nos lions sans crinière ont disparu de ces pages. Pichon, l'avoué socialiste, M. de Ribemar, le gentilhomme niveleur, tous ces chers garçons dont nous racontions la naïve histoire, nous avons biffé jusqu'à leurs noms.

L'histoire, elle, n'est pas longue.

Pichon n'avait pas de clients : il se fit socialiste.

Ribemar avait mangé son bien : il se fit niveleur...

Mais les détails !

C'était vraiment assez drôle.

Hélas! hélas! notre jeunesse dédorée! nos socialistes aimés! nos petits Brutus! nos chers philosophes!

Que n'êtes-vous les maîtres! Il y aurait au moins quelque sel à railler vos mains, rougies théoriquement.

Maintenant, tout est fini. Vous avez lavé vos doigts. Dondureau sculpte des pipes, Balanciel peint des enseignes, Baldaquin essaye en vain, comme devant, de placer ses pages incomprises.

Piou lui-même, Piou! Piou n'a pas été nommé maréchal de France!

De sorte que, par suite d'une délicatesse dont nos socialistes de fantaisie ne nous sauront pas même gré, notre titre sera peu justifié.

La *jeunesse dédorée*. Oh! le charmant sujet! Pour nous qui les avons tous vus jadis sur le boulevard de Gand, oh! la triomphante satire!

Peut-être reviendront-ils sur l'eau. Alors nous exhiberons ce portrait au daguerréotype que nous avions fait d'eux. Et vous verrez qu'ils fulmineront une loi pour prohiber les caricatures.

En attendant, achevons en peu de mots l'histoire du club solidant et communautal, afin que personne n'ait plus le droit de nous demander ce que c'était que Bubart.

Le club atteignit en peu de jours un degré de renommée qui dépassait toutes les espérances. On y venait de Bondy, de Livry, de la Chapelle-Saint-Denis, et jusque de Vincennes. Tout le monde voulait entendre l'auguste Brioland, tout le monde voulait voir les neuf enfants de feu Piton, tous pâtissiers, et embrasser Sophie Ponel, mère de Frumence, surnommée *l'Aménité,* à cause de la douceur de son caractère.

Cela ne coûtait que dix centimes, deux sous.

Mais on vendait dans l'intérieur du *Melon enragé* des numéros du journal et des tranches de lard salé, fricassées par Sophie.

La caisse s'enflait.

En même temps, car un bonheur ne vient jamais seul, Ponel (Amédée) fut nommé commissaire général du gouvernement à Noisy-le-Sec, avec mission d'y organiser le travail.

C'était l'affaire de Ponel, qui aimait assez à ne rien faire.

Sans des antécédents malheureux, Bubart aurait certainement attrapé un bureau de papier timbré, en ce temps-là.

Sophie eut une indemnité comme morte de février.

Frumence fut nommé conservateur de la mare de Montfaucon.

Brioland seul ne voulut rien accepter, sinon le titre de citoyen de la république de Saint-Marin, qui lui fut conféré par quelques ambassadeurs, étonnés de sa phraséologie.

On dansait tous les soirs chez Sophie après le club. Cette femme prenait, dans ces réunions d'amis, la mauvaise habitude des liqueurs fortes. Mais elle avait un bon estomac.

Au 15 mai 1848, le club solidant et communautal envahit l'assemblée constituante avec beaucoup de hardiesse. Bien que l'assemblée constituante se soit fait maintes fois compliment à elle-même sur son courage en cette occasion, les mémoires du temps s'accordent à dire qu'elle eut une cholérine soudaine, et qu'elle s'évanouit avec la vélocité de neuf cents lièvres.

Brioland portait en personne l'étendard du club où se lisait la divise triplicite : *Vigilance, sobriété, mystère!*

Sophie, déguisée en pompier, montra peut-être trop d'audace, eu égard à son sexe dont elle est l'ornement. Frumence lut des pièces de vers au président de l'assemblée, caché vous savez où.

Ce fut un glorieux jour pour le club tout entier. Mais ce fut le premier jour de la décadence.

Non, nous n'aurons pas le courage de suivre

pas à pas la chute lente de ce bel établissement. Une réaction infâme l'attaqua par tous les moyens possibles, et le jour vint où la dissension se mit entre ses membres.

Midolu réclama ses loyers. Sophie l'envoya paître, non sans aménité. Un combat s'ensuivit, où Midolu perdit tous ses cheveux jusqu'au dernier, Sophie s'étant occupée de science épilatoire dans sa première jeunesse.

Ponel, destitué pour avoir perfectionné le beau jeu de bouchon, était revenu dans la famille. Des bruits coururent. On répéta dans l'ombre que le club était infesté de mouchards.

Comme s'il n'était pas de l'essence même d'un club... Mais arrivons au dénoûment.

Un jour, le *Melon enragé* ouvrit ses portes comme à l'ordinaire. Le temps des séances brillantes était passé; les ardents seuls, les vrais fidèles de la religion solidairement fraternitante restaient au bercail. Ils étaient dix ou douze, y compris les membres du bureau.

Il y avait quelque chose dans l'air qui annonçait un événement horrible.

Horrible, en effet, citoyens, l'événement que nous avons à vous apprendre!

A la fin de la séance, les dix ou douze fidèles s'approchèrent cauteleusement les uns des autres.

Pourquoi?

Pour *s'entr'empoigner* au nom de la loi, tous, tous, Sophie, Brioland, Bubart, Ponel, Midolu, Bobinel, Venin, Vitriol!...

Est-ce possible?

La plume nous tombe des mains!

Ils s'entr'empoignèrent donc, des frères et des amis! Ils se firent monter mutuellement dans des fiacres, et se conduisirent réciproquement à la préfecture de police.

Là, ils n'eurent pas honte de rire en reconnaissant qu'ils étaient tous immatriculés depuis le jour de l'ouverture du club.

Sophie Ponel, Sophie elle-même était moucharde!

Fiez-vous à la douceur du caractère et à la mine du cabas!

Ainsi finit le *Melon enragé,* qui, certes, méritait un bien meilleur sort.

Lors de la réorganisation de la préfecture, un pouvoir injuste et aveugle chassa tous les observateurs solidants.

Brioland, Bubart et les autres fondèrent la respectable maison Baptiste et compagnie.

Brioland fut Isidore, Bubart fut Baptiste; Ponel, Sophie, Frumence, Midolu, etc., furent et compagnie.

Bubart seul se déguisa, à cause de ses antécédents. Brioland garda son auguste visage, qui commande à la fois l'intérêt et le respect. Quand il parle du *Melon enragé* ou de la solidation communautoïdale, 'est avec une dignité mêlée de mélancolie. Sa carrière politique est achevée. Il le sait.

Que les sophistes continuent à gouverner le monde!

Brioland leur dit : « De la constitution! »

Et dans son magnifique isolement, partageant ses heures entre le commerce et la fabrication de ses Mémoires d'outre-tombe, il ne dédaigne pas de montrer le flageolet au fils cadet de Bobinel.

FIN DE L'HISTOIRE DÉTAILLÉE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

X

La lettre à l'ambre.

Nous croyons superflu d'expliquer désormais au lecteur pourquoi l'homme aux lunettes bleues avait jeté un coup d'œil farouche à Yaume, lorsque celui-ci avait voulu le forcer à dire ce que c'était qu'un socialiste.

Bubart, rentré dans la vie privée, n'avait plus d'opinion. Il faisait même, à ses heures, quelques démarches pour la candidature d'un banquier réactionnaire, porté sur la liste de l'Union électorale.

Les belles natures se comprennent toujours

et se rapprochent, quel que soit l'abîme qui les sépare.

Le capitaine Mazurke, resté seul après le départ de M. Baptiste, appela Yaume une fois, puis deux fois.

Après quoi, il se fâcha, car il était pressé.

Comme Yaume ne paraissait point, Mazurke ouvrit une de ses fenêtres, donnant sur la place Vendôme.

Il vit l'ancien pâtour, mais il vit aussi M. Baptiste au moment où ce dernier se dirigeait vers le bureau de poste de la chancellerie.

Au lieu d'appeler, Mazurke demeura muet, regardant cet homme de tous ses yeux, comme s'il n'eût pas eu le temps, dans la récente et longue entrevue, de le contempler à son aise.

Yaume arriva enfin. Mazurke l'arrêta sur le seuil d'un geste impérieux.

Yaume trouva qu'il avait, censément, l'air d'un gars qui a peur d'effaroucher les oisilles.

Et, vraiment, c'était un peu cela. Mazurke se cachait à demi derrière les rideaux et regardait tant qu'il pouvait. Seulement, il ne s'agissait pas d'*oisilles*, mais bien de M. Baptiste, que nous prendrons la liberté d'appeler Bubart désormais, malgré les fâcheux souvenirs attachés à ce nom trop connu.

Mazurke vit Bubart déchirer une page de son portefeuille, écrire quelques mots, et insérer le papier dans une lettre qu'il mit à la poste.

Cela le fit souvenir de cette adresse qu'il avait lue sans le vouloir : *A M. André Lointier, rue du Regard.*

Le nom de Lointier n'éveillait rien en lui.

Pourtant cette action de Bubart, si simple qu'elle fût en apparence, l'émut et le piqua, comme si elle eût mis en jeu la réussite de ses plus chers projets.

Mazurke n'était pas un homme sérieux, mais c'était un homme.

Or, entre l'homme sérieux et l'homme proprement dit, il y a cette différence que l'homme proprement dit fait quelquefois de très-graves choses sans poser ni monter sur des échasses, tandis que l'homme sérieux pose toujours et monte sur des échasses pour faire gravement les choses les plus burlesques.

Il avait ses défauts, ce Mazurke, et certes nous ne le donnons point pour modèle; mais dans la mission qu'il s'était assignée, un homme sérieux se serait cassé le cou dès le premier pas.

Nous savons parfaitement que nous n'empêcherons pas les perruquiers et le concierge de

l'assemblée législative d'avoir la plus haute estime pour les gens sérieux.

Les gens sérieux seront toujours députés, toujours ministres. C'est le destin. Ce monde est une vallée de larmes.

Mais on ne nous empêchera pas de dire que le jour où tout jeune homme blafard, entaché de socialisme spéculatif, de philosophie éclectique, de néo-catholicisme ou de toute autre maladie mentale, pourrait être légalement déporté en Icarie, l'univers deviendrait un lieu parfaitement habitable.

Les gens sérieux, ne vous y trompez pas, sont à l'estaminet comme à la Sorbonne. Le billard se fait grave. La pipe et le petit verre raisonnent à perte de vue.

Le bon Mazurke ne raisonnait guère d'habitude. Il avait passé sa vie assez à la diable, faisant le bien quand il pouvait et ne nuisant jamais qu'à lui-même. Il n'avait pas *l'esprit de conduite,* comme disent les gens sérieux qui donnent pour base à l'éducation de nos enfants ce seul mot : PARVENIR !

C'est-à-dire marcher dans la foule humaine, crever çà et là quelques poitrines à coups de coude, car il faut bien passer ; écraser quelques pieds, et quelques têtes, car il faut bien passer;

étouffer ceux qui sont faibles ou petits, car il faut bien passer!

Que diable! demandez à la sainte Université son édifiant programme!

Et demandez-vous à vous-mêmes, bourgeois et marquis, épiciers, paysans, bonnetiers, anciens pairs de France, demandez-vous si, dans un pays où l'éducation des enfants est confiée à une vieille folle comme notre Université, il est possible d'éviter les révolutions!

Songez que, dans toute l'Université, il n'y a pas un seul homme qui ne soit païen et sérieux! pas un qui ne croie aux jésuites! pas un qui ne rêve la religion du Dieu-nature, selon l'Évangile de M. Cousin!

En Angleterre, quand une vieille bohémienne insulte ce qui est sacré, on lui fait faire le plongeon dans une mare. Il y a pourtant aussi des mares dans notre beau pays de France. Pourquoi n'a-t-on pas encore noyé l'Université?

Mais laissons là cette nourrice infidèle qui nous a tous empoisonnés de son lait frelaté. Revenons à Mazurke.

Une fois n'est pas coutume.

Mazurke se prit à réfléchir laborieusement.

La vue de Bubart, écrivant au crayon sur son

genou, le jeta dans le monde inconnu des arguments et des hypothèses.

Qu'écrivait-il, cet homme?

Et d'abord n'y avait-il pas une chose très-étrange? Pourquoi avait-on éclairé sa vie passée, à lui Mazurke, au lieu de porter la lumière ailleurs, comme c'était stipulé dans le marché?

Ce n'était peut-être pas pour s'entendre raconter sa propre histoire qu'il avait payé, payé d'avance!

Ces renseignements, les avait-on pris pour lui, pour se donner la vaine satisfaction de l'étonner ou de le convaincre?

N'y avait-il pas mille à parier contre un, au contraire, que ces renseignements étaient pour autrui?

Pour qui?

Naturellement, puisque Mazurke attaquait, il y avait des personnes intéressées à se défendre.

C'était donc déjà la guerre engagée, et il n'avait plus la ressource des surprises.

Bubart était parti depuis longtemps sur ses grandes jambes emmanchées dans un pantalon luisant, que Mazurke en était encore à ce prélude de ses méditations.

— Puisqu'il l'est, se disait Yaume qui réflé-

chissait aussi, il devrait bien savoir ce que c'est, M. Philippe!

Mais il n'osait plus interroger.

— Eh bien! pensait Mazurke, la guerre, soit!... Ces coquins croient me jouer par-dessous la jambe... nous verrons bien!

Nous devons l'avouer, ce *nous verrons bien* était un peu de la fanfaronnade. Mazurke avait bonne volonté. De grand cœur il eût donné sa vie pour arriver à ses fins. Mais c'était tout.

— Habille-moi! dit-il à Yaume.

Yaume s'avança pour obéir.

— Non! reprit Mazurke, va-t'en!... Non! écoute... cet homme qui sort, tu lui as parlé?

— Censé... pas beaucoup.

— Que lui as-tu dit?

— Ah! dame!... C'est pas l'embarras... je lui ai questionné pour la chose que vous savez...

— Quelle chose? demanda vivement Mazurke.

Car il lui semblait que tout se rapportait à son idée.

— Eh bien! répliqua Yaume en clignant de l'œil, la chose que vous êtes, censément, à ce qu'ils disent... socialiste, quoi!

— Imbécile! s'écria Mazurke.

— C'est pas l'embarras, repartit Yaume.

Mazurke alluma un beau cigare, et s'accouda sur l'appui de sa fenêtre.

— Yaume ! dit-il.

— Monsieur ?

— Mets sur la table tout ce qu'il faut pour écrire.

Yaume obéit ; puis, quand il eut rangé encre, plume et papier, il dit :

— Voilà !

Mazurke tourna la tête.

— Que veux-tu que je fasse de cela ? demanda-t-il entre deux bouffées.

— Il est censément toqué ! pensa Yaume ; c'est peut-être toqué que ça veut dire, ça, socialiste ?

— Yaume ! dit Mazurke.

— Monsieur !...

— Mes pistolets sont-ils chargés ?

— Non fait.

— Charge-les.

— Je veux bien tout de même.

— Allons ! laisse ces pistolets tranquilles ! s'écria Mazurke au moment où Yaume les décrochait.

— Ça m'est égal, dit Yaume qui humait de loin la fumée du cigare et caressait sa pipe dans sa poche.

Mazurke s'assit près de la table et commença une lettre qu'il déchira.

Ensuite, il jeta son cigare. Yaume le ramassa.

— Vive Dieu ! se dit Mazurke en prenant sa tête à deux mains, je veux être pendu si je sais comment sortir de là!... Et après tout... vingt ans écoulés!... Ils sont morts tous les deux peut-être...

— Qui ça? demanda Yaume qui fumait avec plaisir le reste du cigare.

Sur la figure de Mazurke, si franche et si gaie d'ordinaire, il y avait un nuage de tristesse profonde.

— Morte !... répéta-t-il, elle et lui!... sans se revoir... Elle désespérée... lui m'accusant et me maudissant!

— Ça serait-il une curiosité mal placée, dit Yaume poliment, que de vous demander...

— Tu es encore là, toi!

— Censé, répliqua Yaume, quoique ça, M. Philippe...

On sonna. Il ouvrit la porte.

C'était une lettre qu'on apportait.

— Oh! dit Yaume en prenant la lettre des mains du garçon de l'hôtel pour la remettre à Mazurke, elle embaume!

Mazurke la décacheta, et une odeur d'ambre

rayonna en effet dans tout l'appartement.

— Ah dame! elle embaume! murmurait l'ancien pâtour dont les narines s'enflaient avec volupté.

La lettre avait une tête lithographiée délicatement et qui portait :

« Rue de l'Ancienne-Comédie, n°...

« Madame Oliva de Beaujoyeux, couvert à cinq heures, leçons de danse, jeux autorisés par les lois et le bon ton.

« On n'est admis que sur lettres d'invitation. »

Ceci sortait en caractères d'or sur papier glacé.

Le corps de la missive, jolie petite écriture anglaise, était ainsi conçu :

« Madame la marquise Oliva de Beaujoyeux prie M. le capitaine Philippe de lui faire l'honneur de passer la soirée chez elle. »

Et la date.

— Fais atteler! dit Mazurke.

— J'y vas.

— Non... attends... j'ai quelque chose à te dire.

Yaume revint.

— Écoute! reprit Mazurke. Mais non... va-t'en !

Yaume regarda son maître avec compassion.

— Ma foi jurée! grommela-t-il en s'éloignant, je conjoncture que ça finira mal!... Il est socialiste à scier, comme on dit... Je suis tout de même flatté d'avoir deviné ce que ça signifie : socialiste!

XI

Les murs de Paris.

La lettre à l'ambre était tombée aux pieds de Mazurke qui restait là, les bras croisés sur sa poitrine, l'œil fixe, le front pâle.

Sa méditation fut longue.

— C'est incroyable! murmura-t-il enfin avec colère ; je ne suis plus le maître dans mon esprit! Il y a là une pensée qui revient malgré moi... toujours! toujours!... Lucienne! ses cheveux blonds et son sourire... Est-ce que j'ai le temps d'être amoureux, maintenant?

Il s'assit devant la table et mit de l'encre à sa plume.

— Voilà bien le hasard, reprit-il; quand j'étais gueux comme un rat, et que mes recherches se bornaient à regarder les passants sous le nez, du diable si je songeais à l'amour !... Aujourd'hui que j'ai de l'argent plein mes poches... et de l'espoir... car j'ai de l'espoir, morbleu !... eh bien ! voilà un ange qui m'envoie une fleur bleue pour me rendre fou !...

L'encre se séchait à la plume.

— Un ange ! continuait-il tandis qu'un sourire naïf et jeune éclairait à son insu son beau visage. Un ange du ciel !... Oh ! que je serais heureux, mon Dieu ! moi, le solitaire et l'abandonné... moi qui ris pour ne pas pleurer... moi, le pauvre cœur qui ne s'ouvre jamais, si je m'endormais enfin comme les autres hommes dans ce bon lit de la famille... Personne ne m'attend, moi, quand je tarde... Personne ne me regrette quand je pars... Pas une larme à espérer pour ma tombe... Des coups d'épée, des coups de dés : c'est ma vie... Une aventure çà et là, un sourire, un baiser, puis l'adieu... oui, oui ! Oh ! je l'aimerai cette enfant, comme jamais femme ne pourra se vanter d'être aimée ; car elle m'aura tout entier, moi qui n'ai rien à donner à ma mère ou à ma sœur...

Il s'interrompit et répéta d'un accent ému :

— Ma sœur!...

« Si, si, poursuivit-il; je veux lui garder une part de mon âme à ma sœur... car je la retrouverai... J'en suis sûr... Dieu me le dit!

« Mais Lucienne! s'écria-t-il avec exaltation : la première femme que j'aime! la beauté, la bonté, la douceur, l'innocence! Tout ce qui est charmant aux yeux et cher au cœur... Lucienne! le plus joli des noms et qui semble écrit dans son sourire... car pouvait-elle s'appeler autrement que Lucienne?... »

Notez que le premier nom venu peut servir à varier le motif de cette rêverie. L'amour est ainsi fait. Tout l'enchante et l'exalte.

Oh! notre Mazurke était bel et bien amoureux!

Pauvre capitaine! amoureux comme un page! amoureux à genoux, malgré son regard d'aigle et sa fière moustache, noire comme le jais, fine et pointue comme l'acier d'une rapière qui plie.

— Allons! dit-il en frappant du pied et en trempant pour la vingtième fois sa plume dans l'écritoire, il faut se débarrasser de cette pensée-là, car je ne ferais rien d'aujourd'hui... Et je ne me débarrasserai pas d'elle avant d'avoir répondu à sa fleur!... Comment répondre?... Ah! Lucienne! Lucienne! je donnerais

cinq cents louis pour n'avoir pas reçu cette fleur...

Il aurait donné tout son sang, jusqu'à la dernière goutte, avant de la rendre.

« Mon cher Gabriel... »

Il écrivit cela en tête d'une belle feuille de papier blanc.

Et sous prétexte d'annoncer son retour à Gabriel, le blond petit docteur, Mazurke trouva moyen de dire une foule de choses à Lucienne.

Ces lettres à double sens sont si aisées à faire!

Et les Gabriels qui les reçoivent ont toujours si grand soin de n'y rien comprendre et de les faire parvenir à leur véritable adresse!

Mazurke parla de tout, même de la fleur.

Pour vous, madame, si vous n'eussiez point été de moitié dans le secret, cette lettre aurait été la chose du monde la plus insignifiante. Mais, pour Lucienne, qui devait la lire avec son frère, comme souvenir de cette belle fête d'ouverture des eaux de Wiesbaden, oh! la délicieuse lettre!

Que d'esprit tendre et sentimental, et quel cœur spirituel!

D'autant que Lucienne n'était pas disposée à prendre la prose de Mazurke du mauvais côté.

La lettre achevée, Mazurke en eut honte. Puis il sourit, et il y avait de l'orgueil dans son sourire.

Grand enfant qui, comme il le disait, avait mené la vie à coups d'épée et à coups de dés! Brave cœur qui ne gênait point la cervelle!

La lettre aujourd'hui, demain la visite.

Le rouge du plaisir sur ce beau front de vierge, les demi-mots devinés, la langue adorable des amoureux de vingt ans.

Mazurke avait plus de vingt ans, il est vrai, mais, pour un peu il eût pris la houlette et la flûte de Pan. Parbleu! les années ne comptent que pour ce qu'elles laissent sur le visage et dans le cœur. Mazurke était beau, Mazurke était ardent. Les dates sont bonnes pour les notaires.

Il était jeune, puisque son âme bouillait; plus jeune que vous, M. le comte, qui entretenez une sauterelle à seize ans. Car vous toussez, mon petit seigneur; car une moitié de cigarette vous met de la sueur aux tempes, et c'est pitié de suivre votre promenade éreintée, le soir, sur votre boulevard de Gand.

Allons, Yaume! beau parleur! groom sans pareil! il faut s'habiller cette fois, et tout de bon.

Mazurke jeta sa robe de chambre décrite par

tant de romanciers. Sur son pantalon magyar, il boutonna une redingote noire un peu allemande qui faisait ressortir la grâce parfaite de sa haute taille.

A la boutonnière de cette redingote il y avait un ruban rouge, le ruban de la croix d'honneur, ma foi, que Mazurke avait reçu sur la brèche de Constantine, circonstance que M. Baptiste avait oublié de mentionner dans sa biographie.

Il en avait oublié bien d'autres!

Mazurke sortit. Une voiture l'attendait à la porte de l'hôtel, mais il voulut aller à pied, parce qu'il avait à réfléchir en chemin. Il voulut même faire le grand tour et prit par les boulevards, ce qui l'éloignait un peu de la rue de l'Ancienne-Comédie.

Avant de franchir le seuil de ces *salons agréables,* Mazurke voulait se recorder un peu et arranger ses lignes de défense, car il se doutait bien qu'il serait attaqué.

En somme, ce M. Baptiste, à son estime, s'était moqué de lui. Peut-être que Romblon essayerait de faire pis. Mazurke ne demandait pas mieux que d'entamer la guerre, pourvu qu'on ne se battît pas trop à tâtons.

Il remonta la rue de la Paix. Yaume le suivait

à dix pas, portant avec une fierté indescriptible le costume de groom qu'on lui avait fait faire à Wiesbaden.

Genre un peu hongrois, groom à cheval enfin, moitié d'heiduque.

Yaume était très-beau sous cet uniforme.

Quant à Mazurke, il produisait à son insu, un effet d'enfer. Toutes les femmes se retournaient pour admirer sa fière mine, et il eût fait, s'il eût voulu, d'innombrables conquêtes.

Mais il ne voulait pas.

Tandis que son maître réfléchissait, Yaume, à qui tous ses doutes étaient revenus, regardait les passants avec soin, cherchant une figure aimable, et bien déterminé à s'instruire.

Il *ambitionnait* toujours d'être fixé censément sur la valeur de ce mot : *socialiste*. Et tout irritait son envie : les paroles des promeneurs, les affiches, oh ! surtout les affiches !

Yaume savait lire.

Chaque fois qu'il voyait de loin ce mot SOCIALISTE se déployer en lettres gigantesques sur du papier rouge ou bleu, il s'élançait avidement ; il lisait, il dévorait.

Mais rien ! Tantôt l'affiche lui disait : Le socialisme, c'est la barbarie ; tantôt l'affiche lui criait : Le socialisme, c'est la civilisation.

Les murs de Paris sont bavards comme un million de portières. Et menteurs !

Yaume ne savait à quelle affiche entendre. On était, comme nous l'avons dit, à la veille des élections générales du 13 mai. La ville entière était tapissée de listes, de professions de foi, d'appels aux électeurs.

Sur les murailles de ce grotesque mausolée qui sert encore à loger l'administration du timbre national, Yaume découvrit une petite affiche qui annonçait modestement le SAUCIALISME, ou l'*ordinaire hygiénique et confortable de l'amateur républicain,* par un cuisinier de la veille.

Incapable de faire la différence entre les deux orthographes, Yaume tomba dans une confusion d'idées inexprimable. Le socialisme était donc la cuisine ! Le 24 février était donc une révolution culinaire !...

— Censément, se dit-il, j'avais bien entendu déjà qu'on disait que la batterie avait commencé par des casseroles...

Au-dessus du *saucialisme,* il y avait une liste des Amis de la Prudence, seule liste approuvée par Pidanchel, l'illustre président du comité Pidanchel (les petits cadeaux sont reçus chez Pidanchel, de huit heures du matin à cinq heures du soir).

Plus loin, la profession de foi de l'aventureux Lévite, qui traversa les mers sous divers prétextes, et ne perdit jamais aucune occasion d'attacher sa pauvre individualité à toute grande gloire, comme ces coquillages parasites qui collent leur petite maison gluante aux flancs énormes des vaisseaux.

Plus loin, la liste splendide des purs, *présentés* par eux-mêmes, sous un niveau maçonnique, aux suffrages de *leur peuple*.

Et les appels impératifs ! Nommons Camus ! nommons Piou ! nommons Baldaquin (Narcisse Anthyme-Amyntas) !

Et les formules graves : Candidature de Pidanchel, candidature de S. P. Q. R. Pignondet (de Chaillot) ; candidature de Sigismond Cauchemar, dont le père, fabricant de chaussons de lisière, a tant fait pour l'humanité !

Et les formules sentimentales :

NOMMONS TOUS PRUNEAU !
CAR IL NOUS A DONNÉ
SON COEUR,
ET NOUS LUI AVONS RENDU
LA VIE DURE !

Et les formules poétiques :

ÉLECTION DE PRUNEAU.

Quand arrive le jour où la France assommée
De ses représentants renouvelle l'armée,
C'est une loterie, et l'urne des scrutins
Verse au Palais-Bourbon un long flot de crétins... etc.

Et enfin la formule naïve :

« Citoyens,

« On a remarqué que les droguistes ne sont pas représentés à l'assemblée nationale. N'est-ce pas une infamie? Une assemblée nationale sans droguistes a paru aux soussignés, tous droguistes, quelque chose de borgne et d'incomplet. En conséquence, nous vous proposons de porter vos suffrages sur le citoyen Goulard, droguiste, etc., etc. »

Yaume lisait tout cela. Et le typhus politique le prenait. Il s'intéressait à Pruneau, à Goulard et même à Pignondet (de Chaillot); aussi prit-il sa course en apercevant de loin un papier rose où s'étalaient ces trois mots séduisants :

C'EST LE 13 MAI!...

— Censé, pensa Yaume, nous savons ça, mon rat! C'est le 13 mai qu'est les élections de toute la France généralement et des colonies... J'ambitionnerais assez d'y prendre part... Voyons voir cette affiche... « C'est le 13 mai que la verdure embellit la nature. M. Berthelot, entrepreneur de déménagements pour Paris et la campagne, saisit cette occasion pour rappeler au public... » Farceur! se dit Yaume; et cette autre!... ON TROMPE LE PEUPLE! Des faillis chiens, ceux qui trompent le peuple!... « On trompe le peuple en lui disant sans cesse que les dentiers à crochets imitent la nature et peuvent servir à la mastication. La plus légère étude de la prothèse dentaire suffit pour répondre victorieusement.... » Bon! s'interrompit Yaume, c'est comme à la foire, censé... Encore une : AUX ARMES!

Yaume recula du coup.

— Saquédié! murmura-t-il, voilà qu'est bête, par exemple!

Il voulut lire pourtant jusqu'au bout, ne fût-ce que pour connaître l'heure de la bataille annoncée.

« AUX ARMES! tel est le cri des braves Hongrois. Les Cosaques menacent le Rhin, et M. Berthellemot, agent de recrutement, croit de

son devoir de rassurer les familles en annonçant que ses prix ne sont pas augmentés... »

— *Faignant!* s'écria Yaume en colère.

Et il allait sans doute se porter à des extrémités fâcheuses contre l'affiche, lorsqu'un cri aigu de Mazurke arrive jusqu'à lui.

Yaume prit sa course et rejoignit son maître, qui était pâle et tremblant, sur le trottoir.

Ils étaient parvenus, Mazurke réfléchissant et Yaume lisant les affiches, à la hauteur de la porte Saint-Denis.

Un fiacre venait de passer.

Dans le fiacre, il y avait une jeune femme d'une admirable beauté.

A sa vue, Mazurke avait poussé un grand cri.

Et depuis lors, il gardait cette attitude de l'homme qui veut s'élancer et que l'émotion trop violente cloue au sol. Ses jambes tremblaient sous le poids de son corps.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Yaume.

— C'est elle! balbutia Mazurke! elle! oh! je l'ai bien reconnue!

— Qui ça?

— Je te dis que c'est elle! là, dans ce fiacre qui va nous échapper... Berthe! Berthe!

— La petite demoiselle Berthe! répéta

Yaume, qui ne fit qu'un saut jusqu'au milieu de la chaussée.

Et il criait à tue-tête, le bon garçon :

— Mam'selle Berthe! mam'selle Berthe!

La belle jeune femme qui était dans le fiacre passa la tête à la portière sans regarder derrière elle, et dit un mot à son cocher, qui parvint à enlever ses deux rosses à force de coups de fouet.

Le fiacre prit au galop la rue de Bondy.

Au bout d'une centaine de pas, Yaume le perdit de vue.

XII

Salons agréables.

Rue de l'Ancienne-Comédie, madame Oliva de Beaujoyeux.

Vous savez, cette rue qui sert de frontière aux deux quartiers voisins et si dissemblables : le pays Latin et le noble faubourg.

Cette rue moitié chair, moitié poisson, où déjà l'élégance se montre, bien qu'il y passe des quantités d'étudiants.

La rue des vieux souvenirs, la rue de Piron et de Voltaire, la rue du café Procope !

La rue, hélas ! oui, la rue qui mène à l'Odéon !

16.

Entre Saint-Sulpice et l'École de médecine. A portée des marquis, à portée des carabins.

Si on la symbolisait, cette rue, il faudrait bien lui mettre une pipe quelque part, à cause du voisinage de la clinique, mais on pourrait la ganter au moins d'une main.

Madame Oliva de Beaujoyeux était une marquise de la rue de l'Ancienne-Comédie.

Spirituelle, croyez-le, aimable, preste à la repartie, possédant même une sorte de distinction relative, mais gardant, il faut prononcer le mot, quelque chose de *canaille* dans un petit coin de son charmant sourire.

Elle avait pour mari M. le marquis de Beaujoyeux, végétal encore plus légumineux que notre ancien Menand jeune.

Menand jeune, au moins, avait un caractère à lui : tout le monde ne mange pas des cordes. Oscar de Beaujoyeux n'avait rien.

C'était un homme d'âge moyen, de taille ordinaire, un front huileux, coiffé de cheveux plats; il vous regardait avec de gros yeux timides, et tournait ses pouces quand il était très-gai.

Sa femme le battait cruellement, dans le secret du ménage.

Il ne disait jamais rien. Seulement, quand il coupait ses cors, — et il en avait trois à chaque

doigt de pied, — il chantait d'une voix endormie la fameuse romance du cardinal Fesch :

Aimez-vous la ratatouille?
Un rond d'andouille
Dans mon bidon?...

Au contraire, quand il se faisait la barbe, le dimanche matin, il fredonnait avec plaisir la villanelle attribuée à la collaboration des membres du gouvernement provisoire :

Un melon, au bout d'une asperge,
Dans une auberge
De ce canton,
Vint dans ce carré d'oignons, etc.

Il dormait, du reste, quatorze heures tous les jours, et, le reste du temps, il lisait le célèbre ouvrage : *De la constipation détruite*.

Scientifiquement, il n'était pas étranger à l'art d'élever des lapins et de s'en faire trois mille francs de revenu.

En politique, il était ami de la constitution.

Dans les chaleurs de l'été, la transpiration l'incommodait; mais durant les rigueurs de l'hiver, il avait beaucoup d'engelures.

Les garçons du café Dagnaux l'avaient sur-

nommé *Croûton;* il préférait s'entendre appeler tout bonnement Oscar.

Quand la marquise le battait, il pleurait. Pour le consoler, on lui permettait de jouer avec une vieille pie boiteuse, borgne et déplumée, qui savait dire : « A bas les jésuites! »

Il craignait beaucoup sa femme et ne se défendait jamais contre elle; mais il avait essayé deux ou trois fois de l'étrangler pendant qu'elle dormait.

Tel était Oscar de Beaujoyeux.

Dans les salons de la marquise, sa femme, il avait le droit imprescriptible de se taire et de ne pas bouger.

De beaux salons, bien meublés, bien éclairés et fréquentés par les élégants des deux sexes.

Mon Dieu, madame, vous l'avez deviné peut-être, et, en tous cas, vous le verrez bien tôt ou tard. Mieux vaut vous dire tout de suite qu'il ne s'agit point ici du monde que vous fréquentez et dont vous êtes sans aucun doute le plus gracieux ornement. Dans *le Jeu de la Mort*, la *bonne société* tient une bien petite place. Tous nos personnages, obligés de porter un masque, se meuvent naturellement dans un milieu interlope, que vous ne connaissez point. Vos époux vous diront peut-être que ce monde n'existe

pas. Croyez-les, belles dames, car, s'ils le disent, c'est qu'ils ont leurs raisons pour cela, et le ciel nous préserve de troubler la paix de vos ménages !

Ce ne sont pas eux, oh ! certes, qui attellent ces deux fringants chevaux à l'équipage coquet de madame de Beaujoyeux.

Fi donc ! mais n'y allez jamais voir !

Les salons agréables de madame la marquise de Beaujoyeux étaient organisés ainsi :

Tous les jours, table ouverte à des prix tellement modérés qu'il fallait perdre ensuite son argent au lansquenet pour ne pas rester redevable à la maîtresse de la maison.

Tous les jours *conversation,* cercle d'amis, jeux d'une innocence parfaite.

Trois fois par semaine, *cours de danse.*

Voyez-vous, le sujet est glissant, c'est clair, mais nous ne trébucherons pas.

Ces cours de danse étaient de petits bals d'une décence rigoureuse. Il y avait des jeunes filles charmantes et très-honnêtes, qui, prises de mort subite, seraient tombées comme des plombs en enfer.

Aux jeux parfaitement innocents, grâce à un

système de monnaies fictives, on pouvait perdre, sans se fatiguer, un millier de louis dans sa soirée.

On chantait aussi chez la marquise, mais pas beaucoup, parce que c'est ennuyeux et qu'il faut, avant tout, amuser les amateurs.

En somme, qui est-ce qui fréquentait ces salons?

Beaucoup de gens, je vous assure.

D'abord, le fonds de la boutique : une dizaine de dames dans le genre de la marquise elle-même. De jolies femmes en général, ayant passé pourtant la première jeunesse, et qui amenaient là leurs nièces ou même leurs filles.

Une chose étrange, c'est qu'elles renouvelaient, deux ou trois fois par an, au moins, le personnel de leurs familles.

Il y avait eu, du reste, de vrais mariages conclus chez madame de Beaujoyeux entre des provinciaux et quelques nièces de ces dames.

Pour un œil peu exercé, les choses s'y passaient, nous le répétons, suivant les règles de la plus rigoureuse convenance.

Excepté en petit comité.

Un représentant du Bas-Rhin ou de la Dordogne, débarquant là par hasard, un soir de *cours de danse*, n'y aurait vu que du feu.

Peste! madame la marquise en avait ébloui de

plus madrés que les représentants de la Dordogne ou du Bas-Rhin.

En regard du fonds de boutique, il faut placer les habitués émérites, les joueurs obstinés, dupes ou fripons, les hommes entre deux âges qui dansaient dans des vues perverses, les jeunes gens qui venaient se brûler à la chandelle.

Puis le casuel. La province! la province!

La scélérate de province!

La province qui nourrit le vice parisien, qui le choie, qui le défraye et qui l'engraisse!

La province si laide dans l'orgie, mais qui paye si rondement, malgré sa prudente avarice.

La province qui vient chaque année chez nous se vautrer pendant huit ou quinze jours.

La province! la province! les beaux-fils de Pézenas ou de Domfront, les fashionables de Bourg-en-Bresse, les lions de Valenciennes ou de Mulhouse!

Sarpejeu! la province! la vache à lait des courtisanes et des filous!

Faites des chemins de fer, faites pour la mieux traire, la province!

Elle a soif de champagne frelaté, soif de vierges au bois de campêche.

Voyez-la quand elle arrive, ses gros pieds dans des bottes vernies; voyez-la débraillée ou

ficelée, toujours gauche, toujours sonnant les écus, prête à enfoncer la porte ouverte de tous les boudoirs douteux, voyez-la comme elle est pleine! comme elle est rouge! comme elle est contente!

Pendant onze mois et demi, elle parle avec horreur des vices de Paris.

Pendant quinze jours, elle s'y plonge, la vilaine, en grognant la volupté.

Si le vice prospère à Paris, c'est que la province l'arrose et le fume.

Sans la province, madame la marquise de Beaujoyeux aurait depuis bien longtemps fermé boutique.

XIII

Pervenche et Sensitive.

Dans tout salon prétendant au titre d'agréable, il y a un poëte et un bas-bleu.

Et c'est encore pour la province qu'on se procure ce mobilier fâcheux. La province, quand elle retourne chez elle, aime de passion à dire : « J'ai soupé avec Baldaquin ! J'ai polké avec Anastasie Fluor ! Baldaquin est un bon enfant, bien qu'il ait fait *les Mystères de Pantin*. Anastasie Fluor parle gras comme notre cousine Godart; elle n'a pas plus de gorge que Sidonie Pachu; ses dents sont généralement osanores; elle boit volontiers du grog un peu chargé; son

dernier amant est mort d'un rhume de cerveau, etc., etc. »

Méry, le poëte délicieux, l'admirable conteur, le miraculeux esprit qui ne tarit jamais, Méry, à son insu, soupe et dîne une centaine de fois par jour avec la province. Il y a des cercles et des salons où Méry n'a jamais posé son pied frileux, et qui vivent exclusivement de Méry. La province y vient voir Méry, entendre Méry, serrer la main de Méry, l'enchanteur marseillais.

Un monsieur et là qui parle, qui conte, qui improvise : c'est un faux Méry, un Méry de paille à qui on donne quinze francs par soirée.

Le lendemain, la province se fâchera tout rouge, si vous lui montrez Méry sur le boulevard, le vrai Méry, l'auteur éblouissant d'*Héva*, de *la Guerre du Nizam*, et de tant d'autres fantaisies aimées. Elle vous dira, la province, en haussant les épaules insolemment :

— Allons donc ! comme si on ne connaissait pas Méry !

Avez-vous vu quelquefois la province hausser les épaules et prendre son air vainqueur? C'est tellement affligeant à regarder, que neuf Parisiens sur dix se privent d'air et de soleil pendant les expositions pour ne point rencontrer la province, la province avec son habit bleu et son

cachemire-tapis, ses cinq demoiselles et son garçon, en tout huit parapluies.

Vous direz qu'en province le Parisien aussi est intolérable. C'est parfaitement exact. Le Parisien pur sang a des naïvetés bien autrement burlesques que le provincial.

Mais nous sommes à Paris.

Et tenez ! c'est odieux ! pendant les expositions, il n'y a plus de place pour les pauvres sur les bancs des Tuileries. La province est là tout entière; des milliers de *demoiselles* et de *garçons,* des millions de parapluies ! Elle a de l'argent plein ses poches, cette province ; eh bien, vous l'égorgeriez avant de lui faire acheter au prix de deux sous le droit de s'asseoir sur une chaise.

Elle aime mieux, la sans-cœur, disputer le banc humide ou poudreux aux bonnes d'enfants, aux soldats galants et à ces innocents vieillards qui rabâchent politique sous les marronniers.

Elle est avare : c'est là son vice honteux. Elle dévore la galette du Gymnase, elle encombre les omnibus ; le bon marché l'enivre et la transporte.

Et si vous saviez comme elle est prodigue, quand le diable la pique !

Quand l'habit bleu n'a pas son châle-tapis sur

les bras avec les cinq demoiselles et le garçon, tron dé l'air ! il met le parapluie au port d'arme et tape sur son gousset en lorgnant un sexe fait pour plaire.

Evohe ! du champagne et de l'amour ! Vénus et Bacchus, comme on dit encore au Mans et à Nantua. Drinn ! drinn ! diguediguedon ! En avant les plaisirs les plus coupables !

Pêches au vin, goujons frits, voitures à l'heure !

Abomination de la désolation !

Danse générale des écus de cinq francs. Il faut bien qu'âge mûr se passe !

Oh ! Et pendant cela, que fait le châle-tapis, avec le garçon et les cinq demoiselles, toutes ornées d'écharpes de barége ?

Cinq commis en nouveautés sans ouvrage les entourent de séductions et de piéges. Ils se font passer pour des représentants. Ils sont *comme il faut,* ces jeunes princes !

Habit bleu ! vos cinq demoiselles ont chacune un gros pied mal chaussé dans l'abîme ; votre garçon a perdu sa casquette et déchiré son pantalon neuf aux deux genoux, pendant que vous risquez l'apoplexie dans un trou privé d'air, au Palais-Royal ou National, avec Circé, dont ne veulent plus les élèves de Saint-Cyr !...

Mais mieux vaut encore, pour le père des cinq écharpes de barége, s'égarer dans les cavernes du Palais-Royal que d'aller chez madame Oliva de Beaujoyeux.

Au Palais-Royal, on ne laisse guère que sa bourse et son foulard; chez la marquise, le portefeuille y passe, et lestement.

Ces dames et leurs nièces savent l'habit bleu par cœur, depuis la première poche jusqu'à la dernière.

Nous avons fait un livre qui nous a coûté dix-huit ans de recherches bien pénibles, un livre sérieux, qui va paraître chez tous les libraires de la France et de l'étranger, un livre de philosophie transcendante, intitulé :

De l'exposition de l'Industrie, considérée au point de vue de l'habit bleu, du châle-tapis, du garçon et des cinq demoiselles.

Nous y renvoyons le lecteur.

Chez madame Oliva de Beaujoyeux, le poëte en titre d'office n'était pas un faux Méry, c'était un vrai Marboux (Alexandre), auteur de toutes ces romances glutineuses, mucilagineuses et collantes qui célèbrent l'amour après les feux du jour. Il était connu sous le nom de *Sensitive*.

Le bas-bleu était bien véritablement Anastasie Fluor, surnommée *Pervenche*.

Pervenche et Sensitive ne payaient rien pour être admis à la table et dans les salons de la marquise. Peut-être même leur était-il alloué une légère indemnité en rapport avec leurs talents.

Sensitive et Pervenche s'aimaient. Sensitive était roux ; Pervenche était grisâtre.

Pervenche avait des moustaches; Sensitive élevait de jeunes passereaux.

Tous deux jouaient de la guitare; tous deux rimaient fade; tous deux avaient du goût pour la bonne chère.

Pervenche était une des plus dangereuses muses que vous puissiez imaginer. Il lui était arrivé de massacrer un éditeur qui refusait de publier sa Grande Ourse, *étoiles dans la nuit*, recueil couronné par l'académie de Béziers.

Sensitive avait les mœurs beaucoup plus douces. Il faisait faire de temps en temps son portrait dans un nuage, avec un manteau drapé à la Byron et la foudre au lointain.

Du reste, d'une sensibilité exquise, comme l'indique assez son surnom, et ne pouvant pas voir souffrir un malheureux sans lui souhaiter aussitôt toutes sortes de consolations.

Au moment où nous entrons dans les salons de madame la marquise de Beaujoyeux, Perven-

che et Sensitive étaient à leur poste. Il y avait déjà du monde. C'était jour de cours de danse.

Le dîner venait de finir. On prenait le café dans un petit salon fort coquet, qui s'ouvrait sur la salle de bal.

Les nièces étaient déjà dans cette dernière pièce, jetées en groupes sur les divans, causant et riant, les belles jeunes filles, enfin pelotant en attendant partie.

Le piano était encore fermé.

Ces dames devisaient avec quelques habitués du sexe masculin pendant qu'on disposait les tables dans le salon des jeux, *autorisés par la loi et le bon goût,* réunis.

Nous trouvons là des gens inconnus et peut-être aussi plus d'une vieille connaissance.

Une, pour le moins, bien certainement: M. Berthelleminot de Beaurepas, qui s'appelait ici Berthelot, au positif, entrepreneur de déménagements pour Paris et la campagne. Il se nommait Berthellemot, au comparatif, dans son agence de recrutement.

Le superlatif, Berthelleminot, il le gardait pour la grande affaire.

Car il avait toujours une grande affaire.

Non plus des coupes de bois en Valachie. Allons donc! mais bien un *placer* au Sacra-

mento. La Californie! des actions de deux francs cinquante, divisées en coupons de dix sous. Vous verrez.

Depuis vingt ans, ce chevalier de l'Aigle jaune de Souabe avait remué des idées au boisseau, mais il n'avait point encore subi de condamnation correctionnelle.

Pas la moindre!

Pur et sans tache comme la blanche hermine!

Il s'entretenait en ce moment avec le docteur Desbois, médecin réactionnaire, M. Bonnin, rentier, et Peignon, haut employé des pompes funèbres.

Derrière eux, Monsigny, l'étudiant de quinzième année, faisait enrager le marquis de Beaujoyeux, qui tournait ses pouces et digérait.

Toutes ces figures-là, nous avons dû les voir quelque part.

A les bien regarder, il semble que ce soient des amis déguisés et changés par les années, sur les visages de qui nous ne savons plus mettre les noms.

Desbois avait des cheveux blancs bien vénérables; Bonnin, chauve comme une assiette, portait un garde-vue vert; Peignon avait un teint de blond sous une belle perruque noire.

Quant à M. de Monsigny, sa figure était tout en barbe.

Où diable avons nous donc vu ce M. de Monsigny?

— Sacrebleure! papa Croûton, dit-il à M. le marquis de Beaujoyeux, est-ce que Romblon-Ballon ne va pas venir ce soir?...

XIV

Madame Paoli.

Ce M. de Monsigny, étudiant de quinzième année, jurait *sacrebleure!*

C'était peut-être le chevalier Filis de Guérineul.

Mais pourquoi ce changement de nom?

Et ce Bonnin? et ce Desbois? et ce Peignon des pompes funèbres?

Cousin et ami avait toujours eu du goût pour le deuil!

Nous éclaircirons tout cela.

— Si fait, M. de Monsigny, répondit de loin

la marquise ; nous verrons ce soir M. Romblon... il a même un rendez-vous ici.

— Avec vous? demanda Monsigny.

La marquise se pinça les lèvres et lui jeta un regard de reproche.

Elle était vraiment jolie, cette marquise, et son regard semblait dire :

— Mon mari est là tout près de vous, monsieur!

Mais l'étudiant barbu méprisait ces scrupules.

— Nom de nom de nom! répliqua-t-il à demi-voix, on n'en est plus aux rendez-vous, sacrebleure!

Il y eut un mouvement parmi ces dames.

— Ma bonne petite, dit la blonde madame de Cerceil en se penchant à l'oreille de la marquise, ce malotru fait le plus grand tort à votre maison.

— Il est atroce! appuya madame Paoli, belle Milanaise aux longs cheveux noirs.

— Je ne conçois pas, ma bonne petite, ajouta madame de la Rue, femme sérieuse qui avait trois nièces dans la salle de bal, comment vous recevez un citoyen pareil!

La marquise laissa échapper un soupir.

— Bon! bon! dirent ensemble les trois dames; alors, c'est terrible, tout simplement... n'en parlons plus!

Quant à M. le marquis de Beaujoyeux, cela ne le regardait pas. Il tournait ses pouces avec béatitude.

La conversation se divisait, allait, revenait.

— Pour dix sous, prêchait Berthelleminot. Eh! bonjour donc, cher M. Bonnin... Docteur, eh! bonjour donc... pour dix sous, vous avez la cinquième partie des chances réservées aux actions principales de deux francs cinquante centimes... Il est évident que cet apport de dix sous est au niveau des fortunes les plus modestes, et que...

— Quand le mystère revient sur terre, soupirait Sensitive, quand le jour fuit devant la nuit, c'est une phase pleine d'extase... le beau soleil descend vermeil; la lune, pâle comme une opale, va lentement au firmament, et la verdure de la nature...

— Oui, certes, messieurs, s'écriait le docteur Desbois, je ne m'en dédis pas!... C'est le libéralisme obtus de la restauration; c'est l'opposition hargneuse faite sous la monarchie quasi-légitime, qui nous a conduits où nous sommes... Vous souvenez-vous, M. Berthelleminot?... Mais je n'avais pas le plaisir de vous connaître alors, se reprit-il vivement.

— As-tu fini, vieux singe? grommela Mon-

signy, comme si on ne t'avait pas percé à jour, toi et les autres !

— Il est évident, haranguait Pervenche, que la femme est la victime d'une prétendue civilisation qui est la barbarie... Eh quoi ! si j'en ai les moyens, moi, je n'aurais pas le droit d'avoir trois ou quatre maris ! C'est grotesque et impur !

Et dans la salle de bal :

— Boutons de diamants..., disait Rose de Cerceil, une houri.

— Cachemire de l'Inde, répondait Justine de la Rue, un ange.

— Cent louis de dentelles...

— Un coupé...

— Une loge aux Italiens...

— Un hôtel rue d'Astorg...

— Écrins... blondes... damas... point d'Angleterre... parures...

Oh ! les cœurs de seize ans !...

Et toutes ces idées arides et pesantes comme du plomb naissaient parmi des sourires pleins de candeur !

Mais parlons bien vite de Lasthénie Ragon du grand estaminet de l'Industrie. Lasthénie était là. Berthelleminot, après l'avoir abandonnée, était revenu à elle, parce qu'elle avait eu le temps de refaire quelques économies.

Lasthénie Ragon, dite autrefois maman Rogomme, s'appelait actuellement madame de Saint-Roch ou *madame Confiance*. Elle tenait un établissement de mariages, connu par trente ans de succès, bien qu'il existât depuis cinq années seulement.

Ses prospectus portaient une jolie vignette en taille-douce avec cette légende : *Au dieu d'Hymen*.

C'était Berthelleminot qui avait arrangé tout cela.

Madame Lasthénie de Saint-Roch avait toutes les nièces pour clientes. Quand elle pouvait attirer sur les tantes un sourire de son dieu d'Hymen, ces dames n'y étaient pas non plus indifférentes.

Elle était de beaucoup la doyenne de la réunion, bien qu'elle affectât encore quelques prétentions à la jeunesse, pour plaire à son Aristide.

Le *dieu d'Hymen* allait du reste assez bien. Elle ne mariait personne, la bonne Lasthénie, mais elle exigeait un dépôt, pour *commencer les démarches*, et elle vivait tout doucement avec cela.

Pendant que Pervenche défendait un sexe faible et lâchement opprimé, pendant que Sensitive exhalait son âme de flamme, pendant que Berthelleminot, le docteur Desbois et les autres

causaient, chacun pour soi-même, ces dames avaient resserré leur cercle et baissé la voix.

— Je ne peux pas rester longtemps avec vous, ce soir, mesdames, disait madame Paoli ; j'ai une grande affaire et il faut que je sois à huit heures au théâtre de Diane...

— Quoi ! s'écria-t-on, vous, Paoli !... Vous allez aux petits théâtres des boulevards !

La belle Milanaise ramena son crêpe de Chine blanc sur ses épaules d'un air qui voulait dire bien des choses.

Elle ne répondit point.

— Ah çà ! reprit la marquise en riant, voilà un vrai mystère, mesdames.

— On vous l'expliquera, chère bonne, dit Paoli, et cette affaire-là, croyez-moi, pourrait bien vous regarder un peu...

— Paoli aime les énigmes, prononça la blonde Cerceil du bout des lèvres.

— Nous avons donc grande envie de savoir ?...

— Mon Dieu, non !...

— Alors, je vais vous dire... Il s'agit de M. Raymond.

— M. Raymond Lointier? interrompit Oliva de Beaujoyeux.

— Juste.

— Comment ! s'écria madame de la Rue, il

songe à ces choses-là avec son bandeau sur les yeux?

— Oh! ma chère, dit Paoli, vous ne vous faites pas idée... Quand il est amoureux, c'est de la folie.

— Il est bel homme, malgré son bandeau, fit observer madame de Cerceil.

— Pauvre cher monsieur, reprit Paoli d'un ton de compassion, je ne sais pas s'il est bel homme... mais il est riche comme un puits... et par amitié pour lui, je me charge de ses commissions.

— Il est à marier, ce M. Raymond? demanda Lasthénie.

— Chère dame, répliqua la Milanaise un peu sèchement, je crois qu'il a une femme... dont il est séparé.

— Oh! chère dame, fit l'ancienne Ragon, ce n'est pas pour vous le prendre!

— Allons! allons! maman Confiance! cria Monsigny, on vous entend... pas de gros mots!

— Quel ton! grand Dieu! quel ton! murmurèrent ces dames.

— Mais enfin, puisque c'est comme ça!... ajouta Cerceil en regardant Oliva du coin de l'œil, les caprices, c'est si bête!...

— Et en quoi l'affaire de M. Raymond Loin-

tier peut-elle m'intéresser? demanda la marquise, que l'apostrophe de Monsigny avait manifestement contrariée.

— Je ne vous ai donc pas dit le nom de la personne? répondit la Milanaise ; c'est le fameux soprano qui fait la fortune du théâtre de Diane...

— La Lovely?...

— La Lovely.

— Par exemple, dit Monsigny qui se rapprocha, voilà une belle femme!

— Une tête de Raphaël, appuya Sensitive, et tant d'âme dans le regard.

— Je ne savais pas que vous alliez aux théâtres du boulevard du Temple, M. Alexandre Marboux! dit Pervenche aigrement. Vous ne voulez jamais me mener qu'à l'Odéon!

— Eh! bonjour donc, chère demoiselle Fluor! s'écria Berthelot, Berthellemot ou Berthelleminot, soit qu'on prenne cet homme décoré au positif, au comparatif ou au superlatif; on parle de la Lovely... il n'y a pas de voix comme cela au grand Opéra!...

— Oh!... fit Cerceil qui commençait à être jalouse.

— Eh! bonjour donc, madame! lui dit Berthelleminot, je vous le répète : il n'y a pas de voix...

—Depuis la Malibran..., interrompit Bonnin, le rentier.

— Elle a cette romance, contre-coupa Sensitive, qui rime en bonheur-douleur... Pauvre rime !... Mais elle la chante !... C'est beau comme le soleil couchant qui dore une vieille cathédrale !...

— Il a des façons de s'exprimer, ce M. Alexandre !... murmura une des nièces.

— C'est vrai, dit une autre nièce, voilà un homme d'esprit !...

— Et cette huitième merveille du monde reste au théâtre de Diane qui a des places à dix sous !... s'écria madame de Cerceil.

— Ma chère dame, répliqua Berthelleminot, cela ne prouve rien... J'ai connu une personne exactement dans la même position, moins belle assurément que la Lovely, mais un talent superbe !... Eh bien ! elle restait à son petit théâtre, quoiqu'elle eût des propositions de tous les directeurs...

— Parce que ?...

— Parce que dans son petit théâtre elle était cachée... son mari, lion à tous crins, l'aurait bien vite trouvée à l'Opéra.

— Mais, dit la marquise, cette Lovely n'a pas de mari...

— Qu'en savons-nous, belle dame?... Eh! bonjour donc, M. de Beaujoyeux!

— Ah çà, décidément, elle est donc bien belle? dit madame de Cerceil.

— Miraculeusement belle, madame.

— Et quel âge a-t-il, ce miracle?

— Mais, répondit Lasthénie en minaudant, elle doit être à peu près dans nos âges...

Toutes ces dames bondirent, tandis que Monsigny riait à se tenir les côtes.

— Ah! nom de bleu! s'écria-t-il, maman Confiance est en veine...

— M. de Monsigny!... voulut dire Oliva.

— Après?... On ne peut donc plus folichonner?... Mais voilà le Ballon, nom d'une pipe! Au lansquenet! au lansquenet!

Il s'élança à la rencontre d'un homme monstrueusement gros et rouge qui entra d'un pas éléphantin en essuyant les ruisseaux de sueur qui coulaient sur sa face, large comme une citrouille.

C'était notre Fifi Romblon, qui avait profité.

XV

Romblon-Ballon.

Romblon-Ballon entra, suant et soufflant. Sa grosse face souriait ; il disait bonjour à chacun d'un air de maître de maison. Ce fut ainsi qu'il salua M. le marquis de Beaujoyeux lui-même, lequel marquis se leva en le voyant, et resta les bras pendants, comme un soldat qui fait haie sur le passage d'un roi puissant.

Romblon-Ballon occupait ici, à peu de chose près, la position que M. Berthelleminot avait jadis au grand café de l'Industrie. Seulement c'était fort immoral, car la marquise avait un

époux, et ce barbu de Monsigny venait par derrière.

Lasthénie Ragon était veuve au temps de ses belles amours avec l'entrepreneur.

Romblon-Ballon ne s'inquiétait ni du marquis de Beaujoyeux ni de M. de Monsigny. Ce gros homme avait un bon caractère.

Il pesait 228 kilos.

Il était habillé en pur dandy, paletot étriqué, gilet collant, pantalon sans sous-pieds, le tout en nankin.

Sa cravate et ses guêtres étaient de même étoffe.

Figurez-vous un serin colossal, avec ventre impossible et joues écarlates.

— Eh! bonjour donc, M. Romblon, dit Berthelleminot; nous parlions de la Lovely...

— Fameux morceau! comme disait papa, répliqua Ballon.

Il salua les dames avec la grâce d'un cachalot, et donna sa main, forte comme un gigot de mouton, à la marquise.

— Eh bien! demanda-t-il, notre homme est-il arrivé?

— Pas encore, répondit Oliva.

Toutes les nièces étaient venues à la porte. Peut-être se demandaient-elles combien de maris

suffisants on aurait pu tailler dans cette prodigieuse masse de chair.

Ces dames souriaient à Romblon. Les habitués Desbois, Bonnin, Peignon, des pompes funèbres, etc., lui faisaient une cour. Évidemment l'importance de ce monstrueux dandy égalait sa grosseur.

— Oscar, reprit la marquise, demandez donc à M. Romblon s'il veut se rafraîchir.

Oscar de Beaujoyeux, autrement dit Croûton, cessa de tourner ses pouces et avança à l'ordre. Il se planta devant Ballon d'un air soumis.

Ballon lui dit :

— Salut, papa Croûton... Portez bien?... Quant à me rafraîchir, toujours, vous savez bien, comme disait papa : toujours, toujours!

Croûton cligna de l'œil et montra ses dents jaunes en un rire innocent.

— Ah çà! continua Romblon-Ballon, il est étonnant, ce particulier-là!... Je me croyais en retard, moi!... J'étais au Roule à tâter six Anglais... Un joli lot!... onze mille cinq cents francs en bloc... J'ai laissé le marché pour accourir...

— Et vous suez comme une douzaine de sangliers domestiques, Romblon! dit Monsigny avec flatterie.

Peut-on admettre dans des salons agréables un être comme cet étudiant de quinzième année?

Il fallait que la jolie marquise Oliva de Beaujoyeux fût aveugle!

Pantalon à carreaux, gilet à carreaux, redingote à carreaux! Du rouge, du vert, du violet. Les mains plongées dans des poches énormes. Une bouche à pipe et à chope. Une horreur d'homme!

A la rigueur, on comprenait Romblon-Ballon. Les marquises du genre d'Oliva sont aux Romblons comme l'homme est au malheur; mais le Monsigny! un tapageur écossais! une pipe! une tête à orner le Prado!

Romblon n'avait point changé de métier depuis vingt ans. Il était toujours maquignon. Mais, à Paris, les maquignons sont faits autrement qu'à Vitré : ils ont des *coachmen* de nankin, des *sticks,* etc. Ils sont *sporting-gentlemen* de droit, et font des cuirs en anglais comme en français.

By God! ils serrent le doigt à Jack, à John et même à Robinson! Lord Gannash leur offre des cigares de Kang-Tong, et Pervenche les poursuit pour qu'ils donnent à l'un de leurs poulains le doux nom de *Voie lactée*, afin de pousser un peu son livre.

Romblon avait des écuries derrière le Colisée. Dans ces écuries, notre jeune noblesse républicaine faisait honte aux chevaux, à force de sottise.

Quand Oscar de Beaujoyeux avait vacances, il venait là tourner ses pouces.

Romblon avait donné son nom d'Oscar à une rosse qu'il engraissait pour la vendre au gouvernement.

Beaujoyeux était bien content.

On apporta pour Romblon une carafe de madère.

Quand les habitués eurent bien tonné contre ce particulier qui faisait attendre Romblon, le salon de jeu s'emplit peu à peu, et ces dames restèrent en petit comité.

Sensitive voulut bien rimer un peu ciel bleu, mais cela ne prit point, parce qu'il n'y avait pas de provinciaux.

— Ah çà! chère bonne, dit Paoli à la marquise, qu'est-ce que c'est que ce rendez-vous?

— Une affaire, répliqua Oliva.

— Allons, vous êtes discrète?

— Mon Dieu, non... C'est un militaire... un capitaine de hussards hongrois...

— Et vous recevez cela chez vous! se récria Cerceil la blonde.

— Cela fera pendant à M. de Monsigny ! ajouta madame de la Rue.

— Ah ! moquez-vous de moi pour Monsigny, mesdames, dit Oliva moitié gaie, moitié dépitée, c'est une de ces maladies auxquelles il faut s'habituer.

— Vous qui avez tant de distinction, chère petite ! dit Paoli.

— Et, demanda Lasthénie, savez-vous si ce capitaine hongrois est marié?

On éclata de rire sur toute la ligne.

— Je ne sais pas, répondit Oliva.

— Comment l'appelez-vous? reprit Cerceil.

— Philippe.

— Bah !... Philippyi, vous voulez dire... ou bien Philippinski... quelque vieille sabretache alsacienne qui se fait passer pour Hongrois, afin d'exploiter l'à-propos.

— Il a beaucoup d'argent, prononça froidement la marquise.

— A d'autres ! s'écria-t-on, un Hongrois !...

— Il a fait sauter trois fois la banque de Wiesbaden, poursuivit Oliva.

Toutes les figures changèrent, et la blonde Cerceil prit un air presque sentimental.

— Eh bien, chère belle, dit Paoli en se levant, j'ai envie de le voir, moi, votre Hongrois !...

Voilà le monde qui arrive... je vais faire un saut jusqu'au boulevard du Temple, et je reviens.

Les salons s'emplissaient en effet peu à peu. L'habit bleu venait d'entrer ; où était le châle-tapis ?

Et c'était merveille de voir avec quel suprême bon ton Oliva recevait ces profanes. Monsigny était au lansquenet avec Romblon ; ses sorties brutales ne gênaient plus la marquise. Elle faisait les honneurs avec une grâce digne et décente, qui eût trompé des yeux bien plus perçants que ceux de l'habit bleu.

Au fond de tout cela, il restait bien quelques douteux parfums, mais si peu !

Elle était très-marquise, en vérité, cette Oliva de Beaujoyeux. Pour voir les soudures du masque, il eût fallu le microscope.

Elle suivit Paoli la Milanaise jusqu'à la porte, saluant çà et là les nouveaux arrivants.

— Il est convenu, dit Paoli en baissant la voix, que j'engagerai la Lovely à nos soirées ?

— Si elle est au théâtre...

— Oh ! elle ne chante que trois fois par semaine... une fois de moins qu'à l'Opéra.

— Je ne sais pourquoi, dit Oliva comme malgré elle, j'ai peur de cette femme.

— Pour M. Romblon, ou pour Monsigny ?

La marquise haussa les épaules d'un air fâché.

— Écoutez, Oliva, reprit Paoli sérieusement, la vogue est une chose qu'il faut garder, coûte que coûte... Si la vogue s'en allait, Ballon la suivrait, et je ne crois pas que vous ayez vingt mille livres de rente... Lovely fait courir tout Paris. Si je vous l'amène, c'est une fortune... On dit qu'elle est sage, mais bah!...

— Faites pour le mieux, ma bonne, interrompit Oliva.

Comme elles se donnaient la poignée de main des femmes libres, la porte s'ouvrit avec un certain fracas, et un domestique annonça :

— Le capitaine Philippe!

Bien que le piano préludât pour la première contredanse, l'essaim tout entier des nièces se précipita comme un flot de gaze dans le petit salon.

Mazurke entra.

Il y eut un murmure d'admiration parmi les nièces, et ces dames elles-mêmes, malgré leur expérience, ne purent retenir un mouvement.

Mazurke s'était arrêté, surpris et souriant à la vue de toutes ces belles jeunes filles.

Il était beau comme ces chevaliers qui tombaient autrefois à l'improviste au milieu des danses féeriques, dans les palais enchantés.

Et son regard disait (hélas! pauvre fleur bleue!) que Renaud était prêt pour les séductions d'Armide.

Que voulez-vous? nous avons toutes les peines du monde à faire de ce Mazurke un héros de roman. C'était un homme avec des muscles sous la chair et du sang bouillant dans les veines.

Un cœur d'or, une tête folle!

Coups d'épée, coups de dés, verres pleins, sourires qui brillent dans la vie triste, comme les fleurs sur la bordure de l'aride chemin!...

A la vue de Mazurke, madame la marquise de Beaujoyeux devint pâle comme une morte, et chancela si fort que Paoli fut obligée de la soutenir dans ses bras.

XVI

Le foyer d'un petit théâtre.

Mazurke chercha un instant en vain la maîtresse de la maison, puis il s'approcha d'Oscar afin de le saluer.

La Milanaise avait entraîné Oliva dans le salon de jeu.

— Monsieur, dit Mazurke à Oscar, j'aurais désiré remercier madame la marquise de l'invitation qu'elle a bien voulu m'adresser...

Croûton le regardait paisiblement. Pendant que Mazurke lui parlait, il cacha un objet dans sa poche comme un écolier que son maître surprend à ronger une noix à l'étude.

Si nous disons au lecteur ce que c'était que cet objet, tout mystère devient impossible.

Mais à quoi bon le mystère?

Cet objet était un oignon.

Un oignon!

Il avait donc les goûts simples de Menand jeune, ce marquis de Beaujoyeux!

Oui, citoyens.

Bien plus, c'était Menand jeune en personne.

Artichaut et Croûton ne formaient qu'un seul et même ancien notaire.

L'habitude de la haute société l'avait éloigné des cordes de fouet; mais l'oignon! voilà une passion dont on ne guérit jamais!

— Monsieur..., reprit Mazurke.

Croûton cligna de l'œil et se gratta très-fort derrière l'oreille.

Il ne pouvait faire mieux.

Au bout de quelques minutes, Oliva rentra brillante; son visage ne gardait aucune trace d'émotion. Elle reçut les compliments de Mazurke sans sourciller.

Paoli venait de monter dans sa voiture à la demi-journée, dont les chevaux trottaient dans la direction du boulevard du Temple.

Elle s'arrêta, rue des Fossés, devant l'entrée des artistes du théâtre de Diane.

Ceux qui voudraient savoir le vrai nom de ce théâtre sont des curieux. Qu'ils s'informent! La maison Isidore, Baptiste et compagnie, n'est pas faite pour le roi de Prusse.

D'ailleurs, loin de nous la pensée de fournir matière à des *propos!*

Paoli entra dans la loge du concierge en femme qui sait les êtres. Le concierge d'un petit théâtre étant absolument semblable à tout autre portier, nous renonçons à décrire M. Arthur.

Madame Arthur passera également comme une ombre devant les yeux du lecteur.

Seulement, versons quelques larmes sur ce joli nom d'Arthur, si parfumé, si rose, jeté là comme un nom du commun, Paul ou Jacques, au fond d'une loge pavée de gousses d'ail et jonchée de feuilles de choux!

Paoli demanda M. Zoé, le jeune premier. Ceux qui ne connaissent pas M. Zoé, du théâtre de Diane, ne savent pas ce que c'est qu'un véritable Azor. C'est le plus mignon de tous les hommes entre deux âges.

Paoli avait un peu ses entrées au foyer, faut-il croire, car on la laissa monter et courir après M. Zoé.

Beaucoup de jeunes gens désirent avec ardeur

s'introduire dans un foyer dramatique. Quelques personnes gardent même ce goût jusqu'à la plus extrême vieillesse. C'est une passion qui a peu d'inconvénients. Dans tous les foyers, petits ou grands, on voit M. Zoé, le délirant, qui se fait des mines dans la glace du fond, qui se lance des œillades, voire des baisers, qui s'adore et qui s'adonise.

A part Zoé, tous les autres hommes sommeillent à demi, tandis que les autres femmes font du filet.

Toutes du filet, toutes du crochet, toutes, toutes !

De temps en temps, un auteur entre là et regarde aller les crochets.

Si cet auteur sait faire des calembours, il fait un calembour. On lui dit : « Mauvais ! mauvais ! » On bâille. Il s'en va.

Il y a de ces foyers qui sentent l'ambre, d'autres la saucisse.

C'est la différence essentielle.

Dans les jours de grande gaieté, on fait des diableries. M. Zoé imite Cymodocée Tampon, la grande coquette. Ratin, le Colbrun (car il y a au boulevard un comédien de quinze ans qui a donné son nom à son emploi), imite Zoé. C'est quelquefois drôle.

Quand on s'ennuie par trop, on entame une partie de *langmar*.

Le *langmar* ou le *fransmar* est un langage fantastique où tous les mots finissent en *mar*.

Il y a aussi le *fraça* où toutes les voyelles des mots sont des a.

Que voulez-vous ! ces hommes sont spirituels et gais pourtant ; ces femmes sont jeunes, vives, souvent jolies. Mais elles apprennent par cœur des rôles de six cents lignes où il y a douze cents pauvretés !

Hommes et femmes subissent l'outrage de cette prose impossible. On leur fait dire sur les planches tant de phrases atroces qu'ils se réfugient dans le *fraça* ou dans le *fransmar*.

Le simple français qui est la langue de leurs vaudevilles et de leurs mélodrames leur donne des nausées. C'est bien naturel.

La preuve qu'ils ont de l'esprit, c'est qu'ils font çà et là des charges pleines de philosophie. Dans un théâtre voisin du théâtre de Diane, on a donné dernièrement un grand concert au foyer ; un concert de mirlitons ; un concert de mirlitons au bénéfice des membres de l'assemblée législative.

Voici à quelle occasion :

Les listes de souscription des représentants

du peuple pour les inondés de Saint-Étienne ayant été publiées par le *Moniteur*, les excellents artistes du théâtre de*** ont été vivement affectés de voir que nos représentants, par suite de gêne sans doute, n'avaient pu, pour la plupart, distraire que cent sous, ce qu'on donne à un pauvre dans la rue, de leurs appointements.

Cent sous pour un des plus grands désastres qui soient tombés sur nos provinces! Cent sous, des députés de la France! Cent sous, l'ex-comte un tel qui a cinquante mille livres de rente! Cent sous, l'ardent démocrate ami du peuple! Cent sous, l'obscur rédacteur de cette obscure feuille départementale, qui s'assied à la chambre pour bien montrer que le suffrage universel est capable des plus audacieuses plaisanteries!

Cent sous! Mon Dieu oui! nos souverains! cent sous!

Ces rois-là ne laisseront pas, comme le vieux Charles X, des dettes glorieuses quand on les remplacera.

Cent sous, le cinquième de leur journée!

Vite! une aumône à ces législateurs dans l'indigence! Nos comédiens placèrent sept cents billets à un louis, afin de donner à chaque par-

celle vivante de la souveraineté nationale, de quoi mettre une pièce d'or à la quête, quand une ville tout entière crie : Pitié!

Et l'on exécuta au mirliton, à grand orchestre, l'ouverture du *Prophète*, qui eut un succès écrasant.

Que Dieu bénisse nos bons comédiens! Et que Dieu enseigne à nos représentants trop économes cette vérité : que la caisse d'épargne est faite surtout pour les cuisinières!

Plaisanterie à part. Cent sous! Cette page du *Moniteur* est un soufflet sur la joue de la France.

Le délirant Zoé reçut Paoli à bras ouverts. Il cessa même un instant de se regarder dans la glace pour faire accueil à la belle Milanaise. Les hommes ouvrirent un œil; les dames mirent le crochet en arrêt.

— Est-ce que vous êtes dans la salle? demanda Zoé; avez-vous vu ma scène avec Malvina?... C'est un peu dessiné, n'est-ce pas?

— Adorable, répondit Paoli.

Zoé baissa la voix.

— Il n'y a que moi ici pour faire les avant-scènes, dit-il; est-ce que vous venez pour moi? J'ai des caprices par-dessus la tête... Hier, j'ai reçu vingt-trois déclarations, dont huit sans fautes d'orthographe...

— Cela prouve que le bon goût ne meurt pas en France, répliqua Paoli.

Zoé se darda une œillade incendiaire.

Paoli donnait des poignées de mains aux dames.

Et à chaque crochet, elle disait :

— C'est charmant!... c'est délicieux!...

Les dames attendaient autre chose.

Car Paoli, bien qu'elle fût jeune et jolie, passait pour faire volontiers les affaires d'autrui.

Par bonté de cœur et pour obliger, comme elle le répétait sans cesse, elle *portait des paroles* comme les ambassadeurs. Les Espagnoles ont eu de tout temps une grande estime pour les personnes qui se livrent à cette profession libérale. Chez nous, l'art de rapprocher les cœurs est beaucoup moins considéré. Il y a même des gens mal élevés qui donnent de bien vilains noms aux citoyens ou aux citoyennes pratiquant la diplomatie amoureuse. Mais, en général, ces citoyens et citoyennes sont au-dessus de la fausse honte et des préjugés.

Paoli, en femme de sens, jugea qu'il était dangereux de laisser naître certains espoirs qui, une fois déçus, engendreraient le dépit. Elle avait besoin, ce soir, d'être bien avec tout le monde.

— Voyons, mes enfants, dit-elle, j'ai un grand service à vous demander; il faut que vous me donniez quelques renseignements sur madame Lovely, votre camarade.

Zoé tourna sur ses talons et prit devant la glace la pose de Blaise qui envoie à Babet un baiser délicat.

Les crochets nouèrent le coton mou et léger.

— Lovely! Lovely! gronda la noble Cymodocée, toujours Lovely!... On dirait qu'il n'y a que Lovely au théâtre de Diane!

Ida, l'ingénue, Fofolle, ancien rat qui faisait les soubrettes, et jusqu'à mademoiselle Grièche, la grande *utilité,* approuvèrent du bonnet les belles paroles de Cymodocée.

— Nous ne l'aimons donc pas? demanda Paoli.

Zoé s'était mis à genoux devant le tuyau du poêle et répétait avec fureur sa scène d'amour du troisième acte :

— Je t'aime, sais-tu?... et si je ne t'aimais pas, aurais-je cette tristesse au front, dis, et ce deuil dans le cœur?... Je t'aime, mon Dieu, Alba, je t'aime, comme on aime le rayon du soleil dans la froide matinée d'hiver et la brise fraîche sous les feux de l'été!... Je t'aime! oh! Alba! Si tu m'aimais, y aurait-il rien que je

pusse désirer au ciel?... Mais tu ne m'aimes pas; non, tu ne m'aimes pas!... Et plus je t'aime, moi, moins tu m'aimes, toi! Rapiapia... pia... pia!... Enlevé!

— Oh! répliqua Cymodocée à la question de Paoli, on ne lui veut pas de mal, à ce bel oiseau du mystère!... Elle est bonne fille et charitable... mais c'est tous les jours des bouquets, des couronnes, des lettres avec cachets blasonnés... ça fatigue!

— Écoute! soupira Ida, donnant de loin la réplique à Zoé, derrière les ruines de la chapelle, il y a une grotte sombre...

— *Darriare la chapalle, madamasalle!* interrompit Zoé en *fraça,* vous êtes une pas grand'-chose, Ida, de donner comme ça des rendez-vous dans une grotte sombre... Qu'en pensera Toricelli, le doge, votre malheureux père?... C'est égal: « Oh! je t'aime, je t'aime! Ton souffle c'est ma vie! ma lumière vient de tes yeux! mon cœur c'est ton cœur.

« — Mon Sylvio!...

« — Mon Alba chérie!...

« — Si tu me trompais!...

— *Va ta cacha!* rapiapia... pia... pia...

— Messieurs, mesdames, le rideau est levé! dit un garçon de théâtre à la porte entr'ouverte.

Zoé s'admira d'un dernier regard et sortit, suivi de tout le personnel, hommes et femmes, excepté mademoiselle Grièche, grande utilité.

Paoli n'attendait que cela.

XVII

Mystère.

Mademoiselle Grièche, grande utilité, pouvant jouer les duègnes et les secondes mères, était justement ce qu'il fallait à Paoli.

Mademoiselle Grièche avait cinquante ans et quarante-trois ans de service, ayant débuté à l'âge de sept ans dans *le Petit Poucet*, pièce féerie du temps de l'empire.

Elle avait été très-courue à l'époque des Cosaques.

— Eh bien! ma chère Grièche, dit Paoli en se rapprochant d'elle, vous n'êtes pas de ce tableau... Nous allons pouvoir causer un peu toutes deux tranquillement...

— De Lovely, n'est-ce pas?

— Mon Dieu, oui... j'ai besoin de savoir un peu, vous sentez...

La duègne en second secoua la tête.

— Que vous sachiez ou que vous ne sachiez pas, vous y perdrez votre latin, madame Paoli, répondit-elle.

— Vraiment?

— Oui, vraiment... c'est moi qui vous le dis!

— Vous l'avez donc mise à l'épreuve?

— Je suis une artiste, madame Paoli! répliqua Grièche en se redressant avec fierté, c'est mon état : je n'en ai pas d'autre.

Paoli sourit au lieu de rougir.

— Vous êtes une artiste, ma bonne Grièche, dit-elle en lui prenant la main, et une excellente artiste, ce qui ne gâte rien... Moi, vous savez, la bonté de mon cœur m'entraîne... je ne peux pas voir quelqu'un dans l'embarras... Vous croyez donc que Lovely est inabordable?

— Je le crois. Mais là, tout à fait...

— Eh bien! cela me contrarie beaucoup, ma chère Grièche... car elle m'intéresse, moi, cette jeune femme, quoique je n'aie pas le plaisir de la connaître... et j'avais son bonheur dans la main.

Grièche garda le silence.

— Un homme puissamment riche, reprit Paoli, et l'honneur même... Quand je me charge de quelque chose, vous savez...

— Oui, oui, je sais! interrompit Grièche d'un accent assez équivoque.

C'était, après tout, une digne créature que cette grande utilité... Mais elle avait quarante-trois ans de service.

— Écoutez, reprit-elle, j'en ai vu de toutes les couleurs, moi, et je ne suis pas bégueule... mais j'ai une fille... et si un démon comme vous l'approchait...

— Ah çà! ma bonne Grièche! interrompit Paoli, est-ce que vous êtes folle?...

— Je m'entends... Pour ce qui est de madame Lovely, ça la regarde... Vous voulez que je vous dise ce qu'elle est, ce qu'elle fait, d'où elle vient, où elle va?... Je n'en sais rien.

— Quoi!... vous, Grièche!... vous n'en savez rien?...

— Ni moi, ni personne.

— En vérité, vous me piquez au jeu!

— C'est comme ça.

— Du mystère au théâtre!

— J'en ai vu par douzaines, des théâtres... prononça Grièche avec emphase, et de plus *con-*

séquents que la bicoque où nous sommes... mais je n'ai jamais vu dans aucun théâtre une femme si belle ni si bonne que madame Lovely...

— Et du talent avec cela?

— Un talent à gagner soixante mille francs par an.

— Bah!... fit involontairement Paoli.

— C'est comme ça! répéta la duègne qui reprit son crochet.

Puis elle continua en nouant les mailles de son coton :

— J'ai connu Joséphine Bell, à qui Wellington a proposé cinquante mille livres sterling... plus de deux millions, madame!... J'ai connu la Vercelli qui refusa de se marier avec le roi de Hanovre... Lovely est çent fois plus belle que la plus belle des deux!

Paoli écoutait patiemment.

— Pour ce qui est du mystère, reprit la vieille qui s'animait en parlant, ah! j'en ai deviné des secrets!... Nana Manchel n'était-elle pas la sœur d'une reine? Nana qui allait avec les pompiers!... Et madame Abel, la Dugazon, qui disparut tout à coup, parce que son père, un ministre de la cour d'Autriche, la reconnut dans la coulisse... Les planches sont foulées par toutes sortes de

pieds, madame... mais le secret de Lovely, je ne l'ai pas deviné.

Elle se tut.

Paoli était vivement intriguée.

Elle attendit un instant pour voir si Grièche poursuivrait d'elle-même, puis elle interrogea encore.

— En tout cas, ma bonne, dit-elle, vous en savez certainement plus long que moi qui ne sais rien du tout...

— Je sais qu'on bavarde et qu'on calomnie! interrompit la duègne; si je voulais vous dire toutes les bêtises qui courent, parbleu! j'en aurais pour jusqu'à demain... La vérité est que Lovely se cache... Pourquoi? Cherchez. Où? Le bon Dieu le sait... Le directeur lui-même a tâché d'en savoir plus long ; impossible!

— Comment! le directeur ne sait pas...?

— Il n'y a pas d'engagement... elle a tout refusé... Elle vient, elle s'en va... c'est tout.

— Mais elle a un domicile? demanda Paoli qui tombait de son haut.

— Je pense bien qu'elle ne couche pas sur un banc du boulevard, répondit Grièche; mais son domicile, personne ne le connaît.

— C'est bien étrange!

— Assez, oui, c'est vrai... On a essayé tous

les moyens pour savoir, car, Dieu merci, la curiosité ne manque pas chez nous, vous savez... Tous les curieux se sont cassé le nez... Voilà, du reste, l'ordre de la marche; on peut bien vous le dire... Trois fois par semaine elle arrive dans un fiacre, jamais le même. Ce fiacre l'attend à la porte; elle y monte pour s'en retourner. Ce fiacre la conduit tantôt à la Bastille, tantôt à la Madeleine, ou devant un passage... Elle saute à terre ; si elle se voit suivie, elle monte dans un autre fiacre... Une fois, Gredinot, l'agent de change, l'a suivie jusqu'à une heure du matin. Elle changea quatre fois de fiacre; puis elle entra dans une maison de la rue Meslay.

— Eh bien?

— Gredinot attendit sur le pavé jusqu'au jour. Au jour, il apprit que la maison avait une porte de sortie sur le boulevard... Ça le dégoûta un peu, parce qu'il avait attrapé un gros rhume.

— Il n'a pas essayé de nouveau?

— Non... Mais un petit marquis de la république, qui vient ici, a couru après elle jusqu'à Chaillot. Elle fit, cette nuit-là, plus d'une lieue à pied dans les rues du faubourg du Roule... Derrière le nouveau quartier Beaujon, là-bas, le petit marquis rencontra quatre ou cinq ci-

toyens qui lui prirent sa montre et sa bourse, en échange d'une volée qu'ils lui donnèrent... Ça l'a dégoûté aussi.

— Mais vous? dit Paoli.

— Moi?... répéta Grièche.

Elle hésita un instant, puis elle reprit :

— Eh bien! c'est vrai... Je suis curieuse comme une vieille folle... C'est vrai! j'ai essayé...

— Et qu'avez-vous appris? demanda vivement la Milanaise.

— Rien!... répliqua Grièche.

Puis se ravisant :

— Si fait, poursuivit-elle; j'ai appris à ne pas me mêler des affaires des autres... Je l'avais suivie, bon jeu bon argent, ma foi!... J'avais parié un déjeuner chez Deffieux avec Ida... Elle changea de fiacre une fois devant l'Opéra et une fois place Saint-Sulpice... Ah! bah! je me disais : « Change, change! je te pincerai tout de même... » Mais quand elle descendit de voiture, elle vint droit à mon cabriolet, leva le tablier, monta et s'assit près de moi.

— Oh! oh! fit Paoli.

— Ça devient intéressant, n'est-ce pas?

— Que vous dit-elle?

— Trois mots qui me firent pleurer, madame,

en pensant à la pauvre enfant que j'ai à la maison... Je lui demandai pardon... et quand elle me tendit sa main, je la baisai comme si c'eût été la main d'une reine...

— Et vous êtes son amie depuis ce temps-là?

— Oui... son amie... quoiqu'elle soit au-dessus de moi, je le sais bien... j'ai confiance en elle comme en Dieu... Et tenez! Le père de ma fille lui a laissé dix mille francs en mourant... Il y a un mois, j'avais peur d'être saisie et je ne voulais pas toucher à cet argent-là qui est sacré... Je n'ai confiance en personne, moi... J'ai donné mon argent à madame Lovely.

— Elle vous a donc dit où elle demeure?

— Non.

— Peste! fit Paoli en se pinçant la lèvre; c'est un drame-vaudeville, cela... Je souhaite que vous vous en trouviez bien, ma pauvre Grièche!...

Les acteurs et les actrices revenaient un à un. Le tête-à-tête était désormais impossible. Zoé entra impétueusement, et s'élança vers la glace pour voir si la grande scène avec les bandits avait dérangé sa coiffure.

Sa coiffure n'était pas dérangée.

Il se fit à lui-même une petite mine aimable et agaçante.

— Eh bien! Paoli, dit-il, vous êtes restée seule

avec cette mauvaise langue de Grièche ; elle a bien dû m'arranger !

Il n'entre pas dans l'idée de Zoé qu'on puisse passer un quart d'heure sans parler de lui.

— Elle m'a dit que vous étiez toujours charmant, répliqua la Milanaise.

— Ah ! il a été bien gentil tout à l'heure, dit la plaintive Ida, quand il m'a sauvé la vie en criant aux assassins : « Arrêtez ! »

— *Arrata !* déclama l'ancien rat.

Les crochets jouèrent.

— Dans l'avant-scène de gauche, reprit Zoé qui faisait des contorsions pour se voir dans la glace par derrière, il y a deux femmes qui se battent pour moi.

— Scélérat de Zoé ! dit Cymodocée qui venait de mourir, détestablement empoisonnée par un sénateur perfide de la république de Venise.

— Moi ! s'écria Zoé avec la bonhomie de la fatuité et en traduisant le fameux vers de Racine en *fraça* vulgaire :

La jar n'a pas plas par qua la fa da ma car !

— « Écoute » ! râla Ida dans un soudain accès de répétition, « s'il faut mourir, mourons au moins ensemble !... Prends ce poignard (elle lui pré-



sentait un sucre de pomme que Zoé prit et mangea), prends ce poignard, héritage sacré de ma mère, et plonge-le dans ce cœur qui ne bat que pour toi !... »

A quoi Zoé répliqua avec orgueil :

— Je vais en fumer une au café du Cirque !

— D'après tout ce que vous m'avez dit, murmurait cependant Paoli à l'oreille de mademoiselle Grièche, je pense qu'il serait inutile de faire demander une entrevue à cette madame Lovely... Elle ne me recevrait pas.

— Elle, ne pas recevoir! s'écria la duègne ; elle, refuser à quelqu'un la porte de sa loge! oh! non, madame... La porte de sa loge est toujours ouverte... Chaque soir, quelque malheureux y vient frapper... et jamais ceux qui souffrent ne l'ont trouvée close...

XVIII

La loge.

C'était une sorte de cellule basse d'étage, éclairée par deux bougies. L'ameublement était simple, presque pauvre : un petit divan, recouvert de lustrine, un fauteuil et une toilette.

Lovely était à demi couchée sur le divan.

Autour d'elle, il y avait des couronnes et des bouquets de fleurs.

Elle était un peu pâle ; sa tête reposait sur sa main, qui disparaissait tout entière dans les ondes prodigues de ses cheveux noirs.

Assigner un âge à cette femme eût été chose impossible. Elle était belle dans la perfection. Elle devait être jeune.

Cependant, il y avait dans l'harmonie de ce front tant de pensée triste et profonde! Elle ne pouvait être toute jeune.

Ceux qui l'aimaient perdaient la tête, et ceux qui la voyaient l'aimaient. Il y avait un homme qui était devenu amoureux d'elle sans la voir, en l'écoutant chanter.

Car Dieu avait donné à cette gorge si belle une exquise sonorité. Sa voix vibrait au cœur, parce que son cœur vibrait dans sa voix.

Un pauvre cœur blessé, brisé, tout plein de peines dans le passé, tout plein d'épouvantes pour l'avenir!

Un cœur où l'amour de la femme pleurait encore, et où tremblait déjà l'amour de la mère.

Sous cette beauté radieuse, divine, éblouissante, une âme à la torture. Comme ces touffes de fleurs qui recouvrent une tombe.

Lovely était blanche, malgré sa chevelure, plus noire que le jais. Elle avait de grands yeux bleus tendres et timides, qui semblaient abaisser l'orgueil de son front et mettaient comme un rayon de douceur sur ses traits, à la coupe hautaine et hardie.

Son cou gardait la grâce frêle d'un cou de jeune fille, et s'attachait, selon des lignes opulentes, aux magnifiques contours de ses épaules.

Elle était grande. Rien ne peut rendre le charme moelleux de sa taille. Il fallait l'admirer et l'aimer.

Il y avait une demi-heure qu'elle avait chanté son premier morceau. Ces fleurs et ces couronnes, on venait de les lui jeter parmi les bravos émus de toute une salle.

Mais elle était triste.

Dans une heure, elle allait reparaître belle et reposée. On allait l'applaudir encore avec passion, avec fureur. Le plancher du théâtre allait encore se joncher de fleurs autour d'elle.

Mais elle était bien triste!

Ces triomphes, elle n'y songeait pas, elle n'en voulait pas. Elle souffrait, elle avait peur!

Entre tous ces yeux qui payaient pour la venir regarder, si un œil allait la reconnaître!...

Paoli frappa bien doucement.

— Entrez, dit Lovely qui avait renvoyé son habilleuse.

— M'excuserez-vous, madame? balbutia la Milanaise qui passa le seuil en feignant d'être très-déconcertée, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, et pourtant je viens...

Lovely lui avança un siége avec courtoisie.

— Puis-je quelque chose pour vous, madame? demanda-t-elle.

Et cette simple question eût fait tomber le trouble de la Milanaise, si elle était venue là pour cette chose, si difficile cependant : implorer un bienfait.

Car, dans le ton même de cette question, on devinait sa prière exaucée.

Le trouble de madame Paoli ne pouvait pas s'évanouir si vite, attendu que ce trouble était feint et qu'elle le retenait comme un masque.

— On m'avait bien dit que vous étiez la bonté même! murmura-t-elle en s'asseyant sur l'extrême bord du fauteuil.

La belle cantatrice la regardait. Et à voir la toilette de Paoli, riche dans sa charmante simplicité, Lovely ne pouvait guère croire que ce fût là une solliciteuse ordinaire. Mais il y a une charité plus haute encore et surtout plus malaisée que celle qui vide sa propre bourse dans la main tendue des malheureux : c'est la charité qui demande, après avoir épuisé ses ressources à elle, c'est la charité qui brave la honte du refus, qui s'attaque vaillamment à l'avarice bourgeoise, et qui emplit le tronc sacré d'oboles conquises, dont chacune a coûté une bataille.

On la raille, cette charité-là, on la craint, on l'exècre. Elle *monte dans les maisons,* l'effrontée; elle vient chercher l'aumône au sanctuaire même de la parcimonie! Elle arracherait un sou, pas plus d'un sou, par exemple, au clerc d'avoué que nous avons dessiné au fusain sur l'une des pages de ce récit.

Voilà qui est vraiment fort!

Aussi, trouvez-vous déchaînée contre elle toute la séquelle des dévôts de l'épargne. Les hommes *rangés* la vouent à la police. Elle donne la male rage aux fanatiques de la prudence qui passent leur vie à *mettre de côté.*

Mais les hommes de cœur la vénèrent, et Dieu lui sourit.

Lovely se sentait attirée vers cette femme. Elle la prenait pour une de ces mendiantes sublimes que la compassion tourmente comme une fièvre, et qui reculent, dans leur dévouement calomnié, les bornes de la charité elle-même.

— Je ne suis pas bien riche, madame, dit-elle en souriant, mais si je devine le motif de votre visite à une pauvre artiste comme moi, je vous remercie du fond du cœur d'avoir bien voulu m'associer à vos bonnes œuvres.

Paoli toussa et baissa les yeux.

C'était là un début épouvantable et qui com-

promettait tout à fait le résultat de la négociation.

Elle sourit sans lever les yeux et en tâchant de rougir.

— C'est en effet une prière que je viens vous adresser, madame, répondit-elle, mais vous vous trompez un peu en ce qui touche la portée de ma démarche... Je suis tout bonnement une ancienne artiste, et c'est à ce titre...

Elle hésita.

— Je vous écoute, ma chère dame, dit Lovely avec un redoublement de bonté.

Voyez-vous! cela devenait atroce. Pour bien faire, quand on a une mission diplomatique comme celle dont la jolie Milanaise s'était chargée, par pure bonté de cœur, il faut pouvoir appeler *la personne* « ma chère enfant, » et lui mettre la main un peu sous le menton. Ou bien, s'il s'agit d'une femme faite, il faut pouvoir lui dire : « Voilà la chose! » et traiter rondement de Talleyrand à Metternich.

Ce n'est pas une grâce qu'on demande, notez bien, c'est une grâce qu'on apporte, tant notre civilisation a diminué le prix d'un sexe enchanteur!

L'ambassadeur d'amour, en principe, doit être reçu avec respect : il est la vivante Califor-

nie qui change l'indienne en damas et le honteux métal d'Alger en or pur.

Il est l'ange de la bonne nouvelle, l'ange des appartements meublés de frais, des cachemires et des billets de banque, plus doux encore que les cachemires !

Il y a, dit-on, cent cinquante mille femmes romanesques à Paris, autant que de gardes nationaux ; jugez si l'ambassadeur a de la besogne, jugez si l'ange a des autels!

Mais voici qu'ici les rôles étaient changés. L'ange cachait ses ailes dorées, l'ambassadeur n'osait pas déplier son drapeau. Il se trouvait que, dans tout le vieil arsenal de la diplomatie érotique, madame Paoli cherchait en vain une arme pour trancher le nœud de la situation.

Madame Paoli était pourtant à la tête de cette jeune phalange qui exploite de nos jours, avec un si brillant succès, la carrière où brillait autrefois madame de Pompadour elle-même.

Car, de nos jours, il n'y a plus de métiers pour les vieillards. Nos duègnes ont vingt-cinq ans, et nos usuriers ne sont pas majeurs.

Il fallait sortir de là. Paoli secoua son embarras d'emprunt, et releva ses jolis yeux bruns qui risquèrent un sourire.

— Ma chère dame, dit-elle, je suis vraiment bien touchée de l'accueil excellent que vous me faites... Vous le dirai-je? Tout à l'heure, en voyant l'enthousiasme de vos admirateurs, je craignais...

— Vous étiez dans la salle? interrompit Lovely dont le beau visage se rembrunit légèrement.

— Oui, chère dame... Et vous avez là de mes fleurs... Je n'ai pu résister, voyez-vous... J'étais tellement sous le charme...

— Merci, madame, interrompit froidement Lovely.

La Milanaise aimait mieux cela. C'était une transition.

— Comme j'étais chargée d'une mission près de vous, reprit-elle, j'ai voulu vous entendre au moins une fois... car j'avoue mon crime... je ne connaissais pas celle que tout Paris idolâtre...

La bonne opinion que Lovely avait conçue de sa visiteuse s'en allait tout doucement.

Et c'était assez le compte de la visiteuse. La transition se faisait.

— Mais cela vous déplaît, la louange, reprit encore Paoli; vous devez en être fatiguée... je conçois cela... et je ne me permettrai plus de

vous dire toute l'admiration que m'inspire votre talent incomparable.

— Je vais rentrer en scène bientôt, madame, dit Lovely, et si vous avez quelque chose à me communiquer...

Paoli rapprocha son siége et arrangea son crêpe de Chine, cet exorde muet et absolument de rigueur.

— Chère dame, commença-t-elle, voici ce qui m'amène... Un homme que j'aime et que j'estime d'une façon toute particulière, et qui a le malheur d'être aveugle...

Mais cette pauvre Paoli n'avait pas de chance. Tout l'effet de sa mission fut manqué. Ce simple mot *aveugle* ramena d'un seul coup Lovely à ces sentiments de bienveillance expansive qui gênent si fatalement une négociation.

Elle rougit, et ses yeux s'animèrent.

— Un aveugle ! s'écria-t-elle en prenant la main gantée de la Milanaise ; madame, encore une fois, je vous remercie d'être venue à moi... Un aveugle ! oh ! c'est là une souffrance cruelle et sans consolation, madame !... Je sais... j'ai connu une personne... qui était aveugle... et bien malheureuse... oh ! bien malheureuse, ajouta-t-elle en baissant les yeux et d'une voix qui tremblait ; bien malheureuse !

Paoli ne savait où prendre la cause de cette émotion soudaine et si profonde qu'elle ressemblait à de l'angoisse.

— Vous souffrez, chère dame? murmura-t-elle.

— Non, madame... c'est un souvenir... J'ai vu de près le malheur dans ma vie... et peut-être...

Elle retint une parole prête à s'échapper de son cœur.

Puis elle ajouta en souriant tristement :

— Mais à présent que je suis heureuse, à quoi bon revenir sur les douleurs du passé?... Oui, oui, j'aime les aveugles, madame; pour soulager un aveugle, je donnerais jusqu'à mon dernier morceau de pain!

— Que vous êtes bonne! mon Dieu! que vous êtes bonne! s'écria la Milanaise, et que vous avez dû être aimée!

Elle prononça ces derniers mots plus bas et comme timidement.

Lovely retira sa main sans affectation.

Peut-être le premier rayon de lumière se fit-il en elle à ce moment.

Mais la pensée qui lui vint, elle la repoussa, car elle reprit :

— Dites-moi bien vite, madame, ce que je

puis faire pour ce pauvre homme... Est-ce de l'argent qu'il lui faut?... des soins?... Si c'est de l'argent, je vous donnerai tout ce que j'ai... si ce sont des soins, eh bien, je vous aiderai, madame... Nous le consolerons... nous l'aimerons.

— Si vous l'aimez un peu, murmura Paoli, ce sera pour lui plus qu'une consolation, ce sera le bonheur.

Comme Lovely la regardait étonnée, elle rapprocha encore son fauteuil et continua rapidement :

— Écoutez!... Il est seul et il souffre... il vous aime... il a plus de cinquante mille livres de rente!...

XIX

Four.

Lovely n'interrompit point.

La Milanaise poursuivait :

— Plus de cinquante mille livres de rente, chère dame !... pas d'héritiers directs... Cinq cents louis ne lui coûtent pas plus à donner qu'un billet de cent francs... C'est un homme comme on n'en trouve plus !

Et comme Lovely gardait toujours le silence, elle prit tout à fait courage.

— Chère enfant, continua-t-elle prononçant enfin le mot consacré, je sais que l'intérêt ne vous guidera point... c'est comme moi, croyez-

le bien... tout ce que j'en fais, c'est pour obliger... mais il est jeune encore... et fort joli homme... A ce théâtre où vous vous cachez... car vous vous cachez, chère enfant... les appointements ne doivent pas être le Pérou... Et voyez comme c'est agréable!... un aveugle qui ne vous connaîtra même pas... et qui, en cas de brouille, — il faut tout prévoir, — ne pourra jamais vous compromettre, si vous êtes dans une position délicate, comme on le dit. Ma parole, si ç'avait été une affaire ordinaire, je n'aurais pas osé vous en parler tant votre réputation de vertu me faisait peur... mais je me suis dit : « C'est une occasion unique!... et la chère enfant me saura peut-être gré... »

A mesure que la Milanaise parlait, sa volubilité augmentait. A un moment, comme le regard de Lovely la gênait, elle se mit à égaliser les plis de sa robe sans cesser de haranguer.

Quand elle releva les yeux, elle s'arrêta court, tant la figure de Lovely était changée.

Représentez-vous tout ce que les révolutions ont laissé de plus auguste au monde : la fille exilée des rois, par exemple, et mettez-la, jeune et belle, dans la suprême majesté de son malheur, en face d'une insulte lâche.

L'insulte, elle n'y croira pas d'abord. Long-

temps après l'outrage reçu, vous verrez à sa lèvre le royal sourire.

Puis, quand il n'y aura plus à douter, quand elle comprendra, elle ne maudira point. Sa bouche restera close. L'insulte, émoussée, a glissé sur le pur diamant de son cœur, l'insulte est là, sous ses pieds, dans la poussière.

Lovely, la pauvre cantatrice, n'était pas la fille d'un roi, mais son âme avait été longtemps à comprendre, bien que, peut-être, dans cette position où la nécessité l'avait jetée, plus d'une fois un outrage pareil fût venu jusqu'à elle.

Mais il y a des habitudes qu'on ne peut prendre.

Lovely avait sa conscience qui valait une couronne. Lovely était grande parmi les créatures de Dieu. Son héroïsme obscur avait la dignité des hautes infortunes.

Quand elle comprit enfin, ce fut son regard qui parla, son regard tout seul. Sa bouche demeura fermée.

Et son regard parla si fièrement, que la Milanaise recula, décontenancée.

— Chère dame, balbutia-t-elle, je n'ai pas voulu... je vous supplie d'être bien persuadée...

Lovely se leva et salua.

Son doigt tendu ne montra même pas la porte. Elle salua. Ce fut tout.

La Milanaise était chassée.

Et dans ce regard de Lovely, tout à l'heure encore si doux et si bon, il y avait tant d'écrasant dédain, mêlé à tant de dignité calme que ce mot vint à la pensée de la Milanaise elle-même : Une reine...

Reine de théâtre, hélas!

Madame Paoli gagna la porte à reculons. Elle subissait violemment l'influence de cette supériorité hautaine; elle était vaincue et comme aplatie sous le poids de sa courte honte. Mais, parmi son trouble, il y avait de la colère, une colère d'Italienne, venimeuse et terrible.

Sur sa bouche pâlie, les paroles de menace se pressaient.

Elle voulait outrager encore, puis elle voulait railler, parce que toutes les femmes savent bien que le sarcasme est mille fois plus cruel que l'outrage.

Elle cherchait quelque insulte bien empoisonnée, bien barbelée, qui pût rester dans la chair meurtrie.

Et Dieu sait qu'elle pouvait trouver, la jolie dame. Vaincue qu'elle était, il lui restait l'esprit vipérin que le diable lui avait donné; il lui restait surtout sa parfaite expérience.

Jugez plutôt! Elle ne menaça point. Elle n'in-

sulta point. Mais, sur le seuil, répondant enfin au salut de Lovely par une révérence dans les formes, elle dit froidement et poliment :

— Si vous vous ravisiez, ma chère dame, comme c'est la coutume, vous me trouveriez toujours disposée à vous être agréable chez madame la marquise Oliva de Beaujoyeux, rue de l'Ancienne-Comédie, n°... Demandez madame Paoli.

Elle avait le dernier mot, en définitive. Cela lui rendit une espèce de sourire.

Elle descendit l'escalier étroit.

Lovely était retombée sur son divan. Ses yeux étaient fixes, et ses lèvres tremblaient fiévreusement.

— Mes enfants ! murmura-t-elle ; oh ! mes pauvres enfants !... s'ils savaient ce que souffre leur mère !...

— Madame Lovely ! cria le garçon de théâtre dans l'escalier, l'entr'acte est fini ; on vous attend.

Elle prit un des bouquets qui jonchaient le carreau, et descendit, pâle comme une statue.

La Paoli put entendre de loin les frénétiques bravos qui éclatèrent quand le rideau se leva.

Madame Paoli n'avait eu garde de repasser par le foyer des acteurs. Bien lui en prit, car on

avait organisé d'avance un triomphe pour célébrer son *four.*

L'étymologie de ce mot *four* se perd dans le troisième dessous des Funambules. Il signifie *fiasco,* queue de morue, honteuse dégringolade.

Les artistes du théâtre de Diane, conduits par le suave Zoé, attendaient Paoli de pied ferme. Fofolle avait déjà tressé une couronne.

Paoli se jeta dans sa voiture à la demi-journée, et nous devons avouer que là elle se dédommagea amplement de la violence qu'elle s'était faite.

— Bégueule! bécasse! brute!... s'écria-t-elle.

Et autres épithètes qu'il ne nous est pas permis d'écrire.

Car madame Paoli, la jolie ambassadrice, était, quand elle voulait, plus grossière qu'un portefaix en goguette.

Elle avait tout pour elle, cette charmante jeune femme!

— Sacrrr...! accentua-t-elle en tournant au boulevard, ça ne se passera pas comme ça...

Elle déchirait son mouchoir brodé à belles dents. Il n'y a rien de complet comme ces rages de femmes libres!

Vous n'eussiez vraiment pas reconnu Paoli. Elle écumait à plaisir. Les mots les plus grasse-

ment poissards se choquaient sur ses lèvres mignonnes. Elle allait! elle allait!

— Je la ferai siffler comme une chienne! reprenait-elle. Ah! elle verra!... Je dépenserai mille francs, s'il le faut, en pommes cuites, trognons de choux et gamins... Ah! la buse!... *ça fait sa tête,* ma parole. As-tu fini, chaloupe?

Elle haussa les épaules et flanqua son pied sur les coussins de devant.

Chaloupe est un mot que nous ne connaissions pas. Nous ne savons pas ce que madame Paoli voulait dire par chaloupe.

— Elle sautera! continua-t-elle; ah! tu sauras, chipie!... Elle est vieille, cette femme-là!... Elle est belle, si on veut... Et bête!... une oie!

Dame! ça commençait à se calmer. Une oie, c'est déjà moins que chaloupe. Une médaille d'or d'un franc cinquante à qui donnera la vraie valeur de ce mot gracieux : *chaloupe!*

Quand Paoli arriva au bout du Pont-Neuf, la grande fièvre était passée. Elle ne jurait plus sacrrr...! La mélancolie avait remplacé la fureur. Elle songeait au néant des choses humaines et se disait :

— Voilà pourtant le monde! Parce que cette mijaurée fait de la vertu, moi, je perds cent louis! *c'est ignoble!*

On faisait cercle autour de notre ami Yaume dans l'antichambre de madame la marquise de Beaujoyeux. On lui avait demandé sans doute des renseignements sur son maître, car il pérorait ainsi qu'il suit :

— Ça ne fait pas de doute que Philippe est censément un nom comme un autre, ayant comme moi des Olivier en quantité, et des madame Charles... mais si vous ambitionnez de savoir pourquoi, censé, on l'a sobriqué de Mazurke, je vais vous l'entreprendre...

— Oui, oui, dit-on, M. Yaume.

Et un cocher lettré ajouta :

— Nous l'ambitionnons avec ardeur !

— C'est pas l'embarras, dit Yaume ; Mazurke est le nom de la contredanse du pays dans le théâtre de la guerre comme l'on appelle censément cette partie de l'Europe où les jeunes demoiselles portent des éperons et des bottes, par conséquent ; pensez bien... Je l'ai vu danser la *mazurke,* tout près de sa patrie, où on l'a inventée dans le principe, tout à fait du commencement que l'on n'en avait jamais entendu parler ailleurs... C'est assez joli, censé, si on aime ce genre-là... Voilà donc qu'est bon, par rapport au capitaine... Eh bien, quoi ! c'est à cause qu'il la pinçait plus agréablement que vous

censément, qu'on l'a affublé comme il est dit.

— Il la pince donc bien agréablement? demanda le cocher lettré.

— Oh que oui! répliqua Yaume, et d'autres talents que je ne m'étends pas dessus, n'étant pas ici le lieu favorable... que partout aux jeux de cartes, il fait sauter les banques!...

— Peste! interrompit-on avec une admiration équivoque.

— En tout bien tout honneur, acheva Yaume.

— Toujours!... dit le cocher.

Et l'honorable assemblée demeura profondément convaincue que Mazurke était un grec, ce qui ne diminua en rien l'estime qu'on pouvait avoir pour son caractère.

FIN DU TOME TROISIÈME.

